

**L'Exécuteur
[216] – Chasse à
l'homme à
Houston**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



CHASSE À L'HOMME À HOUSTON

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**CHASSE À L'HOMME
À HOUSTON**



PROLOGUE

L'homme était vêtu d'un T-shirt bleu marine uni sans marque ou logo apparent et d'un jean flambant neuf bleu sombre également. Cette couleur offrait l'avantage de ne pas réfléchir la lumière lors de ses opérations nocturnes mais, contrairement au noir, ne faisait sourciller personne. Pour Clayton Rudd, cette tenue vestimentaire n'était pas une coquetterie, juste une nécessité.

Il emprunta une rue sinueuse et tranquille de ce quartier résidentiel, puis se gara contre le trottoir devant une villa laide et trapue. La végétation dense et luxuriante du jardin masquait les fenêtres. Il coupa le moteur, glissa machinalement sa main droite dans une poche et sortit une petite balle souple. D'un design et d'une confection très simples, elle était destinée à déstresser, pas à muscler la main. Clayton Rudd en faisait une utilisation quasi religieuse. Commercialisée sous le nom de *Szaball*, de la taille d'une balle de ping-pong, composée de rien d'autre qu'une coque en plastique souple renfermant une poignée de grains de riz, l'objet, ingénieux, faisait un tabac sur le marché.

Rudd fit dix pressions successives en fixant un point obscur de la rue faiblement éclairée. Puis, passant la boule dans sa main gauche, il jeta un coup d'œil à sa montre. Presque minuit. Aucune circulation. Il prit le temps de dix nouvelles flexions.

Ayant atteint le rythme respiratoire qu'il recherchait, il dirigea enfin son attention sur la maison de l'autre côté de la rue, quatre numéros plus loin. Construite de brique grise et sans fioriture architecturale aucune, elle faisait tache dans ce quartier huppé et, plus étonnant, elle n'avait pas de système d'alarme. Rudd en était certain. Il avait vérifié. C'était d'autant plus surprenant au vu de la profession de l'homme qui habitait là avec son épouse.

« Quelle imprudence, pensa-t-il, mais tellement fréquent chez les retraités. Surtout les policiers. Après tant d'années à courir tous les dangers, ils aiment croire que l'époque des périls est révolue, qu'ils ne risquent plus rien, que la chose la plus violente qui peut leur arriver, c'est de se faire accrocher un hameçon dans l'index. Erreur ! »

Rudd se préparait à démontrer que même le sommeil pouvait être dangereux pour un flic à la retraite.

Suite à un accident récent, le vieux taureau, Harvey MacAskill, officier de police à la retraite depuis quelques années, était devenu bedonnant, flasque. Mais, même vieux, un taureau reste dangereux. Il ne faudrait pas le sous-estimer. Surtout un flic qui avait terminé sa carrière avec autant de médailles d'honneurs que celui-là. Longtemps, même après sa retraite, MacAskill avait été professeur de tir et de combat au corps à corps. Mais, après son accident, son corps d'athlète l'avait rapidement trahi et, aujourd'hui, il faisait dix ans de plus que son âge réel.

Rudd scruta la maison qui faisait face à celle du vieux flic. Maggie et Jefferson Bowers. Lui, roi de l'immobilier. Elle, présidente de deux associations caritatives. Lorsque les Bowers avaient un verre de trop dans le pif – plutôt une bouteille de trop –, tout le voisinage était forcément au courant. Leurs beuveries et leurs disputes étaient légendaires. Depuis le début de l'année, la police avait dû se rendre chez le couple au moins six fois pour calmer leurs violences conjugales. Rudd le savait car il avait accès à tous les rapports de police.

Il s'offrit dix pressions de la main droite puis dix de la main gauche avant de laisser tomber et rouler doucement la petite balle sur le siège passager. Il se frotta les mains légèrement pour les détendre au maximum. Obsédé par la puissance des muscles de ses doigts, ses mains, ses avant-bras, Rudd prenait grand soin de tout son corps, mais, pour lui, la main était l'expression de la puissance divine.

Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Derrière lui, la rue était aussi calme et déserte que devant. Pas le moindre signe de vie. Passant un bras derrière son siège, il attrapa un sac de sport noir posé au sol devant la banquette arrière. Il fit glisser la fermeture Eclair, plongea une main dans le sac et sortit une paire de gants de chirurgien. Il les enfila calmement, ouvrit la portière et descendit de la voiture. L'instant d'après, il prenait en main le Ruger calibre .22 caché sous sa chemise et, tranquillement, entamait le chemin vers la maison des MacAskill. Son repérage de la veille lui avait confirmé qu'il n'y avait que deux chiens de garde dans ce quartier peuplé principalement de caniches à pompons et de chihuahuas parfumés. Et ces deux chiens n'étaient pas sur sa route.

Invisible dans la nuit, il enjamba deux clôtures avant d'atterrir dans le jardin derrière la maison des MacAskill, fit une vérification de trois cent soixante degrés avant de remettre le Ruger dans la ceinture de son jean. Il monta les trois marches de la véranda, se déplaça

silencieusement vers la porte. Celle-ci se composait d'un cadre de bois qui enferma quinze petits panneaux de vitres. Encore une erreur de sécurité. Pas digne d'un flic, même retraité. Le gros verrou en laiton était visible depuis l'extérieur. Rudd posa son sac, sortit plusieurs longueurs de bande adhésive qu'il avait pris le soin de découper à l'avance. Collées contre la vitre la plus proche du verrou, elles empêcheraient le verre de tomber au sol. Dans les films, les gangsters cassaient la vitre à l'aide d'un marteau ou d'une crosse de pistolet. Dans la réalité, des bris de verre tombaient par terre dans un bruit de clochette. Rudd, lui, appliqua une pression constante jusqu'à ce que le verre craque presque silencieusement en quelques larges morceaux. Ensuite, il sortit l'ensemble de la vitre cassée retenue par l'adhésif, et posa le tout sur le plancher. Passant une main par l'ouverture, il déverrouilla la porte, tourna lentement la poignée, et ouvrit le battant. Celui-ci grinça sur ses gonds qui avaient besoin d'huile, mais ces bruits plaintifs n'étaient pas assez forts pour se faire entendre depuis les chambres du premier étage. Il pénétra dans la cuisine, posa son sac noir et s'accroupit pendant cinq minutes pleines derrière une table avant de continuer.

Les semelles en caoutchouc de ses baskets bleu marine ne firent aucun bruit sur le carrelage. Moquettés, le couloir et l'escalier menant aux chambres ne présentaient pas de problème. Rudd posa le sac à côté de la porte de la pièce où dormaient les MacAskill. Le battant était grand ouvert.

Deux ronflements très nets parvinrent à ses oreilles. Il pénétra dans la pièce et avança doucement jusqu'au pied du grand lit.

La faible lueur du lampadaire de la rue traçait en biseau son rayon sur le sol moqueté pour finir sur la table de chevet du côté du vieux flic. Elle faisait comme un mini spot sur le revolver Smith & Wesson Model 66 au canon de dix centimètres de long posé là : l'arme préférée des forces de l'ordre vingt ans auparavant. MacAskill et ses camarades étaient restés farouchement fidèles au même modèle jusqu'à et au-delà de l'âge de la retraite. Les yeux de Rudd passèrent de l'arme au propriétaire endormi. Comparée à cette grande bête, autrefois puissante et musclée, la femme qui dormait sur son flanc gauche, les bras croisés, avait l'air svelte, petite, fragile. Il lui donna la cinquantaine et la trouva jolie. Un visage harmonieux ; une silhouette encore séduisante. Dommage. Rudd n'aimait pas avoir à flinguer une femme.

L'intrus habillé de bleu nuit commença à dégainer, puis, pris d'une hésitation, remit le Ruger calibre .22 dans sa ceinture. Grâce au réducteur de son, les coups de feu ne réveilleraient pas les voisins, mais il y aurait beaucoup de sang, et Rudd, qui n'aimait pas le

désordre, venait d'avoir une inspiration. Grimpant sur le lit, il se positionna entre les deux dormeurs. Le mouvement et le poids supplémentaire sur le matelas les firent bouger un peu, mais ils ne se réveillèrent pas. Les deux mains de Rudd se posèrent simultanément sur la gorge de l'homme et sur celle, plus délicate, de la femme. Les doigts longs, puissants et musclés écrasèrent d'abord le larynx le plus fragile. Mais le cou épais du vieux dormeur céda à la pression plus rapidement que Rudd ne l'aurait cru.

Les yeux exorbités de Harvey MacAskill fixaient le plafond. Pendant quelques secondes il se débattit, ne sachant pas très bien contre quoi. Pris de spasmes, ses jambes se mirent à tressauter et il avança une main vers le chevet dans une tentative ultime de saisir son arme.

Lâchant le cou de la femme morte, Rudd fit tomber l'arme par terre. MacAskill luttait pour se libérer mais il perdait déjà ses forces. Quelques secondes après, les jambes cessèrent de tressauter et il ferma les yeux pour toujours. Rudd se leva, passant d'un côté du lit à l'autre et vérifia le pouls de chacune de ses deux victimes. Plus rien.

Il retourna dans le couloir, ramassa son sac noir et en sortit un fusil Ruger 10/22 avec son chargeur à dix coups qu'il vérifia. Il fit monter une balle dans la chambre. Après avoir fait rouler le cadavre du vieux flic, il s'assit au bord du lit, décrocha le combiné du téléphone et composa le numéro direct du commissariat.

— Allô ? Ici Harvey MacAskill... Comment ? Oui, oui, lui-même. Bonsoir, mademoiselle. Il est 3 heures du matin et le couple qui habite en face de chez moi se dispute de nouveau. Pas moyen de dormir ! Envoyez une équipe de patrouille... Oui, merci.

Puisque ce n'était pas une réelle urgence, le temps de réaction fut assez long et la voiture de police mit plus de vingt minutes à arriver. Pas bien sérieux, ça !

La voiture de patrouille bicolore se gara le long du trottoir. Rudd observa le duo en descendre. Un jeune homme léthargique quitta le siège passager et remonta l'allée en s'étirant. Il fut suivi peu après par sa coéquipière, une petite blonde trapue aux hanches larges d'une Vénus cycladique. D'un pas traînant, les armes de service balançant dans leur holster, ils avancèrent vers la porte des Bowers. Ce duo de branquignols n'avait aucune raison de se presser. Pourtant, mais ils ne le savaient pas encore, cette fois, il ne s'agissait pas d'une plainte classique pour tapage nocturne.

Au moment même où le jeune agent appuyait sur la sonnette, Rudd fit partir deux ogives de calibre .22 qui le frappèrent à l'arrière du crâne. Il trébucha puis s'appuya contre le muret en brique près de la porte.

Sa partenaire était surprise mais ne comprenait pas encore ce qui venait de se produire. Rudd entendit l'inquiétude dans sa voix lorsqu'elle appela son coéquipier par son prénom. Elle s'agenouilla près de lui. En sentant la moiteur de sang chaud qui lui coulait dans les mains, le début d'un hurlement d'horreur lui monta à la gorge... stoppé net par une balle qui lui sectionna les cordes vocales.

CHAPITRE I

En moins de trois mois, cent quarante-sept agents de police venaient d'être assassinés sur le territoire des États-Unis. Victimes de snipers, piégés dans une embuscade, tués en répondant à un faux appel de détresse, étranglés dans leur sommeil... Les meurtriers avaient fait preuve d'imagination. Et cette comptabilité ne prenait en compte que les flics tués au hasard, sans raison apparente ! L'homme qui venait de passer la porte du commissariat central, grand et sec, les cheveux courts, la peau mate et couturée, avait fait un long chemin jusqu'ici pour essayer de trouver le début d'une piste concernant ces meurtres apparemment sans liens entre eux.

Ce commissariat ressemblait en toutes choses à tous ceux qu'il avait vus à travers le monde. Des murs d'un vert pisseux, des meubles presque noirs de crasse. Le haut bureau de la réception portait fièrement les cicatrices du temps : coups de poing, coups de coude, bastonnades, balles perdues, brûlures de cigares et de cigarettes. Au plafond, un ventilateur oscillant dangereusement trahissait son grand âge en émettant des grincements inquiétants. Et, venant de partout, des protestations d'innocence dans toutes les langues emplissaient l'air crasseux.

Mais ce n'est ni le décor ni le vacarme que remarqua l'homme lorsqu'il pénétra dans la grande salle. Ce fut la puanteur. Un mélange de transpiration, d'haleine alcoolisée, de moisissure, d'urine, de vomissure, de bois pourri... L'odeur de la peur, de l'angoisse et de la misère. De la mort.

Il avança tout en faisant l'inventaire des flics et des civils campés devant l'imposant bureau. Le nouvel arrivant portait une veste de sport couleur kaki plutôt bien coupée mais sans ostentation, assortie à un pantalon marron foncé, propre et bien repassé mais qui avait connu des jours meilleurs. Avec sa chemise blanche et sa cravate à rayures, ce choix vestimentaire disait haut et fort : « Je suis flic. » Mack Bolan se démarquait pourtant du reste des policiers en civil du commissariat par une assurance presque zen et une forme physique hors du commun.

Bolan contourna lentement la queue alors qu'une prostituée

grande gueule hurlait des obscénités au sergent assis au bureau d'accueil avant de passer se faire photographier et prendre ses empreintes digitales. Deux autres agents de police empêchaient un ivrogne titubant de s'effondrer sur le sol jonché de débris.

L'homme connu aussi sous le nom de l'Exécuteur absorba lentement l'ambiance dans le commissariat. Ce n'était pas un flic, mais il connaissait la musique. À 7 h 47 du matin, les malheureux que l'on présentait en ce moment – junkies, maquereaux, cambrioleurs – étaient, pour l'essentiel, le fruit des opérations minables de la nuit.

Un tampon s'écrasa bruyamment sur un dossier. Roulant d'un coin de sa bouche à l'autre un cigare éteint car fumé jusqu'au bout pendant cette nuit trop longue, le sergent, l'œil fatigué, beugla : « Au suivant ! »

La queue avança et l'ivrogne tenta de reprendre son équilibre sans l'assistance des deux hommes qui l'encadraient. Directement derrière eux se tenait un seul détective à côté d'un homme très élégant. Ayant ôté sa veste, le holster d'épaule avec le Glock 21 du détective devenait soudain très voyant. Le dandy, impeccablement coiffé et habillé, mais menotté, restait silencieux, boudeur. Le nez en l'air, il affichait une attitude de supériorité. Les yeux rivés au plafond, il semblait refuser de se souiller le regard en contemplant le triste monde qui l'entourait.

Deux autres malheureux escortés se trouvaient entre Bolan et le bureau d'accueil. Bolan remarqua que le dandy aux moustaches fines se tournait pour faire face à l'officier de police qui l'accompagnait. Les deux hommes se mirent à parler à voix basse. Ils n'avaient pas l'air de se disputer, mais les épaules du prisonnier menotté s'animaient comme s'il avait l'habitude de parler en gesticulant et craignait de ne pas pouvoir se faire comprendre sans l'aide de ses mains. Ce comportement de petit voyou tranchait sur l'arrogance qu'il avait affichée jusque-là.

Quelques jurons bien choisis se firent entendre par-dessus la clameur générale dans la grande salle. Bolan regarda en direction du bureau d'accueil et remarqua que l'ivrogne faisait mine de s'écrouler. Alors que les deux flics s'accusaient mutuellement d'avoir eu un moment d'inattention, ils se baissèrent pour le remettre sur pied. Le sergent nota quelque chose sur un dossier, puis, en guise de ponctuation finale, le gros tampon encreur tomba comme un couperet, faisant vibrer tout le bureau. Scène banale s'il en fut qui, brutalement, se transforma en cauchemar.

Profitant du petit mouvement provoqué par l'ivrogne, le dandy virevolta avec violence vers le flic qui l'accompagnait. Ses deux mains se refermèrent sur la crosse du Glock exposé dans son holster. Une demi-seconde plus tard, il brandissait le pistolet en l'air devant lui.

Du coin d'un œil, Bolan remarqua la réaction rapide d'une femme flic, dont la main droite plongeait déjà vers son arme de service, pendant que tous les policiers présents dans la pièce écartaient les jambes et se mettaient en position de tir.

Bolan fonça. Le temps qu'il lui fallut pour arriver au contact, le prisonnier visait déjà l'homme en uniforme le plus proche. Le salaud allait tirer...

Un poing fermé s'écrasa lourdement sur l'avant-bras du dandy. En se fracturant, l'os émit un craquement similaire à une branche morte. L'homme hurla de douleur et laissa tomber le Glock sur le carrelage crasseux.

Instinctivement, le bras de Bolan revint en arrière au moment où le jeune homme se raidissait, prêt à bondir malgré la douleur. En un éclair, un poing jaillit pour fracasser la mâchoire inférieure du petit moustachu qui, cette fois, était déjà inconscient avant de s'étaler au sol.

Il n'y avait plus un bruit dans la grande salle. Tous les yeux se tournèrent en direction de l'inconnu qui venait de sauver plus d'une vie par sa présence d'esprit et sa rapidité.

Bolan enjamba le corps de sa victime pour ramasser le Glock tombé par terre et remit l'arme à son propriétaire. Puis il s'approcha du bureau d'accueil, regarda le sergent droit dans les yeux, plongea une main dans une poche de sa veste kaki et présenta son badge sur lequel on pouvait lire quatre mots gravés : *Alexandria Virginia Police Department*.

— Détective Mike Bronson, annonça-t-il sobrement. Le bureau du capitaine Medford ?

Sans voix, et visiblement dans un état de choc, le sergent lui montra d'un doigt tremblant une porte située à l'angle de la grande salle.

*
* *

Le Guerrier frappa, entendit un grognement qui aurait pu signifier « entrez », ouvrit, puis passa le seuil de la porte pour découvrir un petit fonctionnaire grisonnant aux tempes, et plus qu'à moitié chauve. Des lunettes en demi-lune sur le bout du nez, le capitaine Medford tentait de trouver la bonne distance pour lire une feuille de papier griffonnée d'une écriture en pattes de mouche. Chaque nouvelle tentative se soldait par une grimace et un plissement disgracieux des yeux.

Bolan resta silencieux pendant que l'officier essayait de

comprendre quelque chose à la misérable écriture. Finalement, excédé, d'un geste brusque, Medford ôta ses lunettes et plaqua la feuille de papier sur son bureau.

— Vous arrivez à lire cette dernière phrase, vous ? cria-t-il en montrant le papier d'un doigt accusateur et en se levant derrière son bureau encombré.

Le Guerrier saisit la feuille et eut un sourire narquois.

— « L'enquêteur recommande que l'on poursuive en justice le prévenu Edward Baker ainsi que son épouse, Aima Lee Baker née Hardwick, soupçonnée de complicité. » C'est signé...

— Merci, râla le capitaine. Je sais très bien qui est l'auteur de ce maudit dossier. C'est Ronald Vogt, un gosse qui écrit comme un analphabète. Bronson, hein ?

— Exact. Mike Bronson.

— Heureux de vous avoir parmi nous, Bronson. Asseyez-vous, donc. Désolé du mauvais accueil, mais ce genre de chose me met hors de moi. Et ce n'est pas uniquement parce que je vieillis. Qu'ils écrivent leurs notes d'une manière lisible, merde !

Pour toute réponse, Bolan eut un hochement de tête.

— Voyons votre dossier. Je l'ai ici quelque part...

Medford ramassa ses lunettes de lecture et se mit à réorganiser une petite pile de dossiers. Rapidement, il mit la main sur celui qu'il cherchait. Il eut un soupir de satisfaction, gratta machinalement son ventre en brioche, puis, les yeux encore rivés sur le dossier, s'assit en gesticulant.

— Ça, au moins, c'est tapé à la machine. N'importe qui arriverait à lire un dossier comme celui-là !

Tel un chat prenant un bain de soleil, Medford plissait des yeux de bonheur en feuilletant le dossier. Bolan lui accorda tout le temps nécessaire pour compulser l'épais dossier du détective Mike Bronson. Dossier cent pour cent bidonné sur ordre de Hal Brognola, le numéro Un du *Justice Department*, et directeur de l'unité d'opérations confidentielles du Black Warriors Ranch. Grâce à l'équipe d'Aaron Kurtzman et d'Herman « Gadgets » Schwarz et à leurs talents de piratage informatique, le détective Mike Bronson avait désormais officiellement pris sa place dans la base de données de la police d'Alexandria. N'importe qui pouvait consulter le dossier qui esquissait de longues et loyales années de service, deux médailles d'honneur.

— Carrière impressionnante, dit Medford en fermant le dossier. Et le petit incident de tout à l'heure m'a bien plu.

Il montrait un écran de contrôle sur lequel, à l'évidence, il avait

suivi les événements dans la salle d'accueil.

— Dites... Ce fils de pute, pourquoi vous ne lui avez pas tiré une balle dans la tête une bonne fois pour toutes ?

— Trop de monde, trop risqué. Votre sergent était directement dans ma ligne de feu. Une balle aurait pu le blesser.

— Rapide d'esprit. Ça me plaît. Et puis cela nous évite des embrouilles avec les Affaires Internes. Franchement, vous l'auriez tué, ce pourri, je vous aurais été reconnaissant. Vous ne savez pas qui c'est ?

Bolan fit non de la tête.

— Le Dr Benjamin Knafee, chirurgien cardiologue. On pourrait penser qu'avec la thune phénoménale qu'ils se font dans cette profession, ils seraient plutôt relax. Mais non, pas celui-là. Depuis vingt ans, il lave l'argent sale de trafiquants de cocaïne du coin. Il a fini par se faire coincer comme un gamin cette nuit, juste pour une brouille. Puis vous arrivez, et vous l'allongez sur le carrelage. Il va être content quand il va se réveiller ! Voici le mémo que j'ai reçu concernant votre mutation chez nous. Le grand chef veut que vous participiez à l'enquête sur les assassinats dans nos rangs. Il était temps et vous avez le profil adéquat. Vogt va vous présenter à l'équipe déjà constituée et vous montrer le plus important : la cafetière !

— Qui est Vogt ? demanda Bolan.

— Ronnie Vogt, le gosse qui veut me rendre aveugle avec son écriture en hiéroglyphes que vous avez réussi à déchiffrer. Il est bien. Vous verrez. C'est vraiment quelqu'un de bien. Il ne sait pas écrire... mais il est bien. Avant qu'il ne vienne vous chercher, Bronson, il faut que je vous pose une question assez délicate. Vous n'êtes pas obligé de répondre si cela vous gêne.

Bolan trouvait Medford sympathique. Ce type avait confiance en son équipe et, plus que cela, il respectait ses subordonnés. C'était un petit homme qui avait un gros cœur.

— Allez-y, répondit Bolan sobrement.

— Selon votre dossier, vous quittez un poste plutôt confortable. Deux ans, donc, aux Renseignements Internes, c'est ça ?

— Un peu plus de deux ans, oui.

— Pourquoi ? Je veux dire... Je vous vois plutôt sur le terrain qu'assis derrière un bureau. Ça vous a plu ce poste-là ?

— Non, monsieur. Cela ne m'a pas plu, du tout. Mais, à la suite d'une enquête, à la criminelle, j'ai levé un lièvre politique... Alexandria est tout proche de Washington, si vous voyez ce que je veux dire. Alors, on m'a mis sur la touche. Je devais me faire oublier.

— Je comprends, répondit Medford, les yeux baissés sur ses dossiers. Ces politicards fédéraux sont des petits merdeux ! Je suis sincèrement désolé, Bronson. Comme vous le savez déjà, nous venons de créer un détachement spécial, un groupe de travail. Vous et votre partenaire, Vogt, vous en faites partie.

Bolan acquiesça d'un signe de la tête. Dans l'espace de quelques semaines, le pays avait perdu un total de cent quarante-sept agents de police. Un véritable massacre. De Washington jusqu'en Floride, du Maine jusqu'en Californie, quasiment tous les États, y compris l'Alaska et Hawaii, avaient subi des pertes. Les trois premiers assassinats avaient eu lieu à Houston. Les deux suivants à proximité, en Louisiane. Les États du Sud et du Sud-Ouest avaient été particulièrement touchés et il était devenu évident qu'un seul tueur ne pouvait être l'auteur de tous ces crimes. Bien que non revendiqués jusqu'à présent, on soupçonnait une organisation terroriste, peut-être américaine, peut-être étrangère, d'avoir coordonné les assassinats. Il semblait peu probable que Houston soit le berceau de ce complot qui visait à terroriser les forces de l'ordre de toute l'Amérique, mais c'était le point de départ de l'incendie. C'était donc à Houston que l'Exécuteur allait commencer son enquête.

À part Bolan, le détachement spécial se composait uniquement d'enquêteurs de la ville de Houston et de quelques shérifs des contés voisins. À ce stade, il manquait de preuves pour établir un lien entre les différents meurtres qui aurait permis l'intervention du F.B.I. Néanmoins, les fédéraux observaient la situation de très près afin de pouvoir sauter dans le feu de l'action. Ils seraient là au moment où ferait surface le moindre indice d'activité illicite sur un plan national.

À ce sujet, d'ailleurs, une rumeur courait que, au sénat, on venait d'introduire une proposition de loi pour la création d'une police qui aurait sous sa juridiction toutes les polices municipales, cantonales, et d'État.

Il existait déjà une force policière fédérale, le F.B.I. Mais l'idée d'une police nationale ayant compétence pour les affaires locales et coiffant des flics dûment élus n'avait rien de séduisant aux yeux de la majorité des Américains. Une telle organisation avait des relents de Gestapo ou de K.G.B. Seuls quelques républicains extrémistes appuyaient cette idée, mais le massacre de tous ces policiers apportait de l'eau à leur moulin.

On frappa à la porte. À travers le verre dépoli, Bolan nota la silhouette d'un homme aux épaules larges mais de taille moyenne. Sur le même ton désabusé que lors de l'arrivée du Guerrier, Medford cria : « Entrez ! » La porte s'ouvrit et le nommé Ronnie Vogt entra.

Par deux fois dans sa conversation, Medford avait traité Vogt de

gamin. Mais le type n'avait rien de juvénile. La trentaine bien avancée et, paraissant plus, Vogt avait les rides d'un homme qui avait goûté plus que nécessaire aux souffrances de la race humaine.

— Bonjour, chef.

— Salut, Vogt. Je vous présente votre nouveau coéquipier, Mike Bronson. Sacré bonhomme. Un dossier impressionnant. Vous avez déjà eu l'occasion de vous rencontrer ?

Vogt fit un signe négatif et avança vers Bolan pour lui serrer la main.

— Le monde est petit, mais je n'ai jamais eu ce plaisir-là. Néanmoins, je viens de voir l'homme en action. J'étais là, tout à l'heure, quand Bronson nous a rendus un sacré service.

— Si je ne m'abuse, dit Medford en s'adressant à Bolan, à l'armée vous étiez dans les Bérêts verts, non ?

Ce détail du dossier était véridique.

— Oui, il y a longtemps, messieurs, dit Bolan avec modestie.

Vogt allait pour s'asseoir lorsque Medford le lui interdit.

— Ne posez pas vos grosses miches de rouquin chez moi quand vous avez du boulot qui vous attend ! Les présentations sont faites, alors, dehors, vous deux. Allez m'attraper ce tueur de flics parce que, pour tout vous dire, je préférerais nettement prendre ma retraite avec le grade supérieur.

Vogt jeta un coup d'œil à sa montre.

— Le détachement spécial se réunit d'ici quarante-cinq minutes, Mike. Préparez-vous à plonger dans le bain. Allez, on se casse. Ciao, patron !

Bolan serra la main de Medford et quitta le bureau.

— Vogt !

Les deux hommes déjà sur le pas de porte se retournèrent simultanément. Le capitaine agita le rapport manuscrit que Bolan avait pu déchiffrer.

— Demandez à Bronson de vous apprendre à tenir un stylo comme un être humain plutôt que comme un chimpanzé. Vu ?

— Mesdames et messieurs, annonça d'une voix grave et monotone le président de l'assemblée, la parole est au sénateur Owen Killian de l'État de New York.

L'honorable sénateur Owen Killian se leva de son siège dans l'hémicycle à moitié plein et avança d'une vive allure à la tribune. Bien que le microphone eût fonctionné parfaitement pour le président

du sénat, Killian lui donna deux tapotements avant de s'éclaircir la gorge et se lancer dans son discours. Il prit également soin de marquer un temps théâtral afin de regarder ses confrères droit dans les yeux. C'était une technique qu'il avait apprise dans son club de débats, lorsqu'il était encore lycéen. Voilà trente-cinq années qu'elle lui rendait de fiers services. Elle l'avait aidé à obtenir son premier mandat au conseil municipal de la ville de New York. Ensuite, elle avait été fort utile lorsqu'il était candidat à la mairie. Après son mandat de maire de la ville de New York, la technique lui avait servi deux fois à emporter le mandat de gouverneur de l'État. Aujourd'hui sénateur, il n'avait pas l'intention de quitter Washington.

— Mesdames, messieurs, chers confrères de cette vénérable assemblée, entonna Killian de sa voix veloutée de baryton, vous savez tous déjà les raisons pour lesquelles j'ai demandé à vous parler aujourd'hui. Il s'agit d'une affaire grave qui touche chacun de nous, chacun de nos électeurs, chaque citoyen de ce pays. L'atrocité de la chose nous laisse abasourdis. Notre désarroi est immense. Dans l'espace de moins de trois mois, cent quarante-sept policiers à travers notre nation ont péri de façon incompréhensible, la plupart en dehors de leurs heures de services. Des hommes et des femmes qui touchent un salaire presque ridicule, mais qui doivent se plier à des horaires et des dangers que vous ou moi n'aurons jamais à connaître ! Et pourtant, ils acceptent avec cœur de continuer à porter l'uniforme bleu pour nous protéger. Cent quarante-sept morts, mesdames et messieurs les sénateurs ! Cent quarante-sept êtres humains assassinés sans raison ! Qu'est-ce que cela signifie ? À nos oreilles, ce n'est rien d'autre qu'une statistique, car, parmi nous, personne ne connaissait personnellement ces cent quarante-sept policiers de base. Pour nous qui avons l'habitude de raisonner en chiffres abstraits, c'est un compte insignifiant. Mais, je vous l'assure, pour chaque enfant désormais orphelin d'une mère ou d'un père, pour chaque jeune veuve portant le deuil, pour chaque famille dans la peine, il ne s'agit nullement de statistique mais d'un seul et unique être cher injustement parti dans la fleur de sa vie ! Alors, ne parlons plus de statistiques mais de tragédie humaine !

Killian, marquant une pause théâtrale, sortit son mouchoir et essuya ce qui pouvait être une larme, puis reprit son discours, la voix légèrement rauque et les yeux embués. Un vrai pro de la tribune.

— Des vies humaines. Anéanties. Ces femmes et ces hommes se sont sacrifiés pour que nous puissions vivre en paix.

Killian s'arrêta de nouveau. Il leva une main en guise d'excuse pour son émotion. De nouveau, il scruta les visages devant lui pour mesurer sa cote de compassion. Avant de commencer, la majorité de

l'assistance affichait des expressions d'ennui, voire d'hostilité. Or, à présent, il avait réussi à intéresser un bon tiers des membres de l'opposition. Il se félicita car les seuls individus que Killian n'était pas arrivé à convaincre resteraient pour toujours indifférents ou hostiles par antipathie pour sa personne.

Il remarqua une expression de mépris sur le visage d'un homme qui le fixait, sur l'aile gauche de l'hémicycle. Le sénateur Richard Lane, anciennement membre du minuscule parti Libertaire, avait finalement cédé à la logique et au bon sens du système bipartite dans l'espoir, sans doute, de pouvoir le détruire de l'intérieur. Tout le monde, y compris son électorat dans l'État de l'Idaho, le savait parfaitement. À Washington, on continuait à le surnommer « Lane, le libertaire ».

Killian resta imperturbable face au mépris évident de Richard Lane. Il fallait s'y attendre. Certes, ce sale communiste n'était pas sous le charme. Le pouvoir hypnotique n'avait aucun effet sur un type de son acabit. Il ne serait jamais influencé par les paroles d'un Killian. Peu importait. Ce bouseux des champs de patates de l'Idaho avait peut-être déjà flairé le programme inavoué du grand sénateur new-yorkais, mais il ne pouvait rien prouver. Et même s'il avait quelque chose à dire, personne ne l'écouterait. Lane ne s'était jamais fait admettre dans le cercle élitiste de Washington et la presse semblait ignorer son existence.

— Cent quarante-sept personnes. Cent vingt et un hommes, vingt-six femmes. Soit deux cent quatre petits enfants qui vont grandir sans leur maman ou sans leur papa. Des enfants qui devront vivre toute leur vie sachant que leur mère ou leur père s'est fait assassiner. Et nous qui sommes le gouvernement des États-Unis d'Amérique, la nation la plus puissante de toute l'histoire de l'humanité, nous, mesdames et messieurs les sénateurs, qu'allons-nous faire ? Allons-nous laisser filer ces meurtriers ? Allons-nous agir pour que justice soit faite ? Ne ferons-nous pas tout ce qui est en notre pouvoir pour faire arrêter les auteurs de ces actes abominables ?

Killian mélangeait savamment le trémolo à une bonne dose d'indignation et de colère réelles. Il leva une main tremblante et fit un pas en arrière sur la petite tribune.

— Mesdames, messieurs, nous devons faire face aujourd'hui à une situation contre laquelle nos forces de l'ordre ne sont pas préparées. Il existe des problèmes insolubles de communication, des jalousies entre les bureaux et les administrations. La structure même de nos différentes polices empêche leur efficacité. À chaque jour qui passe sans l'arrestation du ou des individus responsables de ces assassinats odieux, combien d'autres agents risquent de périr avant que nous

ayons vraiment commencé à réagir ?

Killian marqua une nouvelle pause mélodramatique. Il lança un regard sombre à l'assistance, et se mordilla la lèvre inférieure. Il attendit avant de lancer la première des cartes qu'il projetait de jouer au cours des semaines à venir. Mais, d'abord, il voulait s'assurer que ses auditeurs étaient prêts à recevoir ce premier message.

Ils l'étaient. Au moins, un nombre suffisant d'entre eux.

— Monsieur le Président, mesdames et messieurs, je propose la création d'un comité sénatorial pour enquêter sur ces assassinats. Je propose que ce comité dirige une force opérationnelle composée d'agents du F.B.I. sélectionnés par le Congrès. Naturellement, pour mener à bien cette mission, le F.B.I. devra travailler de concert avec d'autres agences fédérales. Mais je propose que, pendant la durée de cette période particulière, le F.B.I. se voie attribué juridiction sur toutes les entités policières locales, d'États et fédérales.

Suivit alors un moment de silence, après quoi quelques mains se mirent à applaudir le discours du sénateur Killian. Mais, en même temps, on entendait monter dans le vaste amphithéâtre un grondement désapprobateur. La majorité des sénateurs assis en face de Killian étaient, comme lui, des politiciens professionnels, et ils ne s'étaient pas construits une carrière en bravant la foudre, mais plutôt en attendant de savoir dans quelle direction soufflait le vent. Ils rechignaient à afficher un engagement envers une cause qu'ils seraient peut-être amenés à abandonner ultérieurement pour des raisons électorales. Et chacun savait, ici, que les électeurs américains détestaient l'intervention du gouvernement fédéral dans les affaires intérieures des États, quelle qu'en soit la raison.

Mais il y avait au moins un homme dans cette assemblée qui croyait à la noblesse de son mandat. Il avait eu l'audace impardonnable de dire publiquement qu'il défendrait la politique pour laquelle il avait été élu, au risque de perdre son mandat à la prochaine élection. C'était un concept inouï à Washington. Cet homme se nommait Richard Lane, et Killian n'éprouva aucune surprise lorsque le sénateur de l'Idaho se leva pour prendre la parole.

— Je voudrais poser une question, demanda Lane, sans aucun respect du protocole sénatorial.

Killian roula des yeux dans une exaspération simulée et quelques rires éclatèrent ici et là dans l'hémicycle. À l'occasion d'une conférence de presse, quelques jours plus tôt, Killian avait décrit Richard Lane : « Un homme aux manières de cancre, qui fait le pitre pour attirer l'attention sur lui. »

— Mais, ne vous en privez pas, Richard, consentit le sénateur de

New York, pour en finir plus rapidement.

— Je sais à quel point vous êtes un homme occupé, sénateur, dit Lane avec une dérision non simulée. Mais n'avez-vous jamais pris le temps de lire un petit document qui s'appelle la Constitution des États-Unis d'Amérique ? D'accord, nous avons plutôt tendance, ces derniers temps, à oublier son existence. Nous avons écouté votre admirable morceau d'éloquence. Mais derrière les mots creux, je vois très bien ce que vous manigancez. Le comité et le détachement spécial que vous demandez ne seraient rien d'autre qu'un premier pas vers la création d'une police fédérale. Autrement dit, je vous soupçonne de vouloir fonder votre propre garde prétorienne pour le jour où vous allez briguer la Présidence. Voici votre véritable objectif : instaurer un régime policier !

Pendant une fraction de seconde, Killian afficha sa stupéfaction. Le mangeur de pommes de terre venait d'exprimer haut et fort ce que lui n'aurait même pas osé exprimer à voix basse en se rasant !

En réalité, Lane ne savait rien. Il était en train d'aller à la pêche. Mais il faisait un travail formidable de destruction ! Killian s'obligea à retrouver une expression de sérénité. Les accusations d'un Richard Lane n'avaient aucune importance. Personne n'y prêterait la moindre attention.

— Sénateur Lane, s'exclama le président du sénat, outré, je vous prie de regagner votre siège et de respecter le protocole de cette assemblée et de vous taire !

— Non, monsieur ! Je refuse ! Réveillez-vous, tous ! Nous passons trop de temps à nous passer mutuellement de la pommade avec des petites phrases telles que « chers collègues » et « mon ami, l'honorable sénateur de... » Owen Killian ! Vos intentions sont loin d'être honorables ! Moi, je n'ai pas peur de révéler à cette nation vos véritables intentions. Vous voulez utiliser ces assassinats à des fins politiques personnelles. Vous voulez donner votre nom à une Agence fédérale de police pour en récolter, lorsque les meurtres cesseront enfin, tous les bénéfices politiques. Vos larbins de la presse feront en sorte que vous soyez crédité personnellement d'avoir mis fin au massacre. Alors, vous vous présenterez à la Présidence et votre campagne se basera uniquement sur la sécurité nationale. Vous direz à toute l'Amérique : « Regardez ce que j'ai réussi à faire pour vous. Il n'y a plus de meurtres, plus de viols, la criminalité a baissé parce que le bon sénateur Owen Killian vous surveille grâce à sa police nationale. » Puis vous serez élu pour devenir non pas président mais premier dictateur de ce pays ! Ces quatre dernières années, nous avons perdu une grande partie de nos droits fondamentaux sous le prétexte fallacieux de la guerre au terrorisme. Les trois mille morts du

11 septembre 2001 ont été honteusement utilisés par le gouvernement fédéral pour priver les citoyens de ce pays de leurs droits les plus sacrés, et, comme cela ne suffisait pas, voilà que vous utilisez cette vague d'assassinats pour transformer ce pays en dictature !

Sur ce, le sénateur Lane saisit son attaché-case et quitta la salle à grands pas dans un silence abasourdi.

Killian observa le départ de son confrère, un sourire méprisant au coin de la bouche. Il lui semblait avoir fait des progrès significatifs. Néanmoins, trop de personnes restaient indifférentes à son plaidoyer. Pourtant, le sénateur new-yorkais jubilait. La sortie de cet imbécile travaillait pour lui. Bientôt, il les aurait tous convaincus. Et ceux qu'il n'aurait pas convaincus auraient trop peur de se mettre à dos leurs électeurs pour oser l'affronter.

Car, si le peuple des États-Unis d'Amérique était actuellement consterné par le grand nombre de policiers assassinés, dans quelques semaines, ce même troupeau de moutons serait mûr pour lui céder le pouvoir s'il pouvait leur promettre la tranquillité et la fin des massacres.

Le détachement spécial était un rassemblement informel de divers représentants des forces de l'ordre de Houston et de ses environs, avec, en son centre, un grand nombre d'agents affectés au *Houston Police Department*. Le détachement se réunissait dans une suite d'un motel situé au croisement de l'autoroute vers l'ouest, le Katy Freeway, et la petite route numéro 6. Au Houston Inn Drury West, on avait vidé tous les meubles d'une grande suite pour y installer un mobilier de salle de conférence. Aux murs, tableaux et glaces avaient été remplacés par organigrammes, plans de villes et cartes routières. La suite louée ne retrouverait son aspect originel qu'à la fin de l'enquête, lorsque tous les agents seraient rentrés dans leurs bureaux et commissariats respectifs.

Le détachement spécial avait une odeur et un profil essentiellement masculins. Il ne comprenait que deux femmes. Par petits groupes, ils prenaient leur café debout autour de la grande table de conférence. Quand Bolan et Vogt arrivèrent, le jeune détective ne tarda pas à présenter son nouveau coéquipier à des agents venus de Morgan's Point, Pasadena, La Porte et d'autres villes proches de la mégapole de Houston. Outre quelques adjoints au shérif du comté de Harris – le comté dont Houston était le chef-lieu –, s'ajoutaient à l'assistance des adjoints des shérifs des comtés voisins : Brazoria, Galveston, Liberty et Fort Bend. Vogt finit ses présentations devant un gros homme à la voix râpeuse et à la stature de gros ours bonhomme.

— Mike Bronson, mon nouveau coéquipier. Archie Burnett, adjoint principal au shérif du comté de Harris.

Bolan lui serra la main et fit un signe de tête alors que le très loquace Burnett affichait un sourire grand comme le rio Pecos.

— Heureux de vous avoir parmi nous, Bronson. On a une montagne de boulot et besoin de tout le monde !

Burnett eut un clin d'œil qui se voulait amical, puis se tourna pour s'adresser à l'assistance.

— O.K., tout le monde, nous ne sommes pas là pour raconter l'histoire de notre vie et boire du mauvais café. Au boulot ! brailla-t-il en prenant aussitôt sa place à la tête de la table.

D'une pile de dossiers, il sortit un exemplaire et le passa à Bolan. Il s'agissait de rapports d'enquêtes, listes de témoins, numéros de téléphone pour les contacts, et tout ce que l'on avait appris jusqu'à présent sur les assassinats de policiers dans la juridiction de Houston.

— Tout le monde a fait la connaissance de Bronson, ici à ma gauche ? Très bien. Alors, pour commencer et mettre Mike au parfum, on révise de A à Z. Cela ne fera du mal à personne... sauf à ceux qui sont venus piquer un roupillon ou pique-niquer, plaisanta Burnett en quittant sa veste de sport. On commence avec l'assassinat le plus récent et on remontera en arrière jusqu'au premier. Donc, le dernier meurtre a eu lieu il y a cinq jours, précisément ici...

L'homme s'était levé et enfonçait une punaise rouge à l'emplacement exact sur le plan de la ville.

— La victime se nommait Joseph Kenard. Il venait d'arriver sur le parking de ce centre commercial, suite à une plainte pour tapage sur un lieu public. Mais, à son arrivée, le mec qui foutait la merde avait déjà mis les voiles. En descendant de son véhicule, Kenard vit un pseudo commerçant en tablier vert s'approcher de lui. Six témoins les ont vus se parler sur le parking. Quatre d'entre eux ont vu l'homme au tablier glisser une main dans la poche de son pantalon et sortir une arme à feu de petite taille et tirer sur Kenard. Certains prétendent avoir entendu cinq coups de feu, d'autres six. Calibre .38. Des coups à bout portant, à la tête. Tous, à l'exception d'un seul, sont ressortis du crâne. Selon le rapport du médecin légiste, les dégâts qu'a subis la masse osseuse nous empêchent de dire avec précision le nombre exact de balles qui avaient pris son crâne pour une autoroute. Mais, bon, que cela soit cinq ou six coups, aucun des témoins ne se souvient d'avoir vu le tueur actionner la détente de son arme après le dernier coup. En d'autres termes, pas de clics vides après les rugissements.

— Le fait que notre assassin ne tire pas la chambre vide indique qu'il connaissait bien son arme. Le nombre de coups tirés est moins

important que le fait que, malgré le stress du moment, le type soit resté zen et n'ait pas perdu le compte du nombre de balles. Il doit être très à l'aise avec les armes à feu, remarqua Bolan.

— En effet. Excellente observation. Quoi d'autre ?

— Soit il le savait, soit il supposait que Kenard portait un gilet pare-balles. Voilà pourquoi il a visé la tête.

— Oui. C'est grosso modo ce que nous avons pu déduire aussi. Il s'y connaît en armes, notre tueur. Il reste calme sous la pression. Il connaît les habitudes des flics.

— Et les descriptions du tueur ? demanda Bolan.

Quelques personnes autour de la table s'esclaffèrent.

— Quatre descriptions. Le tueur était ou bien petit, ou de taille moyenne, ou gigantesque. Il avait des cheveux blonds s'ils n'étaient pas noir corbeau. Il était sans doute mexicain, dit l'un des témoins, alors que son confrère de la boutique voisine prétend qu'il était japonais. Pourquoi pas un Esquimau blond mâtiné de pygmée, je vous demande un peu !

— Est-ce que les témoins sont au moins d'accord sur comment il a quitté le lieu du crime ? demanda Bolan sans ciller.

Alors que Burnett levait sa tasse de café à ses lèvres, le lieutenant Don Macy, de Morgan's Point, répondit à sa place.

— À pied et en courant, selon l'un, en direction des maisons derrière le centre commercial. En voiture selon une vieille dame. À moto selon un autre. Bizarrement, le plus secoué des six témoins, c'est un vendeur de la boutique Radio Shack. Il venait de quitter le magasin pour aller s'acheter un paquet de clopes en face. Lui, il dit n'avoir aucune idée sur le moyen de transport du tueur. Depuis le choc de la fusillade, il fait un blocage total. Lors de notre interrogatoire, il n'arrivait pas à aligner deux mots sans trembler et sangloter.

— Foutaises, lança Robert Alexander de l'autre bout de la table. C'est moi qui l'ai interviewé, ce type. Il s'appelle Cari Buxton. Son amnésie, c'est du bidon. Il nous cache quelque chose. Il a parlé avec le premier flic arrivé sur le lieu du crime. Il était un peu choqué mais cohérent. L'agent m'a dit que Buxton avait failli cracher quelque chose d'intéressant, puis sa copine, une petite blonde maigre comme un haricot, est arrivée à ce moment-là. Buxton la regarde, se rattrape. Il devient tout pâle, le type. Puis il se tait. Moi, quand j'arrive, Buxton ne parle plus à personne. Je crois que c'est sa copine qui l'a convaincu de se taire.

— À part Alexander, affirma Burnett, trois autres enquêteurs sont venus essayer de faire parler Buxton. Sans succès. Ensuite, nous avons envoyé Karen en pensant que le témoin se laisserait séduire par une

approche disons... plus féminine.

Bolan avait déjà remarqué l'agent Karen Cohlmiä, une brune élancée à la peau douce et aux yeux syriens en amande. Elle respirait la sensualité.

La jeune femme se tourna vers Bolan.

— J'ai eu autant de succès avec Buxton que Robert Alexander. Nous avons interrogé les témoins le jour même du meurtre, puis, le lendemain. Depuis, nous n'arrivons plus à contacter Buxton. Il a pris des jours de congé et ne va plus travailler à la boutique. Ou bien il avait quitté la ville ou bien il se cachait, mais ce matin il était de retour. On l'a su grâce à l'équipe de surveillance campée devant sa maison. Robert et moi, nous sommes allés lui parler, mais le bonhomme reste fidèle à sa prétendue amnésie.

— Un autre témoin, dit Burnett en posant un coude sur la table et une main devant sa bouche, nous a juré que l'assassin est parti au volant d'une voiture. Cette femme de quatre-vingts ans n'a pas noté le numéro de la plaque d'immatriculation. Elle n'a pas la moindre idée concernant le modèle ou la marque de la voiture. Elle n'a pas regardé la tête du bonhomme. Super, non ?

— Oui, dit une voix quelque part au bout de la table. Et à moi, pendant que je l'interviewais, elle a dit qu'elle ne savait pas si elle allait voter pour Eisenhower ou pour Reagan. Tu parles d'un témoin fiable !

— Si l'assassin était parti à pied en courant, commenta Bolan, Buxton aurait eu l'occasion de le voir de près, et de face et de dos.

— Oui, Mike, mais quant aux habitants du quartier résidentiel derrière le centre commercial, expliqua Robert Alexander, personne n'a vu d'homme courir. Seul un vieux qui habite la dernière maison du dernier pâté de maisons croit avoir entendu quelqu'un courir devant la façade arrière de sa maison, en traversant son jardin. Maintenant que j'y pense, c'est toi, Vogt, qui as parlé avec ce type, non ?

— Oui. Il m'a dit qu'il somnolait dans sa chambre. Il porte un appareil. Il est à moitié sourd, se déplace difficilement même avec une canne. C'est un vieux lucide qui connaît ses limites. Moi, je le trouve sympa. Intelligent, chaleureux, cordial... Mais il n'a pas grand-chose à nous apprendre sur cette affaire.

— De toute façon, conclut Macy, notre seule piste se termine chez ce type. Enfin, pour le moment. Ce qui ne nous mène nulle part.

Burnett prit la parole de nouveau, pour passer en revue les détails concernant l'assassinat précédant, vieux de huit jours, qui avait eu lieu aux abords de la ville de La Porte. La gorge tranchée, la victime avait été poignardée plusieurs fois d'un couteau à lame large et laissé sur

place, dans sa propre voiture. La troisième victime que l'on étudia avait été tuée quinze jours auparavant sur une plage de Galveston. Le corps tabassé à coups de massette fut découvert au petit matin par un groupe de surfeurs. Burnett termina son exposé en confirmant que, seulement quelques heures plus tard, à la frontière entre le Texas et la Louisiane, deux autres cadavres avaient été découverts. Tous des flics.

— C'est à ce moment-là que nous avons commencé à nous poser des questions sur l'amplitude des meurtres. Il s'agissait de lieux et de techniques différentes. On n'avait que dalle pour prouver le moindre rapport entre eux et chacun aurait pu faire sa petite enquête dans son coin. Pourtant, dit Burnett en marquant une pause pour regarder Bolan dans les yeux, on sait que tous ces meurtres sont liés. Et tous les flics de ce pays le savent.

Il y eut des murmures et des hochements de tête approuvateurs autour de la table. Bolan comprenait cette réaction. Comme les soldats, les flics arrivent à aiguïser leurs instincts par l'expérience du terrain. C'était pour certains une question de sixième sens, pour d'autres simplement l'accumulation des faits. Quoi qu'il en fût, ils apprenaient à faire confiance à leur intuition.

Macy s'adressa de nouveau à Bolan.

— Personne ici n'a particulièrement envie de voir le F.B.I. s'emparer de cette enquête. Mais, d'un autre côté, lui, il dispose d'outils, de ressources, et de renseignements que nous n'avons pas.

— Mais, des agents du F.B.I. y participent déjà, n'est-ce pas ? Enfin, d'une manière non officielle ? demanda Bolan.

— Oui, bien sûr, mais ils restent à l'arrière-plan et ne débordent pas de leurs prérogatives. Ils savent que nous ne sommes pas décidés à les voir marcher sur nos plates-bandes, répondit Macy. Surtout quand il s'agit d'enquêter sur des collègues à nous.

Il se tut, ouvrit sa veste et sortit un paquet de cigarettes. Ce fut comme un signal. Malgré les multiples panneaux d'interdiction, en très peu de temps, l'ambiance de la salle de réunion devint aussi brumeuse que Londres à la fin du XIX^e siècle.

— Écoute, Bronson, tu n'es pas un bleu. Tu sais ce qui se passe inévitablement quand on doit collaborer avec les fédéraux. Toi, tu te casses le cul pour dénicher une information, eux, ils te la piquent, la classent *top secret*, et ne divulguent rien en retour. Ils se soucient plus de qui sera crédité pour la trouvaille que d'aller trouver les méchants et les arrêter. Et puis, il faut savoir qu'ils ne vont pas s'investir avant d'avoir l'assurance qu'ils pourront manger leur part du gâteau. Certains d'entre eux refusent actuellement de considérer la possibilité d'un lien entre les assassinats. Ils parlent de coïncidence, de loi des

séries. Des conneries...

— D'accord, tout le monde, dit Burnett afin de remettre le ballon en jeu. Passons aux événements de ce matin. Vos rapports. On vous écoute.

Lors de ce tour de table, chaque membre du groupe put raconter les indices qu'il avait suivis, les quartiers visités, les nouveaux témoins interrogés. Vogt avait revisité les lieux à la recherche de preuves tangibles qui auraient échappé aux enquêteurs le jour du dernier meurtre. Le détective n'avait rien déniché mais son retour sur le lieu du meurtre valait la peine, disait-il, car souvent la résolution d'un crime était le fruit d'une telle initiative.

— Il faut bien laisser la place au hasard, à la chance, conclut-il, optimiste.

Pour Bolan, l'absence de preuves tangibles tendait surtout à confirmer que le meurtrier avait une expérience et des connaissances indéniables des pratiques policières et savait couvrir ses traces avec efficacité.

Archie Burnett fit quelques commentaires et quelques recommandations pour la suite de l'enquête. Il devint soudain clair pour Bolan que le gros ours n'était pas vraiment le patron, mais simplement le coordinateur du détachement spécial. En somme, les avantages du travail en groupe n'étaient guère plus probants que si tout le monde avait travaillé dans son coin.

Pour conclure la réunion, Burnett se tourna vers Bolan et lui demanda si, avec son regard neuf sur l'affaire, il n'avait pas des idées utiles qui pourraient profiter à tout le monde.

Le Guerrier lui répondit par la négative, mais exprima le désir d'interviewer les personnes qui se trouvaient sur le parking du supermarché lors de la fusillade, et peut-être aussi de parler avec le vieux monsieur qui avait cru entendre quelqu'un courir derrière sa maison.

— Très bien, Bronson. Vogt, tu lui montres le chemin ? Quelqu'un voudrait dire quelque chose avant qu'on se quitte ? Non ? Alors, allons rouler sur le bitume, mes amis ! On va épingler celui qui est derrière toute cette horreur.

Mack Bolan regarda tous ces braves types se préparer à quitter la pièce et se demanda si l'idée d'Hal Brognola de l'immerger dans une équipe de base pour remonter une filière improbable n'était pas simplement une façon comme une autre de tenter de le remettre dans le circuit légal. Son vieux complice en avait la tentation depuis des lustres, et le fait qu'un de ses vieux copains de jeunesse fasse partie des malheureux flics assassinés ressemblait plus à un chantage aux

sentiments qu'à une raison valable. Pourtant, il avait vu juste au moins sur un plan : les morts du Texas n'étaient pas sans lien avec ceux des autres États. Il y avait là un plan général caractérisé de déstabilisation. La question posée était : QUI ? Mafia, extrémistes de la droite américaine, islamistes fondamentalistes : qui avait intérêt à déstabiliser l'Amérique ?

CHAPITRE II

Il n'existait pas un seul jour où Jack Crenna ne souffrait pas le martyr. Des rhumatismes dans les genoux, dans les hanches, dans les épaules. Normal après plus de quarante années passées comme soudeur de pipeline. Se payer tous les jours les fossés dans lesquels il fallait descendre puis remonter quarante fois dans la journée sous un soleil implacable. Vieux, veuf, tараудé par la solitude, Crenna en avait marre. Les bonnes journées, il arrivait à sortir du lit et à marcher à l'aide d'une ou de deux cannes. Les mauvaises journées, eh bien, il préférait ne pas en parler.

Crenna jeta un coup d'œil rapide au calendrier épinglé au mur, puis détourna la tête aussitôt. Le deuxième anniversaire de la mort d'Elsie approchait. À quatre-vingt-quatre ans, le vieil homme était brisé, mais il avait toute sa tête. La lucidité, voilà tout le drame, se disait-il en se glissant avec précaution dans le fauteuil devant le grand téléviseur. La vie aurait été nettement plus agréable s'il avait pu sombrer dans un état d'oubli grâce à la maladie d'Alzheimer comme le faisaient déjà quelques-uns des rares copains qui lui restaient. Des copains qu'il ne voyait plus parce que l'idée de venir lui rendre visite ne leur viendrait plus jamais à l'esprit ; et les vieux os de Jack Crenna ne le porteraient jamais jusque chez eux. En s'asseyant dans son gros fauteuil, un petit rire cristallin se mêla à un soupir d'exaspération.

Le vieil homme saisit la télécommande et chercha la touche pour allumer son téléviseur. Le joli visage de cette nouvelle présentatrice de la Une apparut sur l'écran. Des yeux qui pétillaient comme ceux d'Elsie. Crenna poussa un petit soupir. C'était trop dur sans elle. Il allait changer de chaîne lorsque retentit la sonnette. Il regarda sa montre. Qui était-ce ? C'était trop tôt pour la livraison de son repas du jour.

— Un instant, cria-t-il en entamant le long processus de se lever. Il me faut plus de temps qu'autrefois. Je suis beaucoup moins jeune que j'en ai l'air !

Il se redressa, saisit ses deux cannes tout en se demandant qui pouvait être à la porte. Le facteur ? Non, il ne sonnait jamais. Une des voisines pour vérifier s'il n'était pas mort dans son sommeil ? Oui,

elles avaient l'habitude de faire ça, surtout la dame de l'agence immobilière. Crenna arriva près de la porte et éleva la voix.

— Qui c'est ?

— Police, monsieur Crenna. Le détective Vogt. Ronnie Vogt et mon partenaire Mike Bronson. Vous vous souvenez de moi ? J'ai parlé avec vous avant-hier.

— Avec vous et avec la moitié des flics de Houston, oui ! Je me souviens très bien, jeune homme. Entrez, entrez ! Mais fermez la porte derrière vous. Moi, je fonce à deux à l'heure en direction de mon fauteuil. Je devrais y arriver d'ici l'heure du souper. C'est qui votre escorte, détective Vogt ? On ne vous fait plus confiance pour faire votre boulot tout seul ? Hi-hi ! Mais, dites donc... Entre vous et moi, il est nettement plus beau garçon que vous. Il ne dit pas grand-chose, mais il doit avoir un succès fou auprès des dames. Comme moi !

— C'est le détective Mike Bronson, mon coéquipier.

— Mais je vous ai entendu. Je suis vieux, mais j'ai une excellente mémoire. Vous voulez un peu de café, messieurs ? Il est tout frais, tout chaud.

— Non, merci, monsieur. Nous ne voudrions pas vous...

— Des flics qui refusent un bon café ! Non, mais je rêve ! Faites voir vos badges ! Des imposteurs, ha ! s'esclaffa Crenna en s'écroulant dans son fauteuil.

Bolan suivit Ronnie Vogt dans le salon. Ils s'arrêtèrent derrière l'homme âgé pour lui laisser le temps de traverser la pièce. Bolan ne céda pas à la tentation de proposer un coup de main à Crenna. Il respectait trop la dignité de cet homme que, d'ailleurs, il trouvait franchement sympathique.

Pendant qu'ils attendaient, Bolan regardait autour de lui pour faire une petite inspection de la pièce. La décoration témoignait d'une touche féminine, sans doute la femme exposée dans les nombreuses photographies éparpillées autour de la pièce. C'était quasiment palpable. La dame de la maison était décédée et le maître des lieux l'avait adorée. Le désordre général dans le salon avait un parfum particulièrement masculin voire solitaire.

— Que puis-je pour vous, gamins ? Asseyez-vous, donc !

— Nous venions juste voir si un détail ne vous était pas revenu à l'esprit. Vous ne vous souvenez pas d'avoir remarqué quelque chose qui sortait de l'ordinaire le jour du meurtre ou même depuis ?

— Désolé, messieurs, mais non, il n'y a rien de nouveau à vous raconter. Ce matin-là, je me suis réveillé avec de fortes douleurs, comme d'habitude. Encore une de mes journées pour rien, comme je

les appelle sans tendresse. Donc, me voilà cloué au lit, et tout ce que je voulais, c'était retrouver le sommeil. Mais il y avait pas mal de bruits. Les gamins du quartier aiment beaucoup jouer dans ce chemin qui court derrière la maison. J'ai entendu des craquements assez forts, et, naturellement, j'ai pensé que c'était des gosses qui allumaient des pétards ou jouaient aux cow-boys et aux indiens.

— Vous vous êtes levé pour voir, monsieur ? demanda Bolan.

— Non, non, je n'ai pas pu. Je suis resté au lit. Des jours comme celui-là, c'est trop difficile de se lever. Et puis, cela ne valait pas la peine, puisque j'étais persuadé que c'était les petits garnements du quartier. Ceux-là ! Presque aussi turbulents que moi quand j'avais dix ans de moins... En fait, ils sont très bien, ces mêmes. Respectueux. Ils font des courses de vélos dans ce petit chemin entre les maisons, mais jamais ils ne viennent dans les jardins des voisins, s'ils n'ont pas une bonne raison comme un ballon à récupérer. Je ne les ai jamais vus pénétrer chez moi. Pourtant, ce matin-là, j'ai entendu quelqu'un courir en passant devant la fenêtre de ma chambre. Si c'était un gamin, c'était un des plus grands qui habite au bout du quartier.

Bolan continuait à regarder les objets et les bibelots dans la pièce. Sur une table basse à gauche du canapé, il remarqua derrière la lampe une très vieille balle de base-ball et d'autres objets vétustes, oubliés. Tous couverts de poussière à l'exception d'un. C'était une de ces balles que l'on serre à répétition au creux de sa paume pour diminuer le stress.

— Monsieur Crenna, demanda-t-il doucement, vous souffrez de rhumatismes, n'est-ce pas ?

— Oui, souffrir, c'est le verbe adéquat. En tout cas, je n'y prends aucun plaisir. Ça, c'est sûr !

— Je viens de remarquer votre balle d'exercices sous la lampe. Elle vous aide ? Elle vous soulage un peu de vos douleurs ?

— Ah, non ! Tout le contraire ! Je l'espérais, mais cette chose les aggrave. Je l'ai trouvée dans mon jardin devant la fenêtre de ma chambre ; c'était le lendemain du meurtre de votre collègue. Au début, j'ai cru que c'était à mon petit voisin, Stevie, qui habite à côté. Mais il m'a dit qu'elle n'était pas à lui. En revanche, il m'a montré ce qu'il sait faire avec. Ce gosse, c'est un petit génie !

— Elle était dans quel état quand vous l'avez trouvée ?

— Oh, telle qu'elle est en ce moment. Ni plus propre, ni plus sale. Mais cela ne faisait pas très longtemps qu'elle était sur ma pelouse.

— Comment le savez-vous ?

— Parce qu'elle n'était pas là le matin du jour du meurtre.

— Je croyais que vous étiez resté couché.

— J'ai dit ça ? L'après-midi, oui, je suis resté couché, mais pas le matin. J'allais assez bien ce matin-là et j'étais sorti voir mes dahlias. Une balle comme celle-là, je l'aurais remarquée sur la pelouse. Je suis à moitié sourd mais pas aveugle !

Bolan étudia la balle de plus près. C'était peu probable, mais quelque chose au niveau des tripes lui disait qu'il pouvait y avoir un lien entre cette curieuse balle et l'assassinat du policier Joseph Kenard. Le trajet du meurtrier aurait très bien pu le faire traverser le jardin de Crenna et passer directement devant la fenêtre de sa chambre à coucher. La balle aurait pu tomber de sa poche à cet endroit précis. Était-ce tellement improbable ? De prime abord, oui. Pour quelles raisons est-ce qu'un assassin viendrait sur le lieu d'un crime avec une balle d'exercices fourrée dans sa poche ? Bolan savait que c'était un scénario à la limite du crédible. Et pourtant... La balle était un réducteur de stress, tout comme ces chapelets que l'on voit dans les mains des hommes de tous âges dans les pays méditerranéens et jusqu'en Extrême-Orient. Un tueur de flics doit ressentir très fortement le stress et pouvoir se servir d'une balle comme celle-là.

— Si vous permettez, monsieur, nous voudrions étudier cette balle pour d'éventuels indices.

— Prenez-la ! Gardez-la. Elle m'encombre, et franchement, elle est laide ! dit Crenna qui tapa de sa canne sur le sol et afficha un large sourire.

Clayton Rudd quitta l'aéroport d'Oklahoma City au volant d'une Chrysler de location, gris clair, passe-partout. Il coupa la radio, mit la climatisation à fond, et prit la direction d'une banlieue Sud proche. À l'approche de la sortie pour la 12^e Rue au cœur de la ville de Moore, il descendit la rampe en respectant scrupuleusement la limite de vitesse. Impossible de rater l'énorme enseigne signalant l'entrepôt proposant aux particuliers des boxes d'entreposage en libre-service. Au pas, Rudd passa la guérite d'accueil puis monta une allée à la recherche du box numéro 67. Ce chiffre ne faisait pas partie de ses fétiches, mais il n'estimait pas avoir besoin de porte-bonheur pour cette opération qui s'annonçait rapide et facile. Son seul obstacle était le temps. Il devait tout boucler ce soir, et être de retour à Houston cette nuit.

Les allées autour des boxes étaient désertes. Sans couper le moteur, Rudd alluma les codes, descendit et ouvrit la porte du box. Il siffla d'admiration. Qu'elle était belle ! Le boss de Washington n'avait pas lésiné. Comme promis, une grosse Harley-Davidson noire l'attendait. Posée sur le sol en béton, il trouva une lanterne électrique,

et une malle dans laquelle étaient rangées son arme préférée et ses munitions.

Le box était suffisamment grand pour y garer la voiture. Rudd la fit entrer, se pencha sur son sac de voyage et sortit un jean délavé et taché d'huile, un T-shirt bleu marine sans logo et sans broderie. Une vieille paire de bottes noires de motard et un gilet en denim sans manches mais avec une grosse tache d'huile achevèrent son nouveau look de motard. Mais, d'abord, il fallait sortir, du fond du sac, le plus important : un holster d'épaule fabriqué d'un tissu ultramoderne assurant d'excellentes propriétés d'adhérence, et un fusil à pompe haut de gamme.

Une fois équipé et habillé, il se coiffa d'une casquette de base-ball bleu sombre, poussa la Harley hors du box.

Quelques minutes plus tard, Rudd se trouvait de nouveau sur l'autoroute 35 en direction du capitol d'Oklahoma City. En montant le très large Shields Boulevard, il prit soin de rouler doucement et de respecter à la lettre le code de la route. Mais il sentit une montée d'adrénaline lorsqu'il se trouva à quelques rues du monument aux victimes de l'attentat du 19 avril 1995. Avant l'explosion de la bombe, cet immeuble fédéral foisonnait d'agents du F.B.I., du D.E.A. et du B.A.T.F., le ministère de l'Alcool, du tabac, des armes et des explosifs. Depuis l'attentat épouvantable de Timothy McVeigh, c'était devenu un lieu de lamentations, puis un jardin de souvenirs aux victimes. Mais c'était aussi un point de ralliement pour les figures politiques et les grands lobbies. Ce jour-là, l'association des Mères de famille contre l'alcoolisme au volant, *Mothers Against Drunken Drivers*, sponsorisait une manifestation. Un grand nombre de policiers étaient invités. D'abord pour assurer la surveillance mais aussi pour soutenir l'action des mères de famille en deuil. Une manifestation pacifique que personne ne pouvait imaginer être souillée par la violence.

Rudd continua sa route et passa devant le monument aux victimes. Il contourna aussi de nombreux petits groupes de manifestants. Il remarqua la présence de nombreux policiers en uniforme, mais ce n'était pas eux qu'il cherchait. Tel un lion qui suit un troupeau de gazelles, il attendait patiemment pour séparer la future victime du groupe. L'individu le plus faible, celui qui n'aurait ni soupçons ni renforts pour venir à son aide.

Trois cents mètres plus loin, il tomba sur sa proie. En attendant que le feu tricolore passe au vert, il l'observa attentivement.

Sa moto garée au bord du trottoir, le jeune flic se pavanait devant deux jolies filles. Rudd espérait que les deux filles qui gloussaient allaient bientôt se décider à partir. Il n'avait aucune envie de les tuer. Elles étaient trop séduisantes. Le feu passa au vert mais Rudd ne

démarras pas. L'unique voiture derrière lui klaxonna une fois puis le contourna. Le feu tricolore passa de l'ambre au rouge. Rudd manœuvra la grosse Harley et monta sur le trottoir. Roulant au pas, il passa devant le trio. L'une des filles nota rapidement quelque chose sur un bout de papier en se servant du dos large du jeune gaillard comme table d'écriture. Quand elle eut fini, l'autre se tortilla de bonheur, se lécha la lèvre supérieure, et les trois gamins se lancèrent des sourires complices.

Le tueur continua sa route jusqu'au carrefour suivant, fit demi-tour et revint en direction de sa victime. À ce moment précis, l'agent de police montait sur sa moto, un sourire satisfait sur les lèvres, et regardait partir les deux jeunettes.

Rudd accéléra légèrement tout en ciblant sa proie. Il passa une main sous le gilet, ouvrit le bouton-pression sur la ceinture et fit basculer l'Ingram Mac-10 qui glissa jusqu'au bout de sa lanière. Ce petit pistolet-mitrailleur était presque un objet de collection, rarement utilisé de nos jours, mais Rudd l'aimait bien. Fiable, compact, mortel.

Soudain, lorsque le tueur n'était plus qu'à dix mètres du policier, celui-ci leva la tête et vit le MAC-10 braqué sur lui. Son sourire s'évapora aussitôt. Perplexe, son cerveau refusa d'admettre pendant un instant la cruelle réalité. Finalement, il obligea sa main droite à saisir l'arme qu'il portait à la hanche. Mais il n'eut pas le temps de dégainer.

Ce fut pendant cet instant d'incrédulité que Rudd vida la totalité du chargeur de trente ogives brûlantes 9 mm. En moins de trois secondes. Les premiers impacts atteignirent le jeune policier au niveau de la poitrine. Il fut projeté en arrière. Son gilet pare-balles absorbait et dispersait les impacts. Mais Rudd avait chargé son arme de telle sorte que chaque troisième balle soit une ogive traçante. Elles étaient visibles à l'œil nu même en plein jour. Il fit monter son point de tir de la poitrine jusqu'en haut du crâne. Ainsi, les derniers impacts faillirent décapiter le jeune flic.

Le tueur continua à rouler sans regarder en arrière. Avec beaucoup de naturel, il laissa glisser le pistolet-mitrailleur pour que l'arme retrouve sa place initiale, cachée sous la veste en denim. En passant devant le mémorial, il scruta le visage des mères de famille, mais surtout celui des confrères de sa victime. Toutes les têtes étaient tournées en direction du lieu où les coups de feu s'étaient produits. Bouche bée, flics et civils fixaient le lieu de l'assassinat.

Un quart d'heure plus tard, Rudd était en train de se rhabiller entre Harley et Chrysler. La Harley resterait tranquillement inconnue dans ce box pendant de très longs mois.

Et le tueur retourna tranquillement prendre son vol de retour pour Houston.

Lorsque Bolan et Vogt quittèrent la maison de Jack Crenna, ils étaient à quelques minutes d'avoir terminé leur journée de travail. Vogt se mit au volant et prit la direction du commissariat.

— Mike ? On attend demain pour passer chez Cari Buxton, le témoin qui travaille à Radio Shack ?

Bolan n'avait pas la moindre intention de remettre cet entretien à plus tard. Mais il serait infructueux de se faire accompagner par son coéquipier que Buxton connaissait déjà. Si, jusque-là, ce type avait refusé de parler aux policiers, il ne fallait surtout pas l'aborder en tant que flic.

Non, c'était l'heure de passer au style d'interrogatoire de l'Exécuteur.

— Passons au commissariat, répondit Bolan.

— D'accord, Mike. Moi aussi, je suis vanné, répondit Vogt en se concentrant sur la circulation dense et chaotique de l'heure de pointe sur le périphérique de Houston.

Bolan monta dans sa voiture de location et retourna à l'aéroport intercontinental de Houston chercher ses bagages que Jack Grimaldi avait déposés dans un hangar privé du terminal réservé aux avions de l'administration fédérale. Puis il s'installa dans une chambre de motel non loin de celui où se réunissait son groupe de travail. Il aurait été trop risqué de prendre une chambre dans le même établissement.

Ayant tiré le rideau de la baie vitrée coulissante qui ouvrait sur la piscine, il posa d'abord sa veste kaki sur le lit, jeta les sacs sur l'un des lits jumeaux. Ensuite, il enleva le holster contenant le Glock 21. Il fit enfin glisser la fermeture Eclair du plus grand des sacs de voyage et se saisit de sa sinistre combinaison noire, qu'il enfila avant de s'équiper. Sous le bras gauche, dans un holster d'épaule, il glissa son Beretta 93-R de 9 mm, puis sortit du sac sa deuxième arme de prédilection, un Desert Eagle .44 Magnum. Ce bijou se rangeait dans un holster *Concealex* à la hanche droite.

Puis le Guerrier s'assit au bord du lit et révisa le dossier que Burnett lui avait remis concernant Cari Buxton.

— Ah, putain... Je n'ai rien dit aux flics ! Je vous le jure ! Je vous le jure sur la tête de ma mère...

Le gros .44 était braqué sur deux personnes squelettiques et nues comme des vers. L'Exécuteur avait rarement vu des êtres humains aussi décharnés.

— Silence ! commanda Bolan. Habillez-vous, tous les deux !

Dans leur précipitation, Cari Buxton et sa copine se mêlèrent un

peu les pinceaux. Elle ramassa le slip de Buxton alors que Buxton passait le T-shirt de sa copine. Bolan ne vit aucune raison de leur signaler leur erreur.

— Asseyez-vous sur le canapé, ordonna-t-il lorsque le couple eut terminé de se rhabiller.

Ils obtempérèrent sans un mot, mais leurs visages reflétaient leur peur panique.

Le Guerrier avait prévu de faire une entrée en force pour obliger le témoin à raconter tout ce qu'il avait vu et vécu lors de la fusillade. Mais une nouvelle carte venait de s'ajouter à sa main, et il décida de la jouer. Il était évident, par la réaction de Buxton, qu'il prenait Bolan pour un complice de l'assassin du parking, venu s'occuper de son témoin. Cette méprise pouvait lui servir.

— Tu as raconté aux flics à quoi ressemble mon pote ? questionna Bolan.

— Mais non ! Non, je vous le jure !

— Dis-le-moi. Allez ! À quoi il ressemble, mon pote ?

— Quoi ?

La question était quelque peu déroutante.

— Tu m'as très bien compris. Quel genre de mec as-tu vu ce jour-là ?

— B'en... Je dirais... un mec grand...

Buxton tentait de gagner du temps pour réfléchir.

— Aussi grand que moi ou plus grand encore ? La vérité !

— N-n-n-nettement plus grand que ce soir. Enfin...

— Il avait l'air plus musclé ou plus maigre ?

Bolan savait que, pour extraire une description de Buxton, il devait travailler rapidement et continuer à déboussoler le témoin. Son type de questions était hors normes pour ne pas dire bizarre, mais il n'avait pas le choix.

La copine chuchota quelque chose d'inaudible.

— Musclé. Pareil les deux fois, quoi... Enfin, ce jour-là comme ce soir... Bien bâti, oui. Un mec pas mal, quoi...

Le moment de changer de tactique était venu. Bolan l'agressa en avançant subitement d'un pas et pressa le canon du Beretta contre le front de malheureux. Sous la pression, le témoin vacilla et faillit s'évanouir.

— Je ne cherche pas de compliments, plutôt une bonne raison pour vous tuer tous les deux. Alors, écoute-moi attentivement, petit con, et réponds-moi sans réfléchir, c'est compris ?

— B'en... Il était légèrement plus petit et moins fort que vous.

— Et les cheveux ?

Buxton se mit à trembler de nouveau.

— M'en souviens plus... C'est la vérité ! J'avais trop peur !

— Et son visage ? Il avait quelque chose de particulier, non ?

— Non... rien... Enfin, non... je ne me souviens vraiment plus ! Je le jure. Je n'arrive pas à m'en souvenir ! Je n'ai pas pu donner la moindre description aux flics parce que j'étais en état de choc. Et puis, il m'a poussé et renversé sur le parking et m'a dit que si je parlais, il me retrouverait pour me buter. Il m'a écrasé la main sous sa botte, puis il est parti en courant ou en montant sur une moto, peut-être une camionnette. Je ne sais pas. J'étais à terre. Le visage plaqué sur le bitume. Tout le reste, c'est flou... Merde ! Vous devez le savoir mieux que moi, puisque c'est lui qui vous envoie. La seule chose importante, c'est que j'ai pas parlé aux flics, non ?

Mack Bolan venait de faire chou blanc et n'avait pas obtenu les renseignements espérés. Il en avait assez d'entendre Buxton gémir. Il fallait clore d'une manière théâtrale pour marquer le coup. D'une rage simulée, il les saisit par le col, d'abord l'homme puis la femme, et les jeta l'un après l'autre dans l'angle de la pièce.

Ce geste lui sauva la vie.

En se déplaçant vers le canapé, l'Exécuteur reconnut le bourdonnement familier d'une balle qui sifflait à son oreille gauche. Elle fut suivie d'un bruit qu'il connaissait bien : l'armement d'une arme. Le bruit venait du fond du couloir.

CHAPITRE III

Il était presque 23 heures. Malgré la mission éclair et l'aller-retour rapide, Rudd ne ressentait pas la fatigue. C'était certainement l'adrénaline qui courait encore dans ses veines. Il regarda attentivement le parking du supermarché où il avait fait exploser le cerveau de l'agent Joe Kenard. Pas de bol, ce témoin. Comme il regrettait de ne pas avoir buté immédiatement le pauvre bigleux, le jour même de l'assassinat ! Il n'aurait pas été obligé de revenir s'en occuper cette nuit.

S'assurant que personne ne traînait dans les parages, il dégringola la pente raide vers le fossé. Là, sous les étoiles, il quitta ses vêtements de voyage et se rhabilla en jean sombre et T-shirt bleu marine. Enfin, de sa petite mallette, il sortit le Beretta 92-SB. Largement suffisant pour mettre une balle dans la tête d'un type sans défenses comme ce jeune Buxton. L'arme glissée sous la ceinture, il ferma la valise et retourna à la voiture. Calmement, il se glissa au volant et prit la direction de la maison de sa cible.

Arrivé sur le site, il se tapit dans l'ombre avant de dégainer le Beretta. Passé l'angle, il s'immobilisa comme un chien à l'arrêt. Ce qu'il voyait à l'arrière de la maison lui coupa le souffle. La porte extérieure n'était pas ouverte, elle était partie, comme envolée ! Rudd se prépara au pire. Quel homme, témoin d'un meurtre, quitterait la ville pour aller se planquer pendant une semaine et, lors de son retour, resterait plus de deux minutes dans une maison sans porte ? Le tueur fronça les sourcils. Il n'aimait pas les surprises de ce genre.

Arrivé devant l'ouverture béante, il posa un genou à terre, avança la tête vers l'angle de la porte. Soudain, saisi d'une inquiétude quasiment paralysante, il fut obligé de se faire violence et se ressaisit. Il fallait foncer dans la maison, liquider Buxton, puis rentrer dormir pour avoir une tête présentable le lendemain.

Finalement Rudd se leva, les doigts de la main libre s'ouvrant puis se refermant machinalement sur une balle virtuelle. Il distinguait une lumière au bout du couloir et entendit des voix. À mi-chemin, il eut enfin une vue d'ensemble sur le salon. Et ce qu'il y vit le sidéra, l'envoya se plaquer contre le mur. Un grand type cagoulé s'adressait

en ce moment à Buxton et à celle qui devait être sa copine.

La voix de l'intrus était grave, menaçante, glacée, comme venue d'outre-tombe. Sans plus se poser de question, Rudd cibra la tête cagoulée au niveau de la tempe. Il prit une grande inspiration lente, en expira la moitié, et commença à appuyer lentement sur la détente. Mais, une microseconde avant la mise à feu, l'intrus habillé de noir avançait subitement. Ce mouvement brusque surprit le tireur, au point qu'il perdit la précision de son tir de quelques millimètres. Le Beretta eut un sursaut dans sa main et envoya l'ogive de 9 mm exploser dans le mur, passant au ras du crâne de l'ennemi.

L'Exécuteur se jeta à terre, roula sur lui-même et appuya sur la détente du Desert Eagle pour envoyer un tir de .44 Magnum dans la direction du feu ennemi, sans espérer atteindre le tireur invisible ; il s'agissait de gagner quelques secondes précieuses. Il était très exposé, trop. Se trouver en plein milieu d'une petite pièce éclairée et devant une baie vitrée sans rideaux, ce n'était pas un cadeau.

Deux autres coups de feu fendirent l'air au-dessus de sa tête sans pouvoir l'atteindre, vu le fatras de meubles qui encombraient la pièce. Bolan riposta avec deux coups en ciblant le fond du couloir plongé dans l'obscurité. Puis le Guerrier roula un bon mètre dans la direction opposée au couple toujours assis sur le canapé. Le tireur invisible fit feu à ce moment précis. Une balle déchira la moquette là où, une demi-seconde plus tôt, se trouvait la poitrine de l'Exécuteur. Arrivant en angle bas, la balle à tête cuivrée creusa un sillon de vingt centimètres dans le tissu puant la moisissure.

Bolan savait que le temps jouait contre lui. Il ne lui restait plus que quelques secondes pour sauver sa peau. Le canapé était occupé. Une chaîne hi-fi posée sur les étagères d'une bibliothèque minable ne lui donnerait aucune couverture. Il lui restait la baie vitrée, mais, à moins que le tireur soit subitement aveuglé ou pris d'une crise d'éternuements, le Guerrier finirait criblé de plomb en tentant de s'échapper par-là.

S'enfuir n'était pas sa seule préoccupation. Même s'il parvenait à quitter les lieux, il restait le couple sur le canapé qui allait y laisser la vie. Abandonner Buxton et sa copine face au tireur n'était pas une option. L'Exécuteur ignorait l'identité de l'homme du couloir, mais il devait certainement être celui qui avait buté le flic sur le parking devant le supermarché. S'il était venu se débarrasser d'un témoin, il n'avait pas pu prévoir la présence de l'Exécuteur.

Toujours étalé sur le sol, Bolan roula vers la gauche et envoya une nouvelle ogive pour immobiliser l'ennemi. Depuis le début de

l'échange de tirs, Buxton et sa copine étaient restés immobiles, pétrifiés, aussi silencieux que des statues. Subitement, les statues se réveillèrent. Terrorisés, les deux jeunes gens se mirent à hurler et brasser de l'air.

L'Exécuteur s'immobilisa au centre de la pièce. Sans couverture aucune, la seule défense possible pour l'Exécuteur était une attaque frontale de l'ennemi caché dans le couloir plongé dans le noir. En pareille circonstance, son seul allié, c'était la surprise et la rapidité.

Accroupi, il se rua de toutes ses forces vers l'obscurité. Une balle venant du tireur invisible passa juste au-dessus de son oreille gauche comme un frelon enragé, une milliseconde avant la collision.

De l'épaule gauche, le Guerrier heurta le tireur au niveau des abdos. Sous le choc, son adversaire eut le souffle coupé et tomba sur le dos. Mais, dans la seconde qui suivit, l'Exécuteur s'écroulait de douleur comme s'il avait reçu une massette sur le côté du visage. En trébuchant, il sentit que le Desert Eagle éraflait de la chair. Malgré l'intensité de la douleur et son cerveau qui s'embrouillait, Bolan comprit que le canon avait touché l'homme au niveau du menton. Il se cramponna et réussit à se remettre debout. Le Desert Eagle faillit lui tomber de la main. Il tenta en vain de lever l'arme mais son bras refusait d'exécuter les ordres de son cerveau.

Tout se passait au ralenti. Bolan observa la silhouette sombre partir clopin-clopat, puis s'arrêter à la porte de la cuisine. Dans la faible lueur, il crut apercevoir un Beretta entre les mains de son ennemi. Il plissa les yeux pour essayer de voir un visage à travers le brouillard mais ne vit que la bouche du canon de l'arme que son adversaire braquait sur lui.

Par la force de sa seule volonté, Bolan monta le Desert Eagle à la hauteur des genoux et appuya sur la détente. Un rugissement assourdissant jaillit de son arme et le placard sous l'évier explosa.

C'était sans espoir. Par chance, l'adversaire, plus décidé à sauver sa peau qu'à gagner le combat, venait tout juste de disparaître et le Guerrier flottait dans un tourbillon éthéré. Dans son état, Bolan aurait été une proie idéale, mais l'ennemi, traumatisé, s'enfuyait.

Le Guerrier entendit les pas de l'homme qui courait, sautait à travers l'ouverture sans porte et roulait sur la pelouse du jardin. Mais l'Exécuteur n'avait aucune intention d'abandonner. Alors même que ces pensées passaient dans les circuits endommagés de son cerveau, sa main montait chercher le 93-R. Ses doigts lui donnaient l'impression d'être trop frêles pour dégainer l'arme du holster d'épaule.

Chancelant, il peinait à tenir debout. Puis, mettant un pied devant l'autre, telle la victime d'une attaque d'apoplexie, il avança vers la

cuisine et la traversa. Lorsque, enfin, il arriva à la porte béante, il scruta le jardin. L'homme qui était venu tuer Buxton, le tueur d'un des cent quarante-sept assassinats de policiers, avait disparu.

Et Bolan n'était pas plus avancé qu'avant, mais il devait d'en satisfaire. Il venait de passer très près de sa dernière minute...

*
* *

Killian quitta son lit, passa sa vieille robe de chambre préférée et descendit en pantoufles dans la cuisine. La cafetière coulait déjà. Le journal du matin était posé sur le plan de travail et le parfum de la vieille gouvernante colombienne flottait dans l'air. Elle n'était pas loin, mais il ne souhaitait pas la voir. La sentir lui était déjà suffisamment désagréable à 6 h 30 du matin.

Le politicien s'assit à la table du petit déjeuner avec sa première tasse de café et ses lunettes de lecture. Le meurtre de deux agents de police avait fait la Une des éditions de ces trois derniers jours. Aujourd'hui, c'était un flic d'Oklahoma City, tué par un motard armé d'un fusil automatique. Le journaliste proposait plusieurs hypothèses pour le mobile. L'utilisation d'une moto faisait partie d'une technique assez prisée en ce moment par les cartels de la drogue en Amérique du Sud. Deuxième supposition : le tueur était vêtu à la manière d'un gang de motards bien connu.

Killian ricana. Il porta sa tasse de café à ses lèvres. À gauche de l'article se trouvait une photographie. Stanley Langford, directeur de l'*Oklahoma State Bureau of Investigation*, regardait la moto du policier, renversée dans le parc du Mémorial aux victimes de l'attentat à la bombe de 1995. Le titre révélait que le patron de la police proclamait voir un lien entre tous les meurtres. « Merci l'ami, songea Killian, c'est grâce à des propos comme celui-là que mon projet de former un comité sénatorial et un groupe de travail autour d'une Police nationale verra le jour. »

Ayant terminé sa lecture, il se leva, s'étira, et alluma la radio. Du nouveau sur la côte Ouest. Un agent de la police de Los Angeles venait d'être retrouvé mort, empoisonné dans son appartement. Le commentateur de la radio locale exprimait toute son indignation devant ce dernier avatar dans la série de crimes contre les forces de l'ordre.

Le sénateur se demanda quelle serait la réaction des journalistes à la nouvelle du meurtre par tabassage d'un chef de patrouille dans l'État de l'Illinois prévu pour plus tard dans la journée.

Mais cela, ce n'était rien comparé à ce qui se préparait pour le

surlendemain. Cette fois, le F.B.I. serait obligé de lancer immédiatement une enquête fédérale. D'ici là, Killian était convaincu que, par ses talents d'orateur, il allait pouvoir convaincre une large tranche de l'opinion publique que l'affaire dépassait même les compétences du F.B.I. Il allait pouvoir persuader une vaste majorité d'Américains que ce dont le pays avait besoin, c'était une Agence ayant des pouvoirs illimités pour conduire des enquêtes contre les opérations terroristes de tout poil et sans limites d'États ou de territoires.

Et si, pour arriver à cette fin, il fallait sacrifier quelques milliers de policiers, quelques millions de dollars et s'encanailler avec la *Commissione de Cosa Nostra*, soit ! songea Killian, qui avait depuis longtemps remisé ses états d'âme au rayon des objets perdus.

Il se resservit une tasse de café avant de prendre sa douche matinale.

Sa blessure à la tête lui causait des élancements violents jusque dans son sommeil. Lorsque le réveil sonna, Mack Bolan sursauta sous la douleur et chercha de toute urgence le bouton pour l'éteindre. Se levant péniblement, il se dirigea vers la salle de bains, alluma le plafonnier... et regretta instantanément son geste. La lumière était forte. Crue.

Plissant des yeux, il se pencha vers la glace pour examiner la tuméfaction au niveau de l'oreille. Les ecchymoses à la tempe étaient plus bariolées qu'un costume de clown.

Il fit couler l'eau de la douche pour obtenir une température glacée. Le jet balaya d'un coup le brouillard dans sa tête lourde et douloureuse. Il savonna longuement son corps endolori et commença à passer en revue les événements de la veille. D'abord flous, les souvenirs devinrent de plus en plus nets.

La course aveugle dans le couloir obscur s'était terminée par un coup d'épaule et de la tête dans l'estomac du tireur. Il se souvenait clairement du bruit de l'air expulsé des poumons une fraction de seconde avant de se cogner... Contre quoi sa tête avait-elle cogné ? En tout cas, l'impact avait été aussi fracassant que la collision d'une petite voiture de sport contre un camion de dix-huit tonnes. Sa chance était que, dans le couloir sombre et en contre-jour, le tueur ne s'était pas rendu compte qu'il était mal en point.

Bolan dévissa la capsule du flacon de shampooing. Il se rappelait être retourné dans le salon de Buxton et avoir conseillé au couple terrorisé de retourner se planquer hors de la ville. Le vendeur et sa copine n'avaient pas attendu la fin de sa phrase pour faire leurs

valises.

Bolan remarqua en sortant de la douche que son cerveau fonctionnait de nouveau avec clarté. Il s'essuya avec une grande serviette de bain, puis s'enveloppa dedans. De retour dans la chambre, il s'assit sur le bord du lit, décrocha le téléphone et composa le numéro de Hal Brognola. Quand il lui eut fait le résumé des événements récents, son vieux complice enchaîna :

— Es-tu au courant du flic d'Oklahoma City qui s'est fait descendre ?

— Non. Que s'est-il passé ?

Brognola lui raconta tout ce que l'on savait sur l'assassinat, le tueur et le rapprochement que l'on faisait avec le dernier meurtre commis à Houston.

— Cela aurait pu être le même tueur. Il aurait pu faire l'aller-retour en avion dans la journée.

— D'accord, Hal. C'est une hypothèse viable. Mais qui dirige ce groupe de tueurs ? Car il est impossible qu'un type travaillant seul puisse descendre cent quarante-huit flics en moins de trois mois. Dans le cas le plus récent, ils étaient forcément deux sur l'assassinat.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Il fallait une personne pour tuer mais une autre personne pour la logistique. Si notre tueur est monté à Oklahoma City depuis Houston, aller-retour en moins de vingt-quatre heures, la moto et le flingue l'attendaient forcément dans une remise quelconque. On ne fait pas ce genre de voyage en tractant une remorque avec la moto dessus. C'est huit heures au volant dans chaque sens. Et l'on n'arrive pas dans une aérogare avec sa moto et un pistolet-mitrailleur 9 mm. Quelqu'un d'autre s'occupait de l'intendance.

— Effectivement. Un instant, Striker, dit Brognola qui s'adressa ensuite à une voix féminine en arrière-plan. Mike, ma secrétaire vient de m'informer qu'un flic de Los Angeles est mort par empoisonnement. Notre type de Houston, il n'aurait pas pu...

— Alors là, c'est impossible ! On ne fait pas Houston, Oklahoma City, Los Angeles en vingt-quatre heures. Puisque, de toute évidence, il s'agit de multiples assassins, il y a forcément une tête à ce serpent. Un individu qui dirige tout. Ou bien un seul groupe terroriste.

— À ton avis : étranger ou du cru ?

— Je ne sais pas trop. Américain sans doute, car les groupes étrangers préfèrent attaquer nos hommes politiques que nos policiers. L'impact international est beaucoup plus grand. Note ce numéro de téléphone. J'aurai aussi mon mobile sur moi, mais c'est bien que tu

aies les deux. J'aimerais pouvoir bavarder plus longtemps avec toi, mais ça fait mauvais genre d'arriver en retard dès le deuxième jour dans un nouveau boulot.

— Au fait ! Comment ça s'est passé hier ?

— Bien. Mon coéquipier est un gars bien. Très vif. Il s'appelle Ronnie Vogt.

— Tu nous préviendras le jour où lui ou quelqu'un d'autre du commissariat aura compris que tu es sous couverture. Quand on enquête sur un meurtre de flic, invariablement on trouve un autre flic aux mains sales. Dans le cas présent, nous savons déjà que quelqu'un dans le groupe des assassins connaît bien les habitudes et la façon de travailler de la police. Trop bien.

— Je connais la rengaine. Je ne pourrai faire confiance à personne. Pas plus au capitaine qu'à mon coéquipier. Je pars à l'instant à la réunion du détachement spécial. Ensuite, je voudrais que Jack m'embarque pour une virée à Los Angeles. Il va falloir que je voie cette histoire de poison de plus près.

— D'accord. Mais restons ouverts. Ce pourrait être un cas isolé sans aucun rapport avec les autres. De nos jours, les flics se font buter pour des tas de raisons.

— C'est vrai. C'est juste une intuition...

Le Guerrier réfléchit rapidement aux moyens possibles pour se débarrasser de Vogt pendant le reste de la journée.

— Hal, tu peux remercier Kurtzman et « Gadgets » de ma part pour l'excellent dossier bidon qu'ils ont monté. Je suis le fonctionnaire de police modèle. Et j'ai plein de jours de congé maladie jamais pris. Cette grosse bosse que j'ai sur le crâne sera mon billet pour Los Angeles. Quand il verra ma gueule, je crois que le patron va exiger que j'aille voir le toubib. À bientôt, Hal !

— *Ciao, Striker.*

Trente minutes plus tard, l'Exécuteur se trouvait dans la salle de réunion en train de boire un café avec ses collègues. Naturellement, on s'intéressa à la blessure qu'il avait à la tête. Tout le monde voulait en connaître la cause, et le Guerrier parla évasivement d'une malencontreuse chute dans sa douche. Une explication que personne ne sembla mettre en doute.

Vogt fut le dernier à arriver et Burnett commença la réunion de travail aussitôt. Elle fut plus rapide que celle de la veille, car, depuis, rien d'important ne s'était produit. Deux agents victimes de la grippe étaient de retour. Le plus petit de ces deux hommes s'était coupé en se

rasant. En quittant la réunion, il montra du doigt la blessure de Bolan et fit un petit tapotement sur le pansement qu'il avait lui-même au menton.

— Hé ! Mike, dommage qu'avec ce genre de chose on ne puisse pas prétendre à des congés maladie !

— En revanche, ma blessure continue à me faire souffrir, et je vais prendre ma journée pour aller voir un médecin, ordre du boss, répondit le Guerrier. Je ne me sens pas bien du tout.

— Faut faire gaffe avec les blessures à la tête. Des fois que tu aurais une commotion ou pire ! Soigne-toi, Mike !

Bolan suivit Vogt jusqu'au parking. Il monta en voiture se tenant la tête d'une main. Puisqu'il avait décidé de partir pour Los Angeles, il avait intérêt à jouer la comédie jusqu'au bout.

Vogt se glissa au volant et mit le moteur en marche. Avant de quitter l'emplacement de parking, il se pencha pour examiner la bosse ecchymosée. Comme il était arrivé en retard à la réunion, il demanda :

— Tu as fait ça comment ?

— J'ai glissé en sortant de la douche.

— Et tu t'es cogné contre quoi, mec ?

— Contre une poignée de porte ! répondit Bolan, faussement contrarié. Et quoi encore ? Tu veux me faire passer au détecteur de mensonges ?

Vogt quitta le parking et monta rapidement la rampe d'accès de l'autoroute.

Il était prévu de commencer la matinée en interviewant Buxton, avant que Bolan ne se rende chez son toubib. Bolan n'éprouva donc aucune surprise en voyant que Vogt prenait la direction du petit centre commercial. Il s'attendait un peu à la réaction du patron du magasin.

— Depuis la fusillade, il a une peur bleue de se faire descendre, raconta le gérant. Il croit que l'assassin le traque. Pauvre mec. Je lui ai dit que cela n'arrive que dans les séries télé, mais il ne voulait rien entendre. Têtu, il m'a demandé de mettre son absence sur ses journées de vacances, et puis voilà. Moi, je pensais qu'il reviendrait bosser aujourd'hui, mais apparemment non...

— On va essayer de le voir chez lui, dit Vogt.

Mais, évidemment, Buxton était absent de son domicile. Vogt et Bolan rentrèrent donc au commissariat.

— Mike, tu ne veux vraiment pas que je t'accompagne chez le médecin ?

— Non, je suis en état de conduire. Ne t'inquiète pas pour moi.

Dépose-moi seulement devant ma voiture.

— Alors, demanda Jack Grimaldi, qui entamait la descente vers l'aéroport international de Los Angeles, as-tu décidé comment tu vas te présenter aux flics de cette ville ? En tant qu'agent fédéral ou en tant que détective de la brigade de Houston ? Tu vas pas te pointer en disant : « Salut, les gars, je m'appelle Mack Bolan ! »

C'était justement une des nombreuses questions que le Guerrier avait considérées pendant le vol.

Pour obtenir des informations sur la mort par empoisonnement du policier de Los Angeles, la façon la plus rapide consisterait à utiliser son badge de Houston. Entre flics municipaux, la confiance était à peu près acceptable. Ce n'était pas la même chose quand on voyait débarquer les fédéraux.

— J'y vais comme flic de Houston.

Ayant pris la décision de continuer dans le rôle du détective Bronson plutôt que de se servir de son identité d'agent du ministère de la Justice, Mike Belasko, il passa un coup de fil rapide à l'ami « Gadgets ». Herman Schwarz infiltra aussitôt les ordinateurs de Houston pour expédier un message bref adressé à la division homicide du *Los Angeles Police Department*. Le communiqué informait le LAPD que *Houston Police Department* expédiait Bronson pour un échange amical d'informations concernant les meurtres les plus récents.

Quelques minutes plus tard, les roues du jet touchèrent le tarmac et Grimaldi ralentit les moteurs.

— Je sais pas comment tu fais, Striker, il y a des jours où je me dis qu'il serait temps d'arrêter et de se mettre tous à la retraite !

— Arrête, Jack ! Brad Pitt n'est qu'une pauvre loque à côté de toi !

Ils partirent d'un éclat de rire et Bolan débarqua avec seulement un attaché-case à la main. Il quitta le jet et fit son chemin vers le terminal réservé aux appareils privés.

Trois hommes l'attendaient à son arrivée au commissariat central.

— Bienvenue à Los Angeles, Bronson, lança un officier chauve, bedonnant et habillé d'un blazer polyester vert sale de bains et d'un pantalon rouille.

Sur le bout du nez, il portait des lunettes de soleil d'aviateur, et sur sa cravate les restes de plusieurs repas. Il présenta son partenaire de la division homicide, Alex Windsor. Grand, maigre, la cinquantaine à l'horizon, le visage ravagé par une crise d'acné juvénile tardif. Les

maines jointes devant son costume noir corbeau, il avait plus l'air d'un directeur de pompes funèbres que d'un flic. Il hocha la tête lorsque Bolan lui serra la main, mais il ne dit mot.

— Et voici Dwight Jessup des Affaires Internes de Los Angeles. Jessup suit cette affaire parce que la victime était flic, entre autres choses, dit bêtement Tim Saxon, le petit chauve, qui eut un rire nerveux tout en montrant du pouce l'homme derrière son dos.

Bolan fronça les sourcils en se demandant la signification de cette dernière remarque.

— Faites gaffe avec celui-là, poursuivit Saxon. Je sais que vous êtes de Houston, mais je ne doute pas que Jessup connaît tous les chasseurs de tête de votre service, là-bas...

Du coin de l'œil, Bolan voyait que le visage de l'homme de la Police des Polices restait figé. La remarque de son collègue était censée être une boutade, mais elle était tombée aussi lourdement qu'une boule de bowling sur le pied d'un copain. Comme partout ailleurs, les flics des Affaires Internes, la Police des Polices, n'avaient aucune chance de gagner un concours de popularité.

— Allez. Tout le monde en voiture, commanda Saxon. Nous allons tout raconter à Bronson en allant directement chez le médecin légiste qui termine son autopsie de la victime. Dites donc, Bronson ! C'est un coup de masse que vous avez pris sur la tête ou quoi ? C'est moche cette bosse. Ça doit faire vachement mal, non ?

— Ah, oui, ça... J'ai glissé sur une savonnette et me suis cogné la tête contre la poignée de la porte de la douche.

— Putain ! Vous auriez pu y passer. Sur la tempe, c'est hyper dangereux, insista Saxon qui, pourtant, ne semblait pas être dupe.

Pour toute réponse, Bolan fit oui de la tête et suivit les hommes vers la Ford garée devant un panneau d'interdiction de stationner. À travers le pare-brise, on voyait un carton marqué « *Los Angeles Police Department* » posé sur le tableau de bord.

Une fois sur l'autoroute, Bolan demanda à Saxon un résumé des événements.

— La victime ? Un grand Black super baraqué qui s'appelait Thurman, Jonathan Edward. Surnommé Johnny. Un mètre quatre-vingt-quatorze pour cent sept kilos de pur bœuf. Hyper doux. Un musicien de talent qui se produisait souvent dans les meilleurs clubs de jazz, le week-end.

Saxon se tut pendant qu'il manœuvrait dans la circulation dense. Bolan attendait patiemment la suite.

— Mon partenaire et moi, nous ne le connaissons pas

personnellement. Ce qui explique sans doute pourquoi on nous a filé l'enquête. Jessup, tu finis l'histoire ?

Jessup prononça alors son premier mot en présence de Bolan.

— Non, vas-y, toi, termine ta version des faits, Saxon. Après, moi, je lui donnerai la vérité.

— Ooops ! Et un point pour l'équipe adverse. Un ! Bon... Thurman était divorcé et vivait seul. Un de ces quartiers pourris autour de Mac Arthur Park. Il ne pouvait pas s'offrir mieux à cause de la pension alimentaire.

— Et de certaines habitudes coûteuses..., lança Jessup.

— Dwight, je croyais que tu voulais attendre ton tour ? Mais c'est pas vrai ! Bon, quand je suis arrivé sur les lieux du crime, c'est-à-dire chez lui, j'ai vu deux de nos hommes en uniforme. Ils étaient venus voir pourquoi Thurman ne répondait pas au téléphone et pourquoi il avait raté sa brigade. Ils pensaient qu'il était peut-être malade, mais ils l'ont trouvé mort sur le sol de sa cuisine, complètement recroquevillé sur lui-même, baignant dans son vomi. Cela avait tout l'air d'un empoisonnement.

— En quelque sorte..., siffla Jessup. L'overdose, par exemple, est une façon de s'empoisonner, n'est-ce pas ?

À ces mots, l'ambiance dans la voiture devint subitement glaciale. Le visage de Saxon se crispa. La haine se lisait dans son regard. Il luttait de toutes ses forces pour ne pas céder à la tentation de dégainer et tirer une balle dans le crâne de l'officier des Affaires Internes.

— Nous attendons le rapport de toxicologie. À toi, Jessup, si tu as quelque chose d'intéressant à ajouter.

Jessup fixait ses mains pliées sur ses genoux, et, d'une voix monotone, enchaîna :

— Notre service surveillait Thurman depuis quelques mois déjà. Son ex-femme est la sœur d'un membre des *Rebels* de Redondo Beach, deuxième plus gros gang de motards après les *Hell's Angels*. Les *Rebels* se sont taillé une belle part du marché de la méthamphétamine sur le secteur du sud de la Californie.

— Et alors ? contra Saxon. À l'époque de la Prohibition, mon tonton vendait du sucre aux fabricants d'alcool. Ça fait de lui un bandit ? Non !

Jessup fit semblant de ne pas avoir entendu.

— Ce que le détective Saxon ne vous a pas encore dit, c'est que Thurman avait fait une demande de mutation à la brigade des stupéfiants il y a quatre mois. Pendant la période d'examen de son dossier, il répondait systématiquement : « Non », chaque fois qu'on lui

posait la question classique dans ces circonstances sur le fait que lui-même ou des personnes de son entourage proche – amis ou famille – pouvaient être impliquées dans l’usage ou la distribution de drogues illicites.

— Ex-femme, donc ex-beau-frère ! corrigea Saxon. De mon point de vue, ce n’est pas de la famille et certainement pas des amis !

— En tout cas, depuis que Thurman a été affecté à la brigade des stupéfiants, deux enquêtes sur les *Rebels* sont parties en fumée. Thurman travaillait sur les deux.

La voiture s’arrêta sur le parking du bâtiment du coroner.

— Si je comprends bien, précisa Bolan, Saxon, vous êtes persuadé que Thurman a été assassiné par un meurtrier anonyme ?

— Affirmatif, répondit l’homme bedonnant.

— Et vous, dit le Guerrier en se tournant vers Jessup, vous êtes plutôt de l’avis qu’il était impliqué avec les *Rebels* dans la vente de méthamphétamine dont il était dépendant, et qu’il est mort d’une surdose.

— C’est mon hypothèse pour le moment. Mais je suis d’accord avec Saxon sur un point : nous ne pouvons nous prononcer avant de connaître les résultats de l’étude de toxicologie.

— Vous êtes tous au courant des raisons de ma visite, je suppose, dit Bolan, parlant à la cantonade.

— Faire le voyage depuis Houston ? Je n’y vois qu’une seule explication, répondit Saxon. Vous pensez que ce meurtre s’inscrit dans la longue liste de flics massacrés depuis trois mois. Simple. Je suis assez d’accord avec vous, d’ailleurs. Le fait que ce soit la première mort dans le coin, et par empoisonnement, confirme l’idée que les auteurs parviennent ainsi à exclure l’intervention des fédéraux malgré le nombre de meurtres.

Jessup esquissa un sourire satisfait quasiment imperceptible et aussi raide que le reste du bonhomme, avant d’intervenir à son tour :

— Et moi, je crois que lorsque vous en aurez terminé ici, vous allez vous rendre compte que ce voyage n’était que gaspillage. Gaspillage de votre temps et gaspillage de l’argent du contribuable. Thurman était un ripou et une taupe. Il a informé ses amis les dealers, et il s’est trahi lui-même. Le suicide par overdose semble plus que plausible.

Les quatre hommes descendirent de voiture et longèrent l’immeuble vers l’entrée.

— Tu oublies, corrigea Windsor, que nous avons un témoin. Il prétend avoir croisé un type mal rasé et malodorant qui quittait

l'appartement de Thurman la veille du jour où l'on a trouvé son corps.

— Ceux qui font des livraisons de produits illicites sont souvent malodorants, rétorqua Jessup qui, d'un revers de la main sur une épaule de son costume, se débarrassa d'une peluche imaginaire.

— Ah, oui ? Vous avez appris cela où ? À l'école ? Car j'imagine mal que vous l'ayez appris d'expérience sur le terrain !

L'atmosphère commençait à tourner au vinaigre.

Le groupe fut accueilli à la porte par un homme qui était indéniablement un policier et devait guetter leur arrivée. Hors d'haleine, les yeux pétillant d'excitation, il coupa dans le vif du sujet en les voyant.

— Hé, Saxon, on a du nouveau, ici.

— Le rapport de toxicologie ?

— Oui. Et tu avais raison sur toute la ligne. La seule substance que la victime avait ingérée d'elle-même, c'était de l'alcool. Et, que je sache, même en Californie où tant de choses sont interdites, la bière reste une boisson autorisée quand on n'est pas de service.

— Alors quelle est la substance responsable de sa mort ? demanda Bolan.

Sur quoi Saxon fit rapidement les présentations.

— Mike Bronson, détective de Houston. Ted Van Krevlin, stup.

— Salut, Bronson. Johnny et moi, on était de bons copains. La substance qui l'a tué, c'est du sulfate de nicotine.

Le Guerrier hocha la tête. Il savait que le sulfate de nicotine faisait partie des poisons faciles à élaborer à domicile. Dans la cuisine de Monsieur Tout-le-monde se trouvaient les ingrédients et les outils de base pour la fabrication d'un tel poison. Composante de bon nombre d'insecticides jusqu'à quarante pour cent, on pouvait aisément doubler le taux de sulfate de nicotine en laissant réduire pour obtenir un sirop fluide. Mortel par ingestion et par inhalation en aérosol, le sulfate de nicotine tuait dans l'espace de quelques minutes.

Sur le visage des policiers consternés, Bolan remarqua des émotions contradictoires. Ils étaient soulagés d'apprendre que leur collègue était blanchi d'abus de drogue et de trafic ; néanmoins, la perte d'un confrère restait douloureuse. Chaque fois qu'un flic mourait, n'importe où dans le pays, le reste de la « famille » ressentait sa perte. Et vu l'hécatombe de ces derniers mois...

— Mais ce n'est pas tout. Davis a montré notre album photos au témoin qui habite l'immeuble de Thurman, cette dame, celle qui dit avoir vu un type cradingue sortir de l'appartement de Johnny. Elle l'a identifié sur photo. C'était le beau-frère. Elle est catégorique.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda Jessup.

— Sam Underwood, répondit Van Krevlin.

— Celui qu'on surnomme le « Wolfman » à cause de sa pilosité ? demanda Saxon.

— Oui. Tu le connais, celui-là ? demanda Van Krevlin, surpris.

— C'était un suspect dans le meurtre d'un *Hell's Angels* qui a eu lieu il y a trois ans, répondit Saxon en hochant la tête. Mais ce n'était pas lui l'assassin. Van Krevlin, à ton avis, on pourrait demander un mandat avec tout ce que nous avons, non ?

— Non, répondit Van Krevlin en crachant par terre. On a déjà essayé. Le vieux juge Lamberton a refusé de signer.

— On peut au moins passer chez lui pour l'interroger, ce Wolfman, insista Saxon alors qu'ils remontaient tous en voiture. La loi nous autorise à fouiller le périmètre autour de nos personnes physiques pour nous assurer de notre sécurité, non ? Alors, qu'est-ce qu'on attend ?

Bolan esquissa un sourire. La définition d'une « zone immédiate » était un point flou dans la loi, et totalement subjectif. Le texte permettait aux agents des forces de la loi de pouvoir se défendre devant un tribunal s'ils avaient fouillé sans mandat par crainte de la présence d'armes ou de substances dangereuses cachées dans leur périmètre immédiat. C'était un prétexte largement utilisé dans les enquêtes de vol et de trafic de drogue. Pratique dans des cas comme celui-ci.

— Si vous croyez que je vais tourner la t..., commença l'agent des Affaires Internes.

— Ferme ta putain de gueule, Jessup. Un flic s'est fait buter ! Alors, essaie d'agir comme un flic toi-même pendant une petite heure au lieu de nous faire ton numéro.

Les yeux exorbités, Jessup serra les mâchoires et se tut.

L'instant d'après, la voiture de police banalisée avec ses cinq hommes à bord faisait un demi-tour sur les chapeaux de roues et prenait la direction de Redondo Beach.

CHAPITRE IV

Sam « Wolfman » Underwood devait son sobriquet à son aspect hirsute. Barbe et cheveux longs, une pilosité épaisse sur les bras, les jambes, la poitrine et le dos. Lors du trajet jusqu'à Redondo Beach, Bolan apprit d'autres détails sur la vie de ce curieux spécimen d'humanité. Grâce à ses deux condamnations pour vol à main armée et homicide involontaire, il avait gagné un séjour au pénitencier de Folsom. Van Krevlin informa aussi le Guerrier qu'Underwood connaissait assez bien la prison du comté de Los Angeles.

L'homme vivait dans un taudis à quelques rues de la plage dans la commune de Redondo Beach. Windsor fit un cercle complet du pâté de maisons pour que toute l'équipe puisse se faire une idée de l'endroit avant d'investir les lieux. Comme les *Hell's Angels* et la majorité des gangs de motards, les *Rebels* avaient un seuil de tolérance très bas vis-à-vis de la flicaille. Et l'Exécuteur savait d'expérience que, dans ces gangs misérables où personne ne dépassait un Q.I. de 25, le niveau de bravoure augmentait d'une manière significative lorsqu'ils avaient un coefficient d'au moins dix à un en leur faveur.

Devant la maison, une douzaine de Harley-Davidson occupaient le jardin devenu un terrain vague aride sans aucune végétation. Les motos étaient parfaitement entretenues alors que la maison, elle, n'avait pas vu la couleur d'un rouleau de peinture depuis au moins trois décennies. À l'étage, à certaines fenêtres, des morceaux de carton remplaçaient les carreaux. Et il n'y avait pas le moindre signe de vie.

Deux croisements de rues plus loin, Windsor fit demi-tour et se gara contre le rebord du trottoir, ne coupa pas le moteur, se tourna vers son partenaire et prononça les premiers mots que Bolan l'ait entendu émettre depuis leur rencontre.

— Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse, Tim ?

Il parlait d'une voix aussi fluette que celle d'une petite fille, ce qui expliquait peut-être sa nature silencieuse.

— Il faut appeler des renforts, intervint Jessup.

Saxon le regarda avec mépris.

— La ferme ! Nous n'avons nullement besoin de renforts, mec. Ce

connard, on l'embarque pour l'interroger. On ne l'arrête pas. D'ailleurs, nous ne savons même pas s'il est là. Officiellement, il n'y habite pas. Son nom ne figure pas sur le bail. C'est une maison dortoir pour le club, rien d'autre.

— S'il y a un labo clandestin là-dedans, on pourrait se faire exploser la tronche, avança Jessup.

Van Krevlin et Saxon se regardèrent comme s'ils venaient de voir un vaisseau extraterrestre atterrir dans le jardin. Les deux policiers se tournèrent simultanément vers Bolan.

— Où est-ce qu'on l'a dégotté, ce type ? pesta Saxon.

Bolan comprenait ce que Saxon voulait dire. Un flic avec une bonne expérience de la rue se serait rendu compte qu'une maison aussi visible ne pouvait cacher un labo. Les *Rebels* pouvaient être cruels, impitoyables, méchants, débiles même, mais il y avait des limites à tout.

— Et si j'allais frapper à la porte, moi ? proposa l'Exécuteur. Ils ne connaissent pas ma tête, ces braves gens.

— Elle n'est pas mal comme idée, mais vous êtes hors de votre juridiction, mon pote. Et puis, vous avez vraiment la tronche d'un flic, répondit Saxon.

Bolan ne put s'empêcher de sourire à l'ironie de ce commentaire. Les autres avaient certainement l'impression qu'il l'avait pris comme un compliment. La vérité c'était qu'il trouvait cela rigolo. Malgré ses vrais faux badges de l'*U.S. Department of Justice* et de la police de Houston, sans parler de toute une collection d'autres faux papiers plus vrais que nature, des cinq occupants de la voiture banalisée, il était pourtant le seul à ne pas être flic.

Saxon se tourna vers Windsor pour lui demander s'il avait jeté dans le coffre de la voiture la combinaison de plombier et la boîte à outils utilisées lors d'une précédente filature. Comme d'habitude, Windsor resta avare de ses mots. Il se contenta de faire oui de la tête.

— D'accord. C'est donc moi qui suis élu plombier de l'année, commenta Saxon en desserrant sa cravate et en ôtant sa veste. Les *Rebels* connaissent déjà la tête de Van Krevlin. Quant à vous, Jessup, j'imagine mal que ce genre de travail soit votre tasse de thé.

Saxon se préparait déjà à descendre de voiture.

— Attendez, insista Jessup qui passa à Saxon un objet qui ressemblait à un stylo bille obèse. Mettez au moins ce truc dans votre poche. Comme ça, on pourra suivre votre conversation avec eux.

Bolan jeta un coup d'œil à l'attaché-case ouvert sur les genoux de Jessup et reconnut un récepteur.

Saxon saisit avec impatience le stylo transmetteur de la main de l'officier de la Police des Polices et lui lança un regard glacial.

— Vous et vos jouets ! Vous êtes sûr que ça marche avec les criminels ? Il n'est pas réglé uniquement pour capter la conversation de flics ?

Quelques instants plus tard, Saxon se retrouva déguisé, la caisse à outils à la main et habillé de la combinaison vert olive marquée aux couleurs d'une société fictive. Le stylo bille transmetteur fourré dans la poche de poitrine à quelques centimètres sous son menton, il était paré pour sa mission.

Il partit en direction de la maison d'une démarche nonchalante, tout en balançant la caisse à outils qu'il tenait d'une seule main. Bolan sut tout de suite qu'elle était vide. Au moins, le transmetteur relayait à merveille. Chaque pas sur le trottoir en béton résonnait lourdement dans le récepteur posé sur les genoux de Jessup. Néanmoins, l'Exécuteur ne se rendait pas compte du décalage entre la réalité et les bruits qui arrivaient dans le haut-parleur jusqu'à ce qu'un petit roquet noir et blanc se mette à aboyer en courant à la lisière d'un jardin. L'aboiement parvint à ses oreilles un quart de seconde plus tard.

Arrivé au niveau de la maison des *Rebels*, l'officier de police traversa la rue et s'engagea sur le trottoir rempli de motos.

Bolan s'impatiait. Il était venu à Los Angeles pour voir s'il existait un lien entre le meurtre de Johnny Thurman et les autres assassinats de policiers. Pour l'instant, il n'avait aucun indice qui pouvait infirmer ou conforter son hypothèse. Partout en Amérique, tous les jours, des flics se faisaient descendre pour des motifs variés, et, dans le cas présent, on pouvait aussi avoir affaire à un macabre copieur excité par les statistiques.

— On avance la voiture ? D'ici, la vue sur la porte est limitée, suggéra-t-il.

— Bonne idée, répondit Van Krevlin. Hé, Windsor ! avance la voiture jusqu'au stop du carrefour. Personne ne nous remarquera là.

Comme d'habitude, Windsor obéit sans faire de commentaire.

Bolan se demandait si les *Rebels* pouvaient, à eux seuls, être responsables de toute cette salade. Tout comme les *Hell's Angels*, ils étaient devenus bien plus qu'un simple club de motards crasseux et alcooliques. Ils avaient partie liée avec le Crime Organisé et trempaient dans la prostitution, le trafic de stupéfiants, l'extorsion et bon nombre d'autres délits. Ils avaient tissé des liens importants avec *Cosa Nostra* sur le sol américain et d'autres mafias à l'étranger. Bien que les *Rebels* eussent les moyens d'organiser une série de meurtres de policiers, avaient-ils des raisons suffisantes pour le faire ? Aucune que

Bolan ne pouvait trouver suffisante, sauf à être les hommes de main d'un pouvoir supérieur.

Windsor arrêta la voiture au niveau du stop exactement au moment où Saxon commençait à monter les marches de la maison, sa boîte à outils vide à la main. Bolan le vit frapper à la porte. Long silence. Aucune réponse. Alors, Saxon frappa de nouveau. Il attendit. Finalement, après la troisième tentative, une jeune femme vêtue seulement d'un soutien-gorge blanc et d'un string noir ouvrit la porte. Elle se frottait les yeux.

— C'est l'ex de Thurman, dit Windsor. Elle s'appelle Cathy. Accro aux amphétamines. Vous avez vu les yeux, les gars ? Cela doit faire plusieurs jours sans sommeil pour elle. Visiblement, elle a besoin de faire un gros dodo.

— Bonjour, madame – la voix métallique et déformée de Saxon crépitait dans le récepteur –, elle est où votre fuite ?

Les flics dans la voiture ricanaient.

— Quoi ? Vous faites erreur, mec !

— Pourtant, insista-t-il en sortant un papier de sa poche, on m'a bien donné cette adresse.

Du fond de la maison, une voix d'homme mécontent fut retransmise par le gros stylo bille.

— C'est juste un type paumé... Un plombier. Va te recoucher. Ce n'est rien, hurla Cathy Thurman de sa voix de poissarde.

Saxon lui tendait un petit bloc-notes qu'elle ne pouvait certainement pas lire dans son état de fatigue extrême.

— Voyez, c'est écrit ici. C'est la bonne adresse... Un appel pour une fuite d'eau dans les toilettes... Intervention demandée par un certain M. Sam Underwood. Il habite bien ici, non ?

— Ouais, ouais... C'est mon frangin. Mais... on n'a pas de fuite !

Des pas lourds et précipités se firent entendre dans le récepteur. Ensuite, la porte fut tirée en arrière avec violence. Un homme à la mine patibulaire, torse nu et en jean délavé, fit une apparition brutale. Barbu et cheveux longs, mais la poitrine plutôt glabre. La pilosité de ce type n'avait aucun rapport avec la célèbre toison de « Wolfman » Underwood.

— C'est pour quoi, face de rat ?

— J'essaie simplement de comprendre d'où vient l'erreur, répondit Saxon d'une voix enjouée. Nous avons eu un appel d'un certain M. Sam Underwood qui a demandé un plombier pour réparer une fuite dans les toilettes.

Saxon rata son coup en tentant de glisser le bloc-notes dans la

poche étroite de sa combinaison. Par réflexe, il essaya de le rattraper, mais eut un geste maladroit et lâcha la boîte à outils. Un quart de seconde plus tard, le fracas de la caisse vide résonnait dans le petit haut-parleur du récepteur. La caisse tomba, faisant un raffut métallique. Sous le choc, le couvercle fit un bond sur ses gonds et s'ouvrit. Vide !

— Pourquoi vous vous promenez avec une boîte à outils vide, pauvre con ? Plombier, mon cul ! C'est une combine de flic ! s'exclama le grand type, la main droite passant déjà derrière son dos.

— On fonce ! cria Bolan en ouvrant sa portière.

Mais c'était trop tard.

L'Exécuteur ne quitta pas des yeux la maison alors qu'il descendait de la voiture. Mais le véhicule était garé trop loin et ils étaient incapables d'intervenir. Le poignard jaillit de sa cachette avant de plonger dans la poitrine de Saxon. Le bruit d'une lame d'acier s'enfonçant dans les viscères fit un bruit répugnant qui ne parvint qu'aux oreilles de Jessup qui n'avait pas bougé son cul.

Bolan dégaina. Le Glock 21 à la main, il bondit par-dessus le capot de la voiture et fit un sprint en direction du terrain vague, devant la maison des *Rebels*. Lorsque l'homme au couteau le vit avancer, il poussa le corps de Saxon par-dessus la rambarde de la véranda, saisit Cathy Thurman par le cou et la traîna à l'intérieur de la maison. Il fit claquer la porte. En montant les trois marches de la véranda, l'Exécuteur entendit le bruit d'une serrure qui se fermait.

Aucun verrou n'allait l'arrêter. Il se pencha en avant et, de toutes ses forces, frappa la porte d'une épaule. Elle céda facilement sous l'attaque et Bolan se retrouva dans une grande pièce meublée sobrement. Prudent, il s'était jeté au sol dans un parfait roulé-boulé. D'un coup d'œil, il localisa l'homme au couteau. La lame dégoulinant de sang, le tueur était planqué contre le mur, le couteau s'appêtant à tomber sur la tête de l'Exécuteur qui, à l'instant même, pivota sur le pied gauche, le genou fléchi, et le Glock braqué droit devant. Il effleura la détente et lui envoya une balle de calibre .45 *hollowpoint*. Une explosion écarlate aspergea les murs de l'entrée, et aveugla Bolan un instant. Lorsque la tempête de sang se calma, le biker était encore sur pied, mais il lui manquait la moitié du cou. Les yeux exorbités de surprise et d'incrédulité, il fixa l'Exécuteur puis, tel un gentil garçon obéissant, il se pencha vers la gauche et s'écroula.

Mais le Guerrier n'était pas encore au bout de ses ennuis. Alors que le tueur de Saxon s'écrasait sur le plancher, un autre homme fit son apparition. Celui-ci braquait un fusil à pompe à double canon.

Bolan roula sur lui-même une fraction de seconde avant que le *Rebel* actionne la double détente et fasse rugir le canon double d'une pluie de grenaille de calibre 12.

L'Exécuteur encore au sol fit monter le Glock à angle droit et cibra le tireur dans la poitrine. L'arme jumelée tomba à terre à ses pieds alors que le biker volait en arrière, transpercé. Le trou béant était de la dimension d'un poing de boxeur.

Un Sig-Sauer à la main, Van Krevlin entra à cet instant en trombe dans la maison.

— Baissez-vous ! hurla Bolan au moment où le canon d'un fusil passait l'angle d'un mur.

Van Krevlin se plaqua au sol et l'Exécuteur tira un poil à côté et au-dessus du bout du fusil ennemi dans l'espoir de percer le mur et frapper sa cible invisible.

Après le choc sourd d'un corps qui s'effondre, la maison devint soudain silencieuse.

— Où sont Jessup et Windsor ? demanda Bolan en chuchotant.

— Windsor est derrière la maison. Pour Jessup, je ne sais pas, répondit Van Krevlin entre ses dents.

Rapidement, l'Exécuteur se fit une idée du plan des lieux. Le salon donnait sur un escalier qui montait à l'étage. Au-delà de cet escalier, se trouvait la cuisine dont il pouvait entrevoir les placards. À droite de l'escalier, une autre pièce, sans doute prévue comme salle à manger, mais qui pouvait aujourd'hui faire office de mangeoire ou de n'importe quoi d'autre, vu le style des occupants. Une porte, fermée, donnait encore sur le salon. Un chai ou quelque chose de ce genre. Donc, quatre grandes pièces disposées autour d'un escalier. Un plan simple.

Quelle était la composition des pièces à l'étage ? Des chambres plus petites organisées sur un couloir transversal. Certainement pas plus de deux salles de bains étant donné la vétusté de la maison. Combien de personnes ? Impossible à déterminer. Il écouta. Des pas. On courait dans le couloir au-dessus de lui. C'était la panique. Depuis que le Glock s'était tu, il arrivait à entendre des voix et même à distinguer des bribes des conversations limitées.

— Va chercher les Uzi, pouffiasse ! fit une voix rocailleuse.

Le pluriel n'échappa pas à l'attention de l'Exécuteur. Il roula derrière un gros fauteuil qui lui offrait une protection très imparfaite, loin d'être idéale.

Il venait d'entendre des coups de feu éclater à l'arrière de la maison. Des pistolets plutôt que des fusils à pompe ou des Uzi.

S'agissait-il de tirs de Windsor ? Ou l'un des *Rebels* venait-il de faire un carton sur ses collègues occasionnels ? Impossible à savoir. Se lancer contre l'ennemi avec une charge vers la cuisine serait suicidaire en ce moment. Et puis, s'il quittait le salon, il s'exposerait à une attaque par l'escalier.

Bolan prit une longue et lente inspiration. Il fallait attendre. Un jeu de patience. Attendre que l'ennemi lui-même se lasse et commette la grosse erreur de montrer sa tête.

Bolan entendait la respiration profonde et régulière de Van Krevlin. Dans pareille circonstance, l'Exécuteur le savait, la patience et l'immobilité étaient l'attitude la plus difficile. D'instinct, un homme acculé ferait tout pour mettre fin à une menace. Ne rien faire dépassait les limites de l'acceptable. Mais, pour survivre, il fallait parfois freiner son instinct et se fier à son intelligence. En ce moment précis, Bolan comptait sur l'instinct des *Rebels*. La pression allait monter et créer suffisamment d'intensité pour provoquer leur perte.

Planqué derrière un canapé, Van Krevlin jeta un coup d'œil en direction de Bolan et fit un mouvement rapide du bout de son pistolet pour attirer son attention.

— On fait quoi ?

— Rien.

— Pardon ?

— Pour l'instant, on ne bouge pas.

— Vous avez un plan d'action, vous ?

— Oui. On se tait ! On attend qu'ils viennent nous chercher ! Nous avons l'avantage tactique.

— Vous n'avez pas une meilleure idée ?

— Non. Vous en avez une ?

— Partir en courant ? Quitter la maison par la porte, là. Puis, une fois à la voiture, demander qu'on nous envoie une équipe SWAT.

— Non. Je n'ai pas envie de mourir d'une balle dans le dos sur leur parking, le nez dans la poussière. Vous n'avez rien de meilleur ?

— Non. J'espérais que vous trouveriez quelque chose. Désolé. Je supporte mal cette attente interminable.

— Ça leur plaît encore moins qu'à nous. D'une seconde à l'autre l'un d'eux va péter les plombs.

Dix secondes plus tard, une silhouette se détacha sur le mur de la cuisine. De toute évidence, l'éclaireur était inexpérimenté, car il n'avait pas pris en compte sa propre ombre. Bolan la regardait et comprenait aisément les intentions du pauvre gus. Le type s'arrêta à un mètre de la porte donnant sur le living. Là, soudain, il s'accroupit

puis se mit à marcher sur ses genoux, une arme longue tenue entre les mains. On jouait aux ombres chinoises.

Une simple cloison fabriquée de panneaux de Placoplatre séparait le salon de la cuisine, ce n'était pas un mur porteur et n'avait même pas d'isolation interne capable de ralentir une balle. À peine quatre centimètres d'épaisseur de plâtre, voilà ce qui séparait le Guerrier et l'homme qui se croyait à l'abri. Il suffisait de regarder le chambranle de la porte de séparation pour s'en assurer.

Le Desert Eagle aurait été certainement plus performant, mais il fallait se contenter du Glock. Bolan attendit que l'ombre dépasse quelque peu le point visé sur le mur, puis il appuya sur la détente.

Le Glock sursauta dans sa main et un nuage de poussière blanche monta dans la pièce. Un hurlement aigu fit trembler la mince cloison, et Bolan vit l'ombre agenouillée se tordre de douleur. Une main monta se plaquer sur l'épaule, mais l'homme ne tomba pas. L'Exécuteur le plomba de deux nouveaux coups et les hurlements cessèrent. L'ombre assise gigotait de spasmes convulsifs, comme si l'on venait de mettre le courant à une chaise électrique. Un crachin écarlate jaillit de la gorge du pourri et chassa l'air devant l'embrasure de la porte. Finalement, l'ombre tomba sur le côté. L'arme qu'il avait à la main glissa jusque devant la porte. C'était une carabine .44 Magnum Ruger.

Un silence de mort pesait sur toute la maison. Une minute entière s'écoula lentement. Puis une deuxième. Au bout de cinq minutes, les yeux plissés d'inquiétude, Van Krevlin osa chuchoter une question à Bolan.

— L'attente, ça ne vous gêne jamais ?

— Non.

— Vraiment ? Mais comment vous faites ? Oui, oui, je sais... Bouclez-la !

De l'arrière de la maison venaient des murmures. Les mots étaient impossibles à saisir. Au-dessus de leurs têtes, à l'étage, le plancher grinçait. Le bois vieillissant protestait vigoureusement.

Soudain, de nouveaux coups de feu éclatèrent venant de la cuisine vers le jardin à l'arrière. Il y eut un arrêt suivi de ripostes. On aurait dit qu'une seule arme à feu tirait depuis l'extérieur. Bolan se demanda quelle était la situation de Jessup et de Windsor. L'un d'eux avait-il réussi à appeler des renforts ?

Les coups de feu cessèrent. Une fois de plus, un silence de mort tomba sur la maison.

Puis, subitement, la stratégie d'attente porta ses fruits.

Avec violence, les portes battantes de la cuisine s'ouvrirent comme

si une tornade venait d'y naître et un monstre portant les couleurs du club des *Rebels* chargea le salon. Il mesurait deux mètres pour pas moins de cent soixante kilos, et, pourtant, il se déplaçait avec l'agilité et la grâce d'un sprinter olympique. Ouvrant le feu avec un des Uzi qu'il portait, il aspergea le salon de gauche à droite. Balayant comme une brute, il fit brûler beaucoup de poudre mais n'atteignit aucune cible autre qu'une vieille bibliothèque remplie de bouteilles qui explosèrent comme à la foire.

Bolan envoya une ogive brûlante en pleine poire du gorille. La balle pénétra le visage juste en dessous du nez, à un angle de soixante degrés, et ressortit de l'arrière de la tête avec une gerbe rose et grisâtre d'éclats d'os et de cervelle mélangée aux cheveux et au sang. Le pourri vrilla d'un tour complet, puis fut projeté contre un mur avant de s'écrouler sur la moquette sale.

Mais un petit moustachu sec et maigre aux cheveux longs avait déjà passé les portes battantes, un pistolet-mitrailleur entre les mains. Dans son élan, il faillit trébucher sur son collègue gisant sur le sol. Il s'arrêta net, puis se rendit compte qu'il aurait mieux fait de tomber car, à cet instant précis, son corps fut criblé d'une double attaque menée par Bolan et Van Krevlin. Le SIG-Sauer de ce dernier rugit en même temps que le Glock de l'Exécuteur qui venait tout juste de recharger. Le nouvel arrivant prit un triple bégaïement en pleine poitrine. Le quatrième coup lui déchiqueta le nez, les cinquième et sixième firent des dommages également préjudiciables à ses chances de devenir top modèle. Le maigrichon aux cheveux gras tomba à côté de son gros camarade, en toute fraternité.

C'est alors que, dans un tonnerre de pas, une horde de *Rebels* dévala l'escalier, dans l'espoir d'investir le salon. Ils étaient trop nombreux et trop paniqués pour ne pas se gêner et Bolan, le bras en extension, se mit à actionner la détente comme on tire au hasard sur une nuée d'étourneaux.

Des hurlements de douleur remplirent l'espace. L'Exécuteur ne relâchait pas, accompagné dans son massacre par les coups appliqués de son coéquipier. Comptant coup sur coup, après le treizième, il glissa une main dans une poche et sortit un nouveau chargeur. Pendant ce temps, il continuait à actionner la détente du Glock sans le moindre gaspillage de munitions. Les corps commençaient déjà à s'entasser. Jetant le chargeur vide de côté, un nouveau chargeur monta en place alors même qu'il s'apprêtait à actionner la détente.

À l'arrière de la maison, d'autres coups crépitèrent, à peine audibles dans le vacarme du salon. Quatre hommes sautèrent par-dessus la pile de cadavres bloquant l'ouverture de l'escalier, mais roulèrent sur les marches, déjà morts. Un duo fonda par les portes

battantes de la cuisine et le Guerrier les accueillit avec son arme. Deux coups mortels de calibre .45 firent tomber un blondinet qui ressemblait plus à un surfeur qu'à un motard. Le deuxième pourri arrosa la pièce de son Uzi, mais il arrivait de la lumière et, à contre-jour, il ne voyait rien.

Sans se laisser impressionner, Van Krevlin ouvrit le feu avec le Smith & Wesson et priva le tireur de toute utilisation de son genou gauche. Un coup de calibre .40 dans la rotule et le petit gros se trouva jeté sur son cul. Mais son doigt resta coincé sur la détente de l'arme israélienne faisant des victimes chez ses camarades à l'étage, créant une nouvelle panique en haut de l'escalier. Bolan le laissa faire jusqu'à ce que l'arme revienne se braquer sur lui et Van Krevlin. Une seule balle *hollowpoint* jaillie du canon du Glock perça le crâne du tireur. Une balle largement suffisante pour faire taire l'arme automatique.

— Toujours fatigué de cette attente à ne rien faire ? lança Bolan à Van Krevlin alors qu'il se relevait.

— Ce n'est pas exactement mon idée du farniente, répondit le policier de la brigade des stup.

— Ne bougez pas, ordonna l'Exécuteur.

Il leva la tête vers le plafond puis montra du doigt l'escalier.

— Je crois que nous sommes les seuls vivants dans le périmètre, murmura-t-il, mais, à l'étage, d'autres connards se cachent dans les placards.

À cet instant, derrière lui, il entendit des voix. Les renforts venaient d'arriver. Courageusement, Jessup n'avait pas dû quitter la voiture mais avait pris quand même l'initiative d'appeler des renforts par radio.

Cathy Underwood Thurman avait dit que son frère, le « Wolfman », n'était pas dans la maison. Comment savoir si elle mentait ? Bolan venait de tuer beaucoup de brutes hirsutes et sales, mais aucune ne correspondait à la description de l'homme des bois. Si le bonhomme respirait encore, l'Exécuteur avait envie de faire la causette avec lui.

Au bruit de pas derrière lui, Bolan regarda par-dessus son épaule.

— Police ! cria une voix forte.

Bolan regarda arriver trois hommes en uniforme. D'un hochement de la tête, il indiqua l'escalier.

— Il doit rester quelques spécimens pour vous, là-haut !

La maison était investie de policiers. Jessup et Windsor attendaient dehors, les mains sur les hanches. Enfermés dans une

voiture de police devant la maison, les réchappés du massacre n'en menaient pas large. Cathy Underwood Thurman portait désormais une robe de chambre rose. Les mains derrière le dos, et menottées, elle pleurait. Van Krevlin lui collait derrière. Bolan fit une apparition dans l'ouverture de la porte.

— Nous l'avons trouvée dans une salle de bains à l'étage. Il n'y a plus personne là-haut, dit Van Krevlin.

— Votre frère n'était pas dans la maison, constata le Guerrier en s'approchant de la jeune femme. Personne ici ne correspond à sa description.

— Non, et heureusement ! Vous avez déjà tué mon mec ! Vous voulez tuer mon frère aussi ? cria-t-elle avec haine.

— Où est-il ? Nous ne voulons pas le tuer. Nous avons besoin de lui parler, dit Bolan avec un mélange de douceur et de fermeté. Si vous nous dites où il se trouve, il aura plus de chance de rester en vie. Il faut que nous le trouvions, vous comprenez cela ?

Les larmes coulaient à flot sur son visage. Menottée, elle ne pouvait pas les essuyer. Elle fronça le nez comme une petite fille et réfléchit longuement avant de répondre.

— À la plage. Il fait de la muscu.

— La plage de Little Venice ? demanda un des agents.

Cathy fit oui de la tête.

Le flic de Los Angeles se tourna vers Bolan.

— C'est l'endroit le plus branché pour faire admirer ses muscles, et aussi pour faire du commerce, si vous voyez ce que je veux dire. C'est comme le célèbre Venice Beach mais sur une plus petite échelle. Et ça a l'avantage d'être à quelques blocs d'ici.

Bolan hocha la tête. Ce serait peut-être la meilleure solution : aller l'interviewer dans un lieu public. Plus que jamais, il voulait parler avec Sam Underwood et il voulait le faire au calme. Difficile de cacher un Uzi quand on est torse nu. Et, sur une plage bondée, l'homme serait plus malléable et moins dangereux.

— Montrez-moi cette plage, demanda-t-il à Van Krevlin.

Ils quittaient la maison lorsqu'un agent en uniforme les interpella.

— Hé ! Attendez un instant, les gars. Nous avons un rapport à écrire.

— Il attendra, le rapport. Ce que nous avons à faire n'attendra pas, répondit l'officier de police, laissant le petit flic en uniforme bouche bée.

Et ils quittèrent la maison saccagée.

CHAPITRE V

Deux camionnettes de la brigade criminelle arrivaient pour l'enquête alors que Bolan, Van Krevlin, Jessup et Windsor filaient sur la large avenue en direction de la plage de Redondo Beach. Ted Van Krevlin et Tim Saxon avaient été amis et, maintenant que la fusillade était terminée, le flic des stupps commençait à montrer des signes de détresse psychologique. Windsor qui avait été le partenaire de Saxon était plus sombre que jamais. Jessup affichait son visage habituel : vide de toute expression. D'ailleurs, l'Exécuteur se demandait ce qu'il foutait là : un agent de la Police des Polices n'avait pas pour habitude de travailler sur le terrain, surtout avec les officiers qu'il surveillait.

Alors que Windsor conduisait à tombeau ouvert, Van Krevlin essaya de lever la chape de plomb qui était tombée sur les occupants de la voiture.

— Les rats de labo vont avoir un méga boulot, dit-il en pointant un pouce par-dessus son épaule en direction de la maison qu'ils venaient de quitter.

Personne ne répondit. Jessup se contenta de s'éclaircir la voix. Puis, prenant son courage à deux mains, il se crut obligé d'ouvrir sa gueule :

— Je suis sincèrement désolé pour Saxon. Je sais qu'il va beaucoup vous manquer.

Windsor, fidèle à son image de grand silencieux, ne répondit pas. Il hocha la tête, mais Bolan lisait une grande détresse dans ses yeux.

Ce n'était qu'un court trajet. Le chauffeur gara la voiture sur le parking privé de la plage et, en guise de paiement, les hommes montrèrent leurs badges au gardien. La plate-forme de musculation était une dalle de béton simple mais très large située à une centaine de mètres au-delà des boutiques et des cafés bordant l'Esplanade, la rue piétonnière qui bordait la plage. Une clôture de deux mètres et demi de hauteur entourait la salle de muscu en plein air et ses nombreux appareils. Surmontée de fil de fer barbelé, la clôture donnait au lieu une ambiance pénitentiaire. Bolan estima qu'environ quarante personnes, hommes et femmes, travaillaient dans ce labyrinthe

d'appareils et de charges. Les appareils, fer contre fer, résonnaient sans faire d'écho sur l'étendue de sable fin.

— Hé ! Bronson, que diriez-vous de monter avec moi chercher Underwood en laissant Windsor au volant et Jessup pour surveiller nos arrières ? demanda Van Krevlin.

Dans sa voix, il n'y avait pas trace du moindre humour. Silencieux, le Guerrier réfléchit un instant, puis haussa les épaules pour signaler qu'à deux ou à trois, cela revenait au même. Finalement, Jessup s'éclaircit la voix en préface à l'expression de ses craintes.

— Il y a un sacré paquet de gorilles là-dedans, les gars. À mon avis, si Underwood y est, il n'est pas le seul de son gang. Ils se déplacent toujours en meute, ceux-là. Il nous faudrait des renforts avant d'y aller, non ?

— Écoutez, Jessup, répondit Van Krevlin en reniflant bruyamment, vous êtes resté planqué dans la voiture et vous n'avez pas vu notre copain texan à l'œuvre. Alors, ne vous faites pas de bile pour nous. De toute façon, si un problème se pose, vous viendrez en renfort, non ?

Les deux hommes passèrent devant les étals de marchandises pour la plage et les boutiques de souvenirs. Il fallait esquiver la horde de *skate-boarders* qui zigzaguaient de chaque côté du trottoir. Ici et là, des S.D.F. tendaient la main, certains adolescents cachaient leurs bras derrière le dos en voyant débouler les hommes en costume et cravate. Les dealers plus expérimentés arboraient des sourires faussement détendus. Le Guerrier afficha un petit rictus. Ce n'était certainement pas le moment de s'occuper de quelques gamins en train de trafiquer de faibles doses de cannabis.

À leur approche, le bruissement de câbles d'acier sur des poulies et le cliquetis des barres de fer se firent entendre de plus en plus fort. Les formes, indistinctes depuis le parking, se déclinèrent en muscles luisant d'huile et de transpiration. La majorité des hommes étaient en pantalon de jogging et débardeur, mais quelques allumeuses ici et là gambadaient en string alors que d'autres, plus coquettes, s'habillaient de combinaisons bariolées ou fluorescentes complétées d'un bandana ou d'un bandeau en éponge.

Malgré la similitude des tenues de sport, Sam « Wolfman » Underwood était facilement repérable. Les orbites de ses yeux faisaient deux petits trous dans la forêt de touffes de poils qui, autrement, descendaient quasiment sans interruption depuis les arcades sourcilières jusqu'à la pomme d'Adam puis continuaient sur la très large poitrine. Les bras se couvraient d'une fourrure simiesque. Sur le dos, les poils sortaient du cou du débardeur pour monter se confondre avec la masse de cheveux longs ramassés en queue-de-

cheval.

Ce champion olympique de la pilosité attendait patiemment son tour devant un pupitre à biceps, lorsque Bolan et Van Krevlin arrivèrent au portail du paradis des culturistes. Avec son mètre soixante-dix, le bonhomme n'aurait pas été impressionnant, mais un travail assidu en salle de sport – et en prison – l'avait transformé en monstre, presque aussi large que haut. Rien que du muscle.

Son partenaire d'entraînement, un homme de son gang sans doute, était au milieu d'un exercice particulièrement douloureux. Entre deux grognements barytons, il couinait soprano. Underwood l'encourageait avec force épithètes désobligeantes et insultes sur sa virilité. Côté pilosité, le type était plutôt glabre, mais il était couvert de tatouages, principalement de style gothique, à l'exception d'un personnage disgracieux qui chevauchait une Harley-Davidson orange, serti d'un lettrage maladroit en ovale avec les mots « Redondo Beach » dans la partie supérieure et « Rebels » sur la moitié inférieure.

Donc, sur cette page, il y avait au moins deux membres du gang. Qui disait deux, pouvait dire plus.

Bolan contourna un énorme banc de musculation universel à huit stations et fit son chemin jusqu'à Underwood. À l'instant où il plongeait la main dans sa poche pour chercher son badge, le monstre fit non d'un revers de main.

— Pas la peine, les poulets. Votre odeur vous précède ! Je vous ai sentis dès votre arrivée sur le parking. Qu'est-ce que vous voulez ?

Le Guerrier regarda l'homme droit dans les yeux avant de lui répondre.

— Venez avec nous. Histoire de causer tranquillement.

Le partenaire d'Underwood terminait son exercice de tortures. Cherchant sa respiration et incapable de prononcer un mot, les yeux exorbités, il fixa les deux hommes en costume.

— Vous m'arrêtez ? demanda le gorille en se glissant à la place libérée par son partenaire resté sans voix.

— Non, répondit Van Krevlin, mais nous avons besoin de...

— Alors, allez vous faire foutre, l'interrompit l'autre, qui se mit prestement à ses portées titanesques.

À la huitième, il leva les yeux et chopa le regard de Bolan.

— Vous êtes encore là, les filles ?

La main de Bolan jaillit comme une flèche pour attraper le bodybuilder par le lobe de l'oreille. D'un coup sec, il l'amena en station debout. L'instant d'après, le fier à bras avait le bras plié derrière le dos et se faisait escorter de force vers la sortie.

— Salauds ! Lâchez-le ! hurla son partenaire qui venait de retrouver la parole et qui se mit à courir à la rescousse de son ami.

Bolan fit vriller son prisonnier comme un yo-yo. L'impact de la collision des deux têtes fit tomber le jeune tatoué, qui resta allongé sur le dos, étourdi. Le coup, rapide, n'avait fait de mal à personne mais avait été d'une efficacité redoutable. Plus personne, sur la plate-forme de gym, n'osa intervenir.

Le Guerrier gardant une poigne de fer sur l'avant-bras d'Underwood, et toujours une prise d'étau sur le lobe de l'oreille, le convoi se remit en marche.

Van Krevlin secoua la tête avec admiration.

— Étonnant, Bronson. J'aime bien travailler avec vous. Ils sont tous comme ça au Texas, les flics ?

Face au silence de Bolan, Van Krevlin se sentit obligé d'en rajouter une louche.

— Moi, je m'amuse à vous regarder bosser. Mais, n'hésitez pas à me demander d'intervenir si jamais vous avez besoin de moi.

— Alors, répondit le Guerrier sans sourire, surveillez mes arrières. Il pourrait y avoir d'autres *Rebels* dans les parages.

Forcé à prendre la direction du grand portail, l'homme de Neandertal vociférait des obscénités. Ils étaient arrivés à mi-chemin lorsque rugirent dans le lointain une dizaine de Harley-Davidson.

Plissant les yeux, Bolan vit piétons et *skate-boarders* courir dans tous les sens. Les motos tracèrent un chemin à travers la pelouse. Tous les motards arboraient les couleurs des *Rebels*. Tous brandissaient un fusil automatique ou un fusil à pompe posé sur le guidon, comme s'il s'agissait d'un élément décoratif habituel.

— Putain ! siffla Van Krevlin, incrédule.

— Votre offre est-elle toujours valable ? demanda Bolan.

— Quelle offre ? répliqua Van Krevlin, le visage blême.

— Votre offre d'assistance ! C'est maintenant que j'en ai besoin !

Bolan regardait les *Rebels* resserrer leur formation. Il savait que, en pareille situation, il n'y avait aucun espoir de pouvoir arriver à la voiture. Les motards se positionnaient déjà entre eux et le duo de Jessup et Windsor resté sur le parking. Et il savait aussi que, si Underwood arrivait à se tirer pendant l'escarmouche qui s'annonçait, l'homme disparaîtrait pour toujours.

Alors, l'Exécuteur fit tourner Underwood comme un partenaire de tango et, lorsqu'il eut positionné la brute bien en face, il lui envoya une droite, de quoi le mettre K.O. pendant un petit quart d'heure. Le bonhomme tomba comme une masse, s'effondrant sur le sol où Van

Krevlin le menotta à un appareil de musculation.

— « Article 78-6 : Interdiction absolue d'attacher un prisonnier à un objet stationnaire quel qu'il soit. » Nous sommes en totale infraction avec le règlement intérieur de la police du comté de Los Angeles.

— Un cas de force majeure, si vous cherchez une explication plausible pour votre rapport, proposa Bolan.

— Rapport ? Parce que vous croyez que j'aurai la possibilité d'en écrire un ?

Le vrombissement des motos se faisait plus insistant. Les *Rebels* faisaient s'égailler les promeneurs proches de la dalle de béton. À cet instant la colonne se sépara : les premiers prirent la partie orientale de la clôture de sécurité, les derniers motards prirent la face occidentale. Leur stratégie était évidente : encercler la dalle pour y emprisonner Bolan et Van Krevlin. Ils ouvriraient le feu sur eux en tirant à travers les mailles de la clôture.

Là-bas, Bolan distingua les silhouettes de Jessup et Windsor qui descendaient de voiture. Ils se précipitèrent vers le coffre pour chercher, Bolan l'espérait tout au moins, des fusils d'assaut.

La majorité des bodybuilders avaient décidé que l'heure de la fermeture était arrivée. Ils sprintèrent pour quitter les lieux sans se faire prier. Ceux qui n'avaient pas le courage de sortir par le grand portail essayaient de se trouver une protection. Bancs de travail et machines furent renversés.

— Vous supposez qu'ils sont venus prendre du soleil et bavarder ? demanda Van Krevlin avec un petit rire nerveux.

Le chef de la meute leva un pistolet et tira un coup en l'air. Bolan se tourna vers Van Krevlin et lui fit non de la tête.

— J'ai comme l'impression qu'ils ont entendu parler de ce qui s'est passé dans leur clubhouse et que nous étions venus ici chercher Wolfie, leur copain. Et, ajouta l'Exécuteur alors qu'une balle leur passait au-dessus de la tête, je crois que nous ferions mieux de nous mettre à couvert.

Arrangés en cercle, les dix stands de rangement des disques et poids de toutes tailles offraient une protection non négligeable. Les disques en fonte les protégeraient des tirs aussi bien qu'une voiture blindée. Les *Rebels* en train de prendre position à gauche et à droite de cette cage infernale seraient obligés de viser à travers le labyrinthe d'appareils, au risque que leurs propres munitions fassent des ricochets mortels sur l'enclos du périmètre.

À dix mètres de distance du grillage, le chef de la meute fit pencher sa Harley presque au ras du sol. La machine hurlante glissa

jusqu'aux fils d'acier de la clôture et fit office de béliet. Les mailles se mirent à chanter et à protester alors que les longs panneaux se balançaient furieusement et menaçaient de se décrocher des poteaux.

Sans tarder, un deuxième biker arriva en effectuant une glissade contrôlée, ses chaps en cuir noir frôlant le sol, son fusil à pompe levé et prêt à décharger. Mais il avait mal calculé sa trajectoire et ses grosses bottes frappèrent un poteau central. Le motard rebondit pour atterrir sur ses genoux dans le sable. Gardant son sang-froid, il actionna la glissière de son fusil à pompe, monta son arme à l'épaule et pressa la détente. Une volée de calibre .12 émit un rugissement d'enfer.

Bolan se baissa, alors que la grenaille frappait les disques de fonte autour de lui. Mais le type n'était pas chanceux : au moins une des billes fit un ricochet et atteignit le tireur qui poussa un hurlement. Il tomba en arrière, les mains plaquées sur le visage.

Bolan appuya son arme contre une pile de disques et visa avec soin. Il ne fallait pas gaspiller les munitions. Une pression sur la détente et le tireur se trouva avec un trou dans la tête nettement plus grand que la blessure provoquée par la grenaille. Il cessa ses hurlements.

Le reste de l'équipe de motards ralentit, un peu refroidi. Certains des hommes descendirent de leurs motos. D'autres, soit trop bêtes soit trop amoureux de leurs machines pour s'en servir comme bouclier, restaient à cheval sur leur engin. Bolan en choisit un de l'espèce stupide. La balle de calibre .45 perça la médaille d'or que l'homme portait au bout d'une chaîne à son cou. Étincelants sous les rayons de soleil, les fragments dorés s'épaillèrent, alors que le cœur de la médaille s'enfonçait dans la blessure. Moto et motard s'écroulèrent sur la pelouse.

À côté du Guerrier, Van Krevlin se découvrit un instant pour tirer un trio de calibre .40 et descendre un *Rebel* qui essayait de garer sa grosse machine. Ses compagnons les plus proches le remarquèrent. Ils décidèrent qu'il valait mieux utiliser les précieuses motos pour faire bouclier plutôt que de se faire trouer le cerveau par un tireur de haute précision.

Un grand maigrelet, barbu et torse nu, posa le canon de sa carabine de calibre .30 sur le pneu de sa moto couchée. Il prit Bolan pour cible et se mit à envoyer des volées de feu semi-automatique. Les balles n'arrivèrent même pas à faire de fêlure dans les disques de fonte qui sonnèrent comme un carillon de cathédrale.

Elles vibraient encore lorsque Bolan se pencha de côté pour monter le Glock devant ses yeux.

Il visa le tireur au niveau du troisième œil. Le motard fut instantanément renversé sur le dos. Virant aussitôt dans la direction opposée, le Guerrier repéra deux pourris accroupis derrière une Harley et dont le réservoir était jaune canari avec quelques finitions rouge vif. La seconde d'après la quantité de rouge augmentait de manière significative alors que le duo s'étalait sur l'engin, chacun une balle dans la gorge.

Pistolets, fusils à pompe et fusils automatiques déchargèrent leurs tirs imprécis. Des munitions de calibres divers volèrent autour de Bolan et Van Krevlin. Mais les tueurs qui restaient étaient plus loin et en contrebas. Aussi, ils ne bénéficiaient pas d'une vue d'ensemble sur le labyrinthe des machines et leurs tirs n'étaient pas vraiment dangereux.

Bolan était en train de recharger. D'un coin de l'œil, il vit Van Krevlin cibler un gros bœuf arborant un anneau d'argent dans le nez et des piercing un peu partout. La première balle frappa l'homme à l'épaule et le fit pivoter. La deuxième fut beaucoup plus spectaculaire. Van Krevlin tira dans le mille. L'homme avala à la fois l'anneau en argent et la balle avec les incisives du haut. Ayant terminé de recharger, Bolan visa sa tempe et décrocha le bijou en fer à cheval fixé sur son arcade sourcilière. Quand il mourut, le gus avait perdu beaucoup de son charme.

Un M-16 et un AK-47 rugirent pour marquer une nouvelle phase dans la fusillade, mais les méchants étaient déjà beaucoup moins nombreux.

Les quelques personnes restées sur la plateforme hurlaient, terrorisées. Par miracle, personne n'était blessé. Pas encore...

Risquant un coup d'œil en direction du trottoir en contrebas, Bolan remarqua que Jessup et Windsor avaient quitté la voiture de police banalisée pour pendre position derrière une rangée de voitures sur le parking. Tous deux tiraient l'ennemi à revers avec des AR-15 en restant à une bonne distance de sécurité. C'était une sage décision, vu les compétences du duo. L'Exécuteur approuvait leur stratégie, mais regrettait leur manque de précision. Moins d'un coup sur vingt trouvait sa cible – un résultat tellement faible que la plupart des *Rebels* n'avaient même pas remarqué la présence des deux détectives.

Soudain, un biker, visiblement complètement stone, se leva et se frappa la poitrine dans le style gorille, roi de la jungle. La seconde d'après, seul, il menait au pas de charge une attaque suicide. Il braquait sur le portail un fusil à pompe Streetsweeper qui rugissait chaque fois qu'une de ses grosses jambes d'ogre frappait le sol. Une volée de grenaille passa en tempête par-dessus la cage de musculation pour se perdre dans les rouleaux de fil de fer barbelé.

Une fois de plus, Bolan stabilisa son Glock sur une pile de disques, et fit jaillir du canon deux ogives brûlantes qui forèrent deux trous dans la poitrine du géant. Mais il restait sur ses pieds. Avec deux balles dans le cœur, il était déjà mort, mais, apparemment, les drogues qui couraient dans ses veines l'empêchaient de le savoir. Il continua d'avancer, le rythme ralentit, mais actionnant encore et encore son fusil à pompe.

Il sursauta en réponse à une blessure supplémentaire à la poitrine infligée par Van Krevlin. Néanmoins, zombie drogué, il refusait de mourir. Un vrai cauchemar.

Calmement, prenant tout son temps, le Guerrier aligna le visage ennemi et le point blanc du guidon du Glock. Serrant doucement la détente sous l'index, il laissa le recul remonter son bras jusqu'à l'épaule et le Glock ne se déplaça pas d'un millimètre dans sa main. La tête du pourri explosa et, propulsé par le mouvement de son corps, le gros biker au visage détruit passa le seuil de la porte et s'écroula à moins d'un mètre de l'endroit où Van Krevlin se recroquevillait, tétanisé.

Les sirènes dans le lointain marquèrent une trêve momentanée. Puis, subitement, l'Exécuteur eut l'impression que l'air à sa droite venait d'être déplacé par une fusée. Un quart de seconde après, il entendit le coup d'un fusil bien plus puissant que tout autre jusqu'alors.

Il chercha des yeux l'origine du tir, et vit un homme couché sur le ventre à une bonne distance. Il était sur un carré de pelouse en contrebas, au bord de la route, un fusil posé sur un trépied.

Plissant des yeux, Bolan essaya d'identifier le modèle. Sans en être absolument certain, il eut l'impression qu'il s'agissait d'un Browning High Wall. Si tel était le cas, il aurait dans la chambre soit des calibres .40-65 soit des. 45-70. Utilisé principalement pour les tirs à longue portée, ce fusil était capable de percer un blindage et de mettre un éléphant à terre.

Le stand de rangement de charges de fonte venait de se faire balayer par l'explosion. Tous les disques vibraient comme les cymbales d'un orchestre symphonique.

— Il va nous démolir, dit Van Krevlin dans un chuchotement à peine audible.

Bolan ne perdit pas de temps à s'en inquiéter. Un coup d'œil jeté en direction du sniper et il avait calculé sa distance à deux cents mètres. Hors de la portée du Glock 21.

Une nouvelle explosion monumentale fit souffler la tempête de l'autre côté de l'esplanade, cette fois. C'était clair. Le sniper était en

train de régler son viseur sur l'arbre à disques de fonte juste devant l'Exécuteur. Dès qu'il l'aurait parfaitement ciblé, il se mettrait à perforer les disques de vingt kilos, l'un après l'autre.

Les sirènes étaient encore trop loin pour que l'aide arrive à temps. Le Guerrier savait qu'il ne pouvait compter que sur lui-même.

Il scruta le parking où se trouvaient Jessup et Windsor. Ceux-ci semblaient avoir l'intention mais pas les moyens de déloger le sniper. Leurs balles dessinaient un large demi-cercle autour du tireur couché dans l'herbe. Visiblement aucun des deux n'était à l'aise avec les AR-15 qu'ils maniaient. Chaque fois que l'un d'eux actionnait la détente, l'arme sursautait dans ses mains. Lamentable.

Soudain, il remarqua le vrombissement de motos. Les derniers bikers avaient entendu les sirènes. À présent, ils filaient pour sauver leur peau plutôt que celle de leur pote Underwood.

Du coup, Bolan et Van Krevlin se retrouvèrent seuls en face du sniper, couché là-bas sur la pelouse.

La donne avait changé. Ce n'était plus une bataille mais un duel.

À en juger par le bruit des sirènes, les voitures de police n'étaient plus qu'à quelques rues. Le dernier coup tiré par le sniper avait été son ultime test de visée. Il avait jaugé l'interférence du vent sur la portée de tir et, maintenant, il avait une parfaite visée sur l'Exécuteur. Le tir suivant serait mortel.

Pour Bolan, le moment de vérité était venu. Il se lança dans un sprint hors du périmètre, Van Krevlin sur ses talons. Gagné ! L'autre ne pouvait plus changer sa mire. Ils n'avaient pas fait plus de dix mètres lorsque l'explosion eut lieu derrière eux. Le temps nécessaire au sniper pour les repérer, ils avaient presque coupé la distance en deux. Bolan savait qu'à cent mètres, il parviendrait à mettre l'homme hors service.

Arrivé à bonne distance, il stoppa net, leva son arme de poing, fixa un angle de tir portant légèrement au-dessus de la tête de sa cible, et lâcha le coup. Il regarda attentivement mais ne vit aucun point d'impact, ni haut ni bas. Pourtant, la seconde d'après, le fusil d'assaut fit un léger bond dans les mains serrées du sniper, qui roula de sa position pour se mettre à genoux. Il sembla tousser. Puis, aussitôt, il se recoucha, sur le flanc cette fois.

La première des voitures de police arriva sur la plage au moment où le Guerrier crapahutait pour s'approcher de l'homme couché au sol. D'autres voitures de police se garaient déjà le long du trottoir, les sirènes à fond, les gyrophares tourbillonnant.

Du coin de l'œil, Bolan vit que Jessup et Windsor sortaient de leur planque et faisaient route vers lui. Environ une douzaine d'hommes en

uniforme bleu descendirent des voitures et se mirent à courir, pistolets et fusils braqués sur sa personne.

Bolan s'arrêta à un mètre du sniper et baissa les yeux. L'homme ne respirait plus. Un mince filet de sang coulait d'un coin de sa bouche. Bien rasé, il portait des lunettes de soleil argentées et l'uniforme des *Rebels* de Redondo Beach : jean délavé, chaps noirs, bottes de motard noires, veste en denim sans manches. Il y avait, cependant, deux détails qui clochaient. Son T-shirt sur lequel on pouvait lire « J'ai survécu à l'opération Desert Storm », et le tatouage sur son avant-bras droit. C'était l'emblème du 75^e régiment des Rangers.

L'Exécuteur regarda le visage du gisant. Contrairement à tant de criminels qu'il avait liquidés au fil des années, le visage de cet individu n'avait aucune expression d'horreur ou de douleur. Au contraire, le visage affichait un air paisible, quasiment satisfait, comme si le Guerrier l'avait libéré d'un enfer intérieur. Et Bolan examina une dernière fois le tatouage sur l'avant-bras. À une époque pas si lointaine, ce type avait été un honorable soldat. L'Exécuteur ne put s'empêcher de réfléchir à la déchéance d'un tel homme, et à se demander comment le jeune soldat fier de son uniforme avait viré vers un mode de vie mafieux.

Bolan glissait son arme dans le holster quand d'autres policiers s'arrêtèrent pour étudier le corps.

— Putain, mec ! C'est un Glock ! s'exclama l'un des hommes en uniforme. Et vous avez fait ça depuis là-bas ?

Bolan ne répondit pas. Il se tournait pour partir, lorsqu'une autre voix de flic exprima son étonnement.

— J'arrive pas à le croire ! Depuis l'autre bout de la plage, il a littéralement fait gober une balle à un type couché sur le sol !

Le Guerrier partit au petit trot vers l'endroit où Underwood attendait menotté contre un gros appareil de musculation. D'un coup de poing dans la gueule, Bolan l'avait envoyé dans les bras de Morphée, mais, par maladresse, les camarades du biker l'avaient apparemment fait traverser la rivière Styx. Sam « Wolfman » Underwood ne dirait rien à Bolan. Il ne parlerait plus à personne. Il avait une balle au milieu du front.

Sur le bureau en acajou du sénateur Owen Killian, l'interphone sonna. Posant son stylo, l'homme politique saisit le combiné.

— Oui, Janet...

— Vous avez un appel d'un certain M. Domnick. Il insiste. Très urgent, dit-il, roucoula la secrétaire.

Killian se hérissa. Ce pseudo mit une fin brutale au fantasme sexuel qui se déroulait dans sa tête chaque fois que sa secrétaire lui adressait la parole. C'était le nom de code qu'il avait attribué à Clayton Rudd. Mais jamais il n'avait autorisé l'homme à lui téléphoner. Leur seul outil de communication devait rester le site web spécialement conçu pour chacun de ses suppôts par un spécialiste de l'informatique prêté par un boss de la mafia de Chicago.

— Passez-le-moi, Janet, soupira Killian.

— Bien, monsieur.

Après un petit clic, il entendit une voix à l'autre bout du fil.

— Faites vite et succinct. Et ne me téléphonez plus jamais. Est-ce clair ?

— Très bien. Nous avons un problème qui risque de tout faire capoter.

Agacé, le sénateur serra encore plus fort le combiné. Les hommes comme Rudd, soupira-t-il, étaient des maillons faibles dans sa chaîne de commandement. C'était eux qui risquaient de faire tout capoter. Mais un homme capable de meurtre de sang-froid était forcément un individu instable.

— C'est quoi, ce problème ?

— Un mec du nom de Bronson. Il est sur une piste. C'est un nouveau du groupe de recherche de Houston.

— Que savez-vous de lui ?

— Un super flic. Hyper doué. Violent. Veuf. Sa femme est morte, il y a deux ans environ. À la suite de sa mort, il a demandé un poste administratif. Aujourd'hui, il est de retour sur le terrain. Et il marche sur mes plates-bandes ! Il a failli me tuer hier soir. J'étais passé m'occuper de cette mauvette de Radio Shack qui avait vu ma tronche, et lui, il était là ! En combinaison noire et cagoule. Il interrogeait le type d'une façon musclée. Il a du talent, le salaud.

— Mais c'est quoi cette façon de procéder ? Pourquoi était-il incognito, ce flic ? s'inquiéta Killian.

— À mon avis, monsieur le sénateur, il voulait que le témoin lui donne une description détaillée de moi.

— Et vous, vous l'avez laissé filer... Pourquoi ?

— J'ai failli me faire buter. Puis, j'ai filé. Mon cadavre aurait pu les faire remonter la filière jusqu'à vous. Il est vraiment très fort.

— S'il avait le visage masqué, comment pouvez-vous être certain qu'il s'agit bien de cet individu ?

— Vous croyez que je ne connais pas mon boulot ? s'indigna Rudd.

Killian éloigna le combiné de son oreille pour pousser un soupir d'exaspération. Rudd devait être atteint d'une névrose insolite, peut-être unique au monde, se dit-il.

— Poursuivez, reprit-il calmement.

— Au début, j'ignorais qui c'était. Puis, j'ai reconnu sa voix. Je n'étais pas sûr à cent pour cent. Mais, là, ce matin, il arrive au boulot avec une grosse bosse sur la tête, exactement là où j'avais cogné le type cagoulé. Et puis son explication pour la bosse n'était pas crédible pour deux ronds. Vous voyez, genre j'ai glissé sur une savonnette sous la douche. Là, j'ai eu la confirmation que c'était lui.

— Pensez-vous qu'il vous a reconnu ?

— Non. J'étais resté dans le couloir, dans le noir. Je suis parti par la porte arrière dans le noir total. S'il m'avait vu, je l'aurais su dès la réunion de ce matin.

Killian n'en doutait pas, mais Rudd l'agaçait de plus en plus. Il ne respectait jamais les consignes.

Il était facile de comprendre pourquoi il avait été contraint de quitter l'armée.

— Soyez prudent avec cet homme, conseilla-t-il platement.

— Sans blague ! Mais encore ? Vous avez quelque chose de plus concret à me dire ?

Le sénateur crut s'étouffer. Rudd était un homme rustre et franchement désagréable.

— Oui, vous avez un nouveau boulot. Demain. Un peu loin. Un boulot de taille. Lisez attentivement les instructions.

— Entendu. Dites ! Quand est-ce que je vais avoir mon poste définitif ? Celui que vous m'avez promis ?

Killian n'essaya pas de dissimuler son exaspération. Rudd n'était pas seulement ambitieux, il était stupide.

— Je vous ai déjà expliqué la situation. On ne peut pas aller plus vite que la musique. Vous aurez votre poste lorsque l'affaire sera menée à son terme. Mais soyez confiant, lorsque vous lirez le détail de votre prochaine commande, vous vous rendrez compte que je suis en train de faire accélérer les choses. Je sais que vous avez hâte de prendre vos nouvelles fonctions. Un peu de patience, d'accord ?

Il y eut une longue pause, puis :

— Ne tardez pas trop. Si je n'obtiens pas ce que vous m'avez promis, je n'aurai plus de raison pour vivre. Un homme qui n'a plus de raison de vivre peut faire des choses tout à fait inattendues, n'est-ce pas ? Parfois, il fait en sorte que les mecs qui lui ont baisé la gueule n'aient plus aucune raison de vivre non plus...

Le sénateur n'était pas impressionné par des menaces d'un bouseux comme Rudd. Néanmoins, il resta diplomate, car l'homme était imprévisible et potentiellement explosif.

— Rassurez-vous, mon ami, je suis de votre côté et je fais tout pour que notre équipe soit une équipe gagnante. Vous trouvez l'attente un peu longue et je vous comprends ; moi aussi. Mais, en ce qui concerne Bronson, n'attendez pas plus longtemps.

— C'est-à-dire ?

— Liquidez-le dès que possible. Nous en ferons un assassinat de flic de plus. Dès ce soir, vous trouverez des recommandations sur votre page web. Et ne me téléphonez plus ! Notre seul moyen de contact doit rester le site web.

— Au revoir, monsieur le sénateur, répondit Rudd d'une voix ironique et menaçante.

Killian raccrocha et eut un frisson rétrospectif. Il espérait ne jamais revoir Rudd. Le culot de cet homme ! Lui téléphoner au bureau alors qu'il avait fait créer un outil de communication hyper confidentiel : un site web avec une architecture simple de forum. Chaque membre de l'équipe se connectait à son espace individuel par le biais d'un identifiant et d'un mot de passe. Ainsi, il pouvait recevoir ses instructions et laisser des messages au seul webmaster, qui leur était parfaitement inconnu. Sans lien entre les pages, personne n'avait la moindre possibilité de découvrir l'existence des autres membres de l'équipe. Ils ne pouvaient pas communiquer entre eux. Surtout, personne n'avait accès aux pages secrètes où le sénateur archivait son journal et ses esquisses pour le futur. C'était un moyen sûr de communication sans qu'il y eût besoin de grosses mesures de sécurité. Un peu trop anonyme et impersonnel pour un type comme Rudd qui était, visiblement, assez demandeur en matière de rapports humains.

« Je n'aurais jamais dû engager ce type ! » songea le sénateur. Rudd avait été, dans le temps, l'ordonnance personnelle de Killian et lui obéissait comme un toutou. Mais il semblait que, depuis qu'on l'avait mêlé à cette opération, le bonhomme avait les chevilles qui enflaient à grande vitesse.

Le pauvre type rêvait d'obtenir le poste de Directeur de cabinet des Forces de sécurité nationale. Killian avait la ferme intention de la créer, cette agence, mais de là à tenir ses promesses à une bande de tueurs... Le moment venu, ils auraient chacun la récompense qu'ils méritaient : la liquidation totale.

Mais, pour l'instant, chacun faisait le travail demandé. D'ici deux jours, ils allaient tous pouvoir fêter un grand tournant. Même si seulement deux ou trois des frappes prévues avaient le succès

escompté, ça ferait tout de même un sacré bordel. Après quoi, il aurait le soutien d'une majorité écrasante des deux chambres du Congrès. Les adversaires de son programme auraient trop peur pour exprimer leur opposition, lorsqu'il demanderait la création d'une police unique et fédérale.

Killian regarda l'heure à sa montre. Avant d'être dérangé par cet appel téléphonique, il était en train de peaufiner un discours. Cet après-midi-là, il allait courtoiser l'Alliance œcuménique des pasteurs du *District of Columbia*. Ce serait du gâteau de convaincre les leaders des Églises du district du besoin pressant d'une protection renforcée. Outre son discours, on avait demandé à l'honorable sénateur de prononcer la prière d'ouverture du Congrès des pasteurs de toutes obédiences.

Le sénateur reprit son stylo et baissa les yeux pour lire ses notes. Où en était-il ? Ah, oui, le thème de la prière. Peut-être devrait-il commencer par supplier Dieu de faire naître un souffle de sagesse dans le cœur des habitants de cette nation pour que cessent les violences qui sont le fléau de la société moderne. Oui, les pasteurs aimeraient beaucoup cette approche. Et, avant de se lancer dans sa prière d'ouverture, il regarderait chaque ministre religieux droit dans les yeux, les mains croisées respectueusement l'une sur l'autre. Puis, en s'adressant directement au Tout-Puissant avec un léger trémolo dans la voix, il Lui demanderait de mettre fin aux querelles et aux guerres. Oui, se félicita le sénateur, la redondance de ces deux mots allait certainement plaire aux prêcheurs des grandes et petites Églises de la capitale fédérale.

Des phrases creuses comme celles-là, ils s'en servaient eux-mêmes fréquemment.

Et le futur patron de l'Amérique Blanche et Chrétienne se remit à écrire son homélie. « Si Dieu existait, songea-t-il, Il serait flatté que moi, le premier dictateur des États-Unis, je daigne m'adresser à Lui. »

CHAPITRE VI

La réunion était sur le point de commencer lorsque Bolan entra dans la salle. À sa place, il trouva une tasse de café, sans doute posée là par son jeune partenaire, qui ne pouvait pas savoir qu'il détestait le breuvage imbuvable servi dans ce genre d'endroits. Il salua le groupe de travail d'un simple hochement de la tête.

— Elle est déjà moins vilaine, ta bosse, chuchota le jeune flic.

— Oui, ça va. Le médecin m'a rassuré, rien de grave.

Archie Burnett prit sa place à la tête de la table et ouvrit la réunion. Le murmure dans la salle se tut.

— Vous avez tous entendu la nouvelle concernant le flic de l'Illinois qui s'est fait tabasser à mort, hier ?

Dans l'assistance, deux ou trois personnes secouaient la tête, accablés. Bolan resta les mains pliées sur la table. Brognola l'avait mis au courant du dernier assassinat lors du vol de retour de Los Angeles.

— Il était en patrouille, seul, mais avec son système de vidéo branché. Donc l'assassinat est enregistré. Cela s'est passé à Evanston, une banlieue nord de Chicago. Ses collègues m'ont dit que la vidéo est d'une violence terrifiante, à gerber.

— Et sur la vidéo, elle est lisible la plaque d'immatriculation de la voiture de l'agresseur ? demanda Stanley Carmichael, un jeune détective de Deer Park.

— Bien sûr. Et, comme vous l'avez tous déjà deviné, il s'agit d'une voiture volée. Sur la bande, on voit le tueur s'approcher de la caméra et montrer la plaque du doigt. Ensuite, il fait un bras d'honneur. On a retrouvé la caisse un peu plus loin, carbonisée. Pas d'empreintes digitales. Cramées comme le reste.

— Et voilà, s'exclama A.K. Spencer. Encore un cas où l'on voit que le meurtrier connaît bien les habitudes de la police locale.

— Exactement, confirma Burnett. À Chicago, une équipe d'experts a déjà visionné la bande vidéo plus de cent fois. Visiblement, c'était une attaque planifiée. Calculée. La préméditation est évidente. Et, comme le dit Spencer, notre assassin était informé des habitudes des

flics, et de ce flic-là en particulier. En conclusion, il reste à prouver que le crime commis hier dans l'Illinois avait un lien avec ceux commis ici au Texas. Passons maintenant aux événements de Los Angeles. Le LAPD vient d'exclure la possibilité d'un lien entre l'empoisonnement de l'agent Thurman et les autres assassinats. Il semblerait qu'il s'agisse d'un règlement de comptes avec son ex-beau-frère, lui-même suspecté de trafic de drogue.

Sur ce point, l'Exécuteur savait que le flic faisait fausse route, mais se garda bien de le contredire.

Avant de clore la réunion, Burnett se tourna vers Vogt et Bolan et leur demanda de parler plus en détail du témoin Jack Crenna et de la petite balle en caoutchouc qu'il avait trouvée dans son jardin. Vogt se leva et dessina au tableau un plan du quartier mettant en rapport le lieu de l'assassinat et le trajet présumé de l'assassin si l'on devait prendre au sérieux les propos du témoin. Mais cela ne fit guère avancer l'enquête.

Une heure plus tard, la réunion se terminait. Certains détectives allèrent sur le patio continuer à discuter, d'autres reprirent leur service et quittèrent le motel. Bolan et Vogt avaient l'intention de suivre l'exemple de ces derniers. Avant de quitter la salle, Vogt prit deux gorgées de café dans sa tasse, oubliée, pleine, sur le bord de la table. Bolan l'attendait à la porte, un sourire aux lèvres. Il lui fit une tape amicale dans le dos et le pria de passer devant lui en lançant :

— Besoin de se réveiller ?

Ils franchirent la porte et se retrouvèrent sur le parking.

À peine dix mètres plus loin, Vogt se plia en deux et s'écroula. Son attaché-case lui tomba des mains et il se roula sur le dos, les bras serrés sur le ventre, la peau verdâtre.

Bolan s'agenouilla à côté de son partenaire recroquevillé et dont le visage était maculé d'un mélange gluant de vomi, de sang et de mucosité. Le Guerrier n'était pas toubib, mais il avait déjà compris ce qui se passait : Ronnie Vogt avait été empoisonné, tout comme l'agent Johnny Thurman à Los Angeles.

La secrétaire aux chaussures à talons rouges apparut à la porte, se préparant à gagner sa voiture. Horrifiée, elle s'immobilisa sur le seuil, les yeux rivés sur l'homme en pleines convulsions. L'arrivée de Burnett dans son dos la fit réagir sans plus tarder. D'un geste sûr, elle sortit son téléphone mobile de son sac à main et composa le numéro des urgences. Mais Burnett lui fit signe de laisser tomber, la bouscula et poussa un sprint vers l'angle de la rue où se trouvait le nouveau centre du service d'assistance médicale d'urgence pour le secteur Houston Ouest.

Bolan resta à côté de son partenaire jusqu'à l'arrivée des secours. Il savait que l'agent Thurman de la police de Los Angeles avait été empoisonné au sulfate de nicotine. Il savait aussi qu'aucun des assassinats ne ressemblait aux autres, néanmoins une petite voix lui disait qu'il fallait à tout prix donner le nom de ce poison aux urgentistes ; c'était la seule chance de sauver la vie de Ronnie Vogt.

Pris de tremblements, celui-ci regardait Bolan droit dans les yeux. Il ouvrit la bouche pour parler, mais n'arriva pas à former un mot. Soudain, ses yeux devinrent très agités. Finalement, une seule syllabe étranglée jaillit de sa bouche.

— *Cren...*, fit-il, les cils battant la chamade.

— Reste calme, mon vieux, dit Bolan s'approchant davantage de son partenaire.

— *na...*

— Jack Crenna ? demanda le Guerrier.

Vogt fit oui d'un seul battement de cils.

« Bon sang ! Il a raison ! Si on a essayé de le tuer, la vie de Crenna est en danger aussi ! »

Il n'eut pas besoin d'exprimer à haute voix ce qu'ils pensaient tous les deux. Si l'assassin faisait partie de leur groupe de travail, il savait tout. Il avait entendu parler de la découverte de la balle et le vieux monsieur qui l'avait trouvée était en danger. L'ordure était peut-être déjà en route.

— Go..., ordonna Vogt alors que les urgentistes le plaçaient sur un brancard.

— Vérifiez l'éventualité d'un empoisonnement au sulfate de nicotine, hurla Bolan à un brancardier.

Dix secondes plus tard, il quittait le parking sur les chapeaux de roues.

*
* *

Clayton Rudd avait quitté la réunion dans les premiers. Il s'efforçait d'être optimiste en se disant que ce serait bientôt la fin de toutes ses inquiétudes, car Mike Bronson serait mort dans l'heure. Le lendemain, le seul sujet de la réunion serait l'empoisonnement. Bien sûr, il venait de prendre un gros risque, car tous les membres du groupe seraient suspects, y compris lui. Mais ce ne serait pas un problème, s'il jouait bien le jeu. Il ne serait ni plus ni moins suspect que la vingtaine d'autres membres du détachement spécial.

Sur le chemin vers son véhicule tout-terrain, un Blazer de

Chevrolet, il se répétait qu'il ne fallait surtout pas s'inquiéter. Lors de l'interrogatoire de routine, il suffirait de répondre non à toutes les questions posées. Non, il n'avait pas vu quelqu'un se comporter de manière suspecte pendant la réunion. Non, il ne comprenait pas pourquoi quelqu'un aurait tenté d'assassiner Bronson et son partenaire. Non, il ne l'avait pas fait. Simple. Le stress serait plus ou moins fort selon l'interrogateur. Mais Rudd connaissait la musique. Il en avait vu de toutes les couleurs pendant son passage à l'armée. Il se rappela brièvement comment il avait bravé la tempête à cette époque. Aujourd'hui, il n'avait pas peur d'être convoqué pour répondre aux questions. Si cela devait arriver, il s'en sortirait haut la main.

Soudain, il se dit que l'on n'en arriverait jamais à cela. Bientôt, il serait à la tête de l'agence fédérale la plus importante de la nation : l'agence fédérale de police. Et adieu la double identité et son pseudo d'A.K. Spencer.

Il affichait un grand sourire en montant dans son véhicule. Il ne lui restait plus qu'un détail à régler. Après, il serait disponible pour exécuter les derniers ordres de Killian.

Le détachement spécial ne savait rien de ses déplacements. Depuis qu'il s'était porté volontaire pour cette mission, son supérieur ne surveillait plus ses mouvements. En tant que membre du détachement spécial, il avait accès quotidiennement à toutes les informations et une liberté totale. Si jamais quelqu'un l'avait dans son collimateur, il serait obligé de quitter la ville instantanément. Mais, jusqu'à présent, tous les membres du groupe de travail semblaient plus incapables les uns que les autres.

Sauf Bronson. Lui, c'était quelqu'un de différent. Dangereux.

Rudd regarda sa montre. À l'heure qu'il était, Bronson était de l'histoire ancienne. Et son trouduc de partenaire aussi.

Il était temps de s'occuper du pépé. Il mit le contact et quitta le parking du motel.

À seulement deux miles du Drury Inn, il sortit de l'autoroute et se gara dans l'allée de service d'un petit centre commercial. Tranquille, il traversa le vaste parking jusqu'à ce qu'il trouve une Impala verte que l'on avait oublié de verrouiller. Un coup d'œil rapide pour vérifier que personne ne le regardait, et Rudd montait dans la voiture. Il lui fallut moins d'une minute pour faire sauter le verrouillage du volant. La lame de son couteau suisse lui permit de démarrer le moteur en quinze secondes. Il fit marche arrière pour conduire le véhicule volé devant sa propre voiture.

Personne ne s'intéressa à lui pendant qu'il transférait sa valise dans le coffre de l'impala.

Il lui restait un achat à faire. Il fit un grand détour pour arriver jusque chez un marchand de cycles chez qui il n'avait jamais mis les pieds. Il choisit un modèle pliable et un casque blanc, paya l'achat en espèces, évita de regarder le vendeur dans les yeux et quitta le magasin en faisant profil bas. Il jeta sa valise sur la banquette arrière afin de faire de la place dans le coffre pour le vélo. Un quart d'heure plus tard, il avait regagné le parking du centre commercial sur lequel il avait flingué Kenard.

Il entra par la station-service, la même où il s'était changé, deux nuits auparavant. Il descendit de voiture, sortit sa valise, entra dans les toilettes et verrouilla la porte pour effectuer son changement de look. Quittant ses vêtements trop typiquement flic, il sortit une chemise blanche, un pantalon noir, des chaussures noires et une cravate grise.

Mais le plus important se trouvait au fond de la valise. Une paire de Colt Commander et le holster Thunderwear. Il passa ce dernier puis s'habilla de la tête aux pieds en noir et blanc. Il fit une inspection dans la glace des toilettes. Impeccable. Finalement, d'une poche latérale de la valise, il sortit un exemplaire du *Livre de Mormon*. Il plia et rangea dans la valise ses vêtements de policier. De retour à la voiture volée, la valise retrouva sa place sur la banquette arrière.

Crenna n'était qu'un vieil emmerdeur. Non content de trouver la *Szaball* tombée dans son jardin, il l'avait remise au duo Bronson-Vogt ! Certes, il était presque impossible de remonter la piste jusqu'à lui ; néanmoins, un coup de balai s'imposait.

Au volant de la voiture volée, Rudd passa devant la maison de Jack Crenna, mais continua son chemin. Il ne se gara que six rues plus loin. Encore une fois, il choisit l'allée de service utilisée par les camions de ramassage d'ordures. Avant de descendre de voiture, il scruta les environs pour s'assurer que personne ne regardait. Satisfait, il ouvrit le coffre, sortit le vélo et le déplia. Quelques instants plus tard, la cravate bien en place et le *Livre de Mormon* en main, il descendait l'allée de service à vélo et prenait la direction de la maison de Jack Crenna.

Bolan regarda sa montre. Si le tueur de flics avait quitté la réunion pour aller directement chez Jack Crenna, à l'heure qu'il était, le vieil homme était très probablement mort. Le Guerrier ne pouvait qu'espérer que quelque chose avait retardé l'assassin. Qui était cet homme ? Ou cette femme ? Pendant un bref instant, Bolan pensa à la très sensuelle Karen Cohlmiä. Et puis, oui, il y avait cette autre femme, moins jolie, mais aussi ronde et féminine que Cohlmiä, qui

faisait partie du groupe de travail. Bolan n'avait pas pu voir le visage de la personne qui lui avait tiré dessus chez Buxton. Pourtant, il avait la certitude que ce n'était pas une des deux femmes. La pièce était, certes, plongée dans l'obscurité, et il n'avait pas réussi à voir les traits du tireur, mais il était sûr que c'était un homme. Et Buxton lui-même avait décrit l'assassin comme un homme plutôt grand, un poil plus petit que Bolan.

Le Guerrier navigua sans trop de difficulté à travers le système complexe des autoroutes de Houston, pour arriver finalement dans le quartier où Kenard s'était fait tuer. Il s'arrêta au stop, regarda dans les deux sens, et allait s'embarquer dans l'intersection des deux rues résidentielles lorsqu'il remarqua dans son rétroviseur une voiture de police. C'était une voiture de patrouille classique, peinte en noir et blanc. Il eut une pensée pour tous les policiers qui s'étaient fait descendre ces derniers temps. Subitement, il sentit un picotement dans la nuque. Le tueur était très certainement un flic. Lui collait-il au pare-chocs ? Bolan roula lentement jusqu'au carrefour suivant où il marqua un arrêt pour laisser passer un cycliste. Il regardait simultanément dans le rétroviseur et devant lui. Derrière, le flic tournait à droite. Devant, un type habillé comme un missionnaire Mormon pédalait à grande allure.

Le Guerrier tourna à gauche, doubla le missionnaire, les yeux rivés toujours sur le rétroviseur, aux aguets.

Le cycliste roulait dans la même direction que la voiture. Bolan continua son chemin et s'approcha lentement de la maison de Jack Crenna située à moins d'une rue du supermarché. Tout le quartier était calme. Il vérifia de nouveau son rétroviseur. La voiture noir et blanc était bel et bien partie, mais quelque chose l'inquiétait. Il sentit monter en lui une légère angoisse qu'il ne parvenait pas à expliquer.

Il dépassa la maison de Crenna et s'embarqua dans l'allée de service où le tueur s'était enfui en courant après avoir buté Kenard. L'allée était aussi déserte que la rue. Aucun véhicule, seulement les habituelles bennes à ordures blanc et beige et quelques cartons abandonnés.

Bolan se gara, saisit son attaché-case à l'arrière et le remonta sur le siège passager. Puisque, depuis son arrivée, il se faisait passer pour un brave flic, il n'avait utilisé que le Glock 21 dans le holster à la hanche droite. Mais ici, il voulait plus de puissance de feu que le calibre .45 ne lui en donnait. Il libéra le Desert Eagle et le Beretta qui reposaient sous le double fond. La serviette n'était pas assez épaisse pour recevoir le holster du 93-R, ni l'étui en Concealex pour le Desert Eagle. Bolan fut donc contraint de glisser ses deux armes sous sa ceinture et de laisser sa veste ouverte.

À pied, il partit en direction de la maison de Crenna. Du coin de l'œil, il vit le missionnaire à vélo passer devant l'allée de service avant de disparaître au niveau du supermarché. L'Exécuteur mettait le pied sur la pelouse derrière la maison de Crenna lorsqu'il eut une révélation.

Des missionnaires Mormon, il en avait vu pas mal. Ils s'habillaient tous comme celui qu'il venait de voir. Ils circulaient habituellement à vélo. Ils portaient assez souvent un casque blanc, et ils ne portaient jamais sans leur exemplaire du *Livre de Mormon*. En fait, ils ressemblaient en tout point à l'homme qu'il venait de voir, à un détail près.

L'Exécuteur n'avait jamais vu un missionnaire Mormon circuler seul. Ils voyageaient toujours par deux. Et le Guerrier avait la vague impression d'avoir déjà vu cette silhouette. Mais où ?

Il fit un pas en arrière et lança un coup d'œil dans l'allée de service. Toujours personne. Le silence total. Passant une main sous la veste, il saisit le Desert Eagle. Tel un félin, il s'approcha tout doucement de la maison de Crenna, enjamba une barrière basse et marcha lentement vers la porte arrière.

Jusqu'à ce que, subitement, il entendît un coup de feu venant de l'intérieur de la maison.

Là, l'Exécuteur se mit à courir.

CHAPITRE VII

Tout en pédalant, du coin de l'œil, Clayton Rudd surveillait la voiture – visiblement un véhicule de police banalisé. Elle le doubla, puis ralentit pour tourner dans une venelle, derrière un groupe de maisons. Il avait vu cette voiture s'arrêter au stop, mais n'y avait pas vraiment prêté d'attention à cause de l'autre voiture de police – signalisée, celle-là – juste derrière. Les deux véhicules travaillaient-ils en tandem ? Non, cela n'avait pas l'air d'être le cas. La voiture noir et blanc venait de prendre une autre direction.

Au passage de la voiture banalisée, il put apercevoir le visage du conducteur : Bronson ? Comment était-ce possible ? À l'heure qu'il était, lui et son partenaire devaient cracher leurs poumons !

Rudd s'interrogeait. Ça pouvait être quelqu'un d'autre, mais si c'était lui, cela voulait dire qu'il n'avait pas bu son café. Rudd cessa de pédaler et approcha en roue libre la maison de Jack Crenna. Si aucun n'avait bu de café, alors, Bronson et Vogt n'étaient pas morts et ils savaient pour la *Szaball*. Mais savaient-ils aussi que l'un des membres du détachement spécial s'appelait en réalité Clayton Rudd et que c'était un assassin, un tueur de flics ?

Rudd essaya de calmer le foisonnement de questions qui lui prenait la tête. Il devait se focaliser sur l'essentiel. Si Bronson était venu ici aujourd'hui parce qu'il pensait que le tueur était le propriétaire de la *Szaball*, alors il pensait que le tueur voudrait faire la peau à Crenna.

Mais, si sa tentative d'empoisonner Bronson avait échoué, il allait pouvoir faire d'une pierre deux coups : buter le vieux et liquider ce connard. Et fini les inquiétudes !

Rudd posa le vélo contre le mur, se précipita en haut des marches, écouta à la porte puis, tout doucement, tourna la poignée pour s'introduire dans la maison. Elle était ouverte. Mettant le *Livre de Mormon* sous son bras gauche, il dégaina le Colt Combat Commander calibre .45 et eut un sourire. Ce serait un boulot rapide et simple, se dit-il en pénétrant dans la maison.

Personne dans le salon. Il entendait les pas traînants du vieux vers

l'arrière de la maison. Il supposa donc que Crenna était en train d'ouvrir à Bronson. Ce serait du gâteau. Rudd avança vers eux sur la pointe des pieds. Sans faire un bruit, il attendrait derrière Crenna. Lorsque le vieux ouvrirait la porte, il tirerait d'abord sur le flic, ensuite sur Jack. Ils seraient morts avant de pouvoir se rendre compte de quoi que ce soit.

Il passa devant une étagère remplie d'un grand nombre de photographies de la même personne. Une vieille aux cheveux bleus. Visiblement un petit tabernacle à la mémoire de celle qui n'était plus. Il traversa la salle à manger. Sur le mur du fond, une porte donnait sur le couloir central de la maison. Celui-ci devait relier cuisine, chambres et salle de bains.

Rudd était plus confiant que jamais. Il mit un pied dans le couloir... mais son sourire disparut à l'instant même où il vit ce qui l'y attendait.

Le Desert Eagle en main, Bolan donna un coup d'épaule contre la porte. Elle céda sans protester et il atterrit dans l'étroite cuisine. Un troisième coup de feu explosa quelque part vers le salon et le Guerrier se ruait vers le couloir, lorsqu'un gémissement parvint à ses oreilles. Il tourna l'angle du couloir et se baissa alors que la maison retombait dans le silence.

— Bronson... aidez-moi...

Bolan ignorait qui avait prononcé ces mots chuchotés, mais ce n'était certainement pas la voix de Jack Crenna. C'était quelqu'un qui, maladroitement, essayait d'imiter la voix d'une personne âgée.

Appuyé sur un genou, Bolan prit tout son temps. Il passa la tête par l'ouverture de la porte et arrêta son mouvement dès qu'il aperçut Crenna. Le vieil homme était couché sur le dos et baignait dans son sang. Un pistolet Colt modèle 1911-A1 de l'époque de la Seconde Guerre mondiale lui était tombé de la main. Il était encore en vie – pour le moment, au moins. Mais, ayant pris une balle dans la poitrine, sa respiration était lourde, encombrée d'un crachin rouge à chaque expiration.

L'Exécuteur se colla contre le mur. Ce qui venait de se produire était facile à deviner. Le vieux bonhomme, armé de sa relique de flingue, avait surpris le tueur, et tiré : le Guerrier était prêt à parier que le mur du fond du salon était troué d'un sinon deux impacts. Les mains de Crenna, affaiblies par les rhumatismes, n'avaient pas réussi à actionner la détente à temps, ni avec assez de précision.

Bolan avança lentement, le Desert Eagle pointé. Son champ de vision s'élargissait à chaque seconde qui passait, mais, à chaque

centimètre de terrain gagné, il s'exposait davantage.

Soudain, il repéra l'homme habillé en Mormon. Il s'était accroupi près de la porte d'entrée. À moitié caché derrière un canapé, il braquait son flingue vers le centre de la pièce. À contre-jour, l'Exécuteur devinait sa silhouette, mais ne voyait pas les traits de son visage.

Avant qu'il ait pu identifier le tireur, l'autre se mit à tirer coup sur coup, visant l'ouverture du couloir. Il avait deviné la position de Bolan.

— Allez, Bronson ! Il faut sauver le vieux cow-boy, lança le tueur d'une voix ironique, en ponctuant sa phrase d'un tir supplémentaire.

L'Exécuteur fut obligé de battre en retraite de quelques pas. Il se trouvait alors à mi-chemin, pas loin de la porte de la cuisine. De gros morceaux de Placoplatre s'envolèrent du pan de mur devant lui. Une photographie encadrée du couple Crenna tomba à ses pieds et le verre se brisa. Calculant son angle de tir à l'instinct, le Guerrier fit rugir le Desert Eagle. L'ogive mortelle partit frapper quelque part dans le living.

Bolan plongea dans un vol plané pour atterrir sur le ventre près de l'ouverture de la porte. Les deux mains fermement agrippées sur le Desert Eagle, il roula sur la vieille moquette et arriva au niveau de Crenna. Le propriétaire de la maison avait la respiration rauque et irrégulière. Mais, d'où il se trouvait, l'Exécuteur constata que la porte d'entrée de la maison était grande ouverte. Elle vibrait encore sur ses gonds. Le tueur s'était fait la malle et la pièce était vide.

— Putain de merde ! Il a filé, ce salaud ! grinça le vieillard.

Par la porte ouverte, Bolan vit le type remonter sur son vélo et se mettre à pédaler comme un fou. Il leva le Desert Eagle, mais, au moment précis où il allait cibler le tueur, une jeune femme avec un enfant dans une poussette traversa son champ de vision.

Le faux missionnaire venait de filer et il fallait s'occuper de Crenna.

Une brume écarlate coulait de sa bouche à chaque expiration. Il restait encore de l'espoir, mais il fallait faire vite. Le Guerrier déchira la chemise du blessé d'un coup sec, roula le bout de tissu de flanelle en boule, l'enfonça dans le trou de la blessure.

— Appuyez fort. J'appelle une ambulance.

Crenna obéit et lui lança un sourire de remerciement.

Au téléphone, Bolan communiquait déjà l'adresse et la nature de la blessure. Il raccrocha et se baissa de nouveau à côté de Crenna.

— On arrive. Tenez bon.

L'autre ouvrit la bouche pour répondre, mais le Guerrier déboulait déjà dans le jardin derrière la maison pour récupérer sa voiture.

Les pneus crissèrent. En marche arrière, l'Exécuteur quitta le chemin de service et prit la direction du tueur à vélo. Trois rues plus loin, sans son casque blanc, le faux Mormon pédalait dur. Passé le premier carrefour, Bolan écrasa l'accélérateur.

De la main droite, il sortit le Desert Eagle de sa ceinture. La main gauche restant sur le volant, il avait prévu de griller un stop, mais une moto apparut subitement. Le type klaxonna, cria une injure. Bolan freina brutalement et fit hurler les pneus. Droit devant, il vit le cycliste tourner la tête, alerté par le bruit.

Après le passage de la moto, la course poursuite reprit. Devant, le cycliste pivota légèrement du torse pour braquer son arme sur la voiture qui le suivait. Bolan entendit deux coups de feu tirés rapidement l'un après l'autre, mais il n'y eut pas d'impact. L'Exécuteur montait en vitesse et gagnait du terrain. L'assassin de flics se retourna de nouveau pour tirer par-dessus l'épaule, puis, soudain, il vira à droite pour remonter un chemin privé.

Bolan freina brutalement et vit le faux missionnaire sauter de son vélo, s'accrocher à une clôture séparant deux maisons et sauter par-dessus. Il abandonna son véhicule pour continuer la poursuite. Au pas de course, il passa devant le vélo couché ; la roue avant tournait dans le vide. À travers la clôture, il arrivait à distinguer le pantalon noir et la chemise blanche de l'homme qui, déjà, enjambait une autre clôture. Et la poursuite continua à travers les jardins des pavillons de banlieue.

Le faux Mormon disparaissait et reparaisait au rythme de la course. Au coin d'une maison, un petit bonhomme tout sec et tenant un tuyau d'arrosage à la main regardait la scène insolite depuis un parterre de fleurs. Le Guerrier remarqua qu'il avait les yeux rivés sur une ouverture de chemin privé. L'Exécuteur s'y engouffra aussitôt.

Soudain, à vingt mètres devant lui, une Impala verte rugit. Un nuage de poussière s'éleva derrière elle alors que son conducteur fonçait droit sur l'Exécuteur. Pendant une seconde, le temps sembla rester immobile, puis, poussière, terre et gravier jaillirent derrière la voiture... qui se propulsa vers Bolan.

Le Desert Eagle braqué sur le large pan vitré, le Guerrier se mit en position de tir. Il aurait préféré prendre le salaud vivant, mais le laisser filer n'était pas une option. En apprenant l'identité du membre ripou du détachement spécial, il pouvait espérer découvrir aussi qui était le cerveau qui dirigeait la série d'assassinats de policiers.

Au moment même où l'Exécuteur allait appuyer sur la détente, l'impala se paya un gros nid-de-poule. Le capot de la voiture s'abaissa,

l'arrière de la voiture monta dans les airs avant de retomber lourdement. Mais Bolan avait tiré et la balle se perdit. L'Impala continua à foncer sur le Guerrier qui roula sur le flanc pour se relever aussitôt à un mètre et demi de là. Il retomba sur ses pieds, le gros flingue braqué alors sur la vitre arrière de la voiture qui allait quitter le chemin. Cette fois, son coup fit exploser le verre de la lunette arrière, mais, à l'évidence, ne toucha pas le conducteur. La voiture prit sur la gauche et s'engouffra dans la rue résidentielle, disparaissant à la vue du Guerrier. Celui-ci courut jusqu'au bout de l'allée et prit position au milieu de la rue. Alors que la voiture s'éloignait à toute allure, il tira une dernière ogive qui fit éclater le feu arrière gauche du véhicule.

— Shit !

Soudain, deux voitures de patrouille arrivèrent en trombe. L'Exécuteur entendit un troisième moteur et se retourna pour voir une voiture de la police municipale freiner et s'arrêter au ras de ses talons. Il fut immédiatement encerclé d'hommes en bleu qui braquaient leurs armes sur lui.

— Jetez votre arme ! hurla un flic.

— Je suis détective de la police de Houston, hurla Bolan en réponse.

Lentement il commençait à sortir son badge de la poche intérieure de sa veste, lorsque l'autre intima :

— Posez cette arme ! Ce n'est pas une arme réglementaire !

Lentement, Bolan se baissa à moitié et laissa tomber le Desert Eagle sur la pelouse.

L'Impala verte avait disparu...

Le Guerrier avait loué une voiture et roulait en direction des villes les plus à l'est du Texas vers la Louisiane. Il venait tout juste de quitter la ville de Houston et ses banlieues orientales.

Lors de la dernière réunion de travail, seul le détective A.K. Spencer était absent. Il était excusé car c'était sa journée de congé. Cet adjoint du comté de Chambers avait été absent aussi le jour de l'arrivée de Bolan pour cause de grippe. À la demande de l'Exécuteur, Kurtzman avait fait une comparaison des jours d'absence de l'adjoint avec les dates des assassinats dans la région. Il y avait une concordance parfaite entre les deux colonnes de cette étude.

Mais, en plus de ces preuves circonstancielles, Bolan avait une totale confiance en son instinct qui lui disait qu'il était tombé sur le loup dans la bergerie. Spencer correspondait en tout point à la

description de l'assassin qu'avait fournie Buxton. Mais le détail le plus parlant, sans doute, était la coupure au menton, le premier matin de leur rencontre. Sur le moment, Bolan n'avait eu aucune raison de soupçonner ce type de mensonge, mais avait remarqué la peau bleutée autour du pansement adhésif. On aurait dit une abrasion de la peau et non pas une coupure de lame de rasoir.

Bolan continuait à filer vers l'est sur l'autoroute. Il entra en rase campagne, un paysage dominé de pâturages et de rizières. Les panneaux routiers annonçaient des sorties pour les villes de Winnie, Stowell et, plus loin encore, Beaumont.

En fait, songea-t-il, cette marque sur le visage de Spencer ressemblait plutôt à la trace d'un coup. Et Bolan lui avait éraflé le menton, cette nuit-là chez Buxton. Enfin, s'il s'agissait bien de lui...

Donc, la coupure au visage de Spencer ne serait pas due à une maladresse de rasoir, pas plus que la blessure de Bolan n'était due à une chute en sortant de la douche.

Il prit la sortie pour la ville de Winnie alors que les premiers rayons de l'aube faisaient un halo sur l'horizon. L'adjoint au shérif du comté de Chambers habitait une résidence neuve composée de six bâtiments en brique rouge non loin de l'autoroute.

Bolan descendit de voiture et termina la route à pied, mémorisant un maximum de détails le long de son bref parcours. Chaque immeuble était organisé autour d'un jardin rectangulaire, décoré de plantes tropicales à grosses fleurs. La porte de chaque appartement ouvrait sur la verdure. Spencer occupait un rez-de-chaussée formant l'angle oriental de son immeuble, et, donc, contigu au parking. Très pratique pour un officier de police à qui on pouvait faire appel à toute heure de la nuit. Très utile aussi pour un ripou qui voulait pouvoir quitter les lieux discrètement.

Bolan revint à sa voiture et roula autour de la résidence endormie pour rejoindre le parking où il se gara assez loin, afin de ne pas être remarqué mais garder une bonne vision sur la porte de l'appartement de sa cible. Puis, à pied, il se glissa entre les véhicules en stationnement, à la recherche de la voiture du ripou. Il finit par en trouver une qui portait, dans le coin inférieur droit du pare-brise, un autocollant annonçant fièrement l'appartenance du propriétaire à l'Association des Officiers des forces de l'ordre du Texas, décoré d'une grande étoile à sept branches, semblable aux badges de shérif. Aucun doute, c'était bel et bien le véhicule de Spencer, mais, avant d'entamer la filature, Bolan voulait en être absolument certain.

Il remonta en voiture, sortit son téléphone cellulaire, brancha l'appareil de brouillage et composa le numéro du Black Warriors Ranch. Il dicta à un informaticien de permanence le numéro de la

plaque d'immatriculation du Blazer qui dormait à vingt mètres de là. Quelques secondes plus tard, il avait la confirmation que la carte grise du véhicule était au nom d'Andrew Keith Spencer domicilié à Winnie dans le comté de Chambers.

Il venait tout juste de raccrocher lorsque, soudain, Spencer sortit de son appartement dans la faible lumière du petit matin, une valise en toile à la main. Habillé d'un jean délavé et d'un T-shirt bleu marine, il avança d'un pas vif vers le Blazer, ouvrit le hayon à l'arrière et y jeta la valise. Sans fermer à clé, il retourna dans son appartement.

Le Guerrier plongeait une main dans son attaché-case pour sortir un appareil électronique de pistage. Ultra plat et d'un diamètre de moins de quatre centimètres, c'était un dispositif discret que l'on pouvait fixer sur n'importe quelle partie d'un véhicule. Bolan avait prévu de planquer l'appareil sous le pare-chocs arrière. Il devait faire vite. Il ignorait la destination du ripou, mais celui-ci se préparait à partir.

Le Guerrier descendit de la Pontiac de location et resta à une bonne distance dans la rangée de voitures stationnées là. Accroupi, il passa au ras des coffres et avança rapidement sans jamais lever la tête.

Arrivé à la hauteur du Blazer, il vérifia que le propriétaire n'était pas encore ressorti, puis roula sous le lourd 4x4. L'appareil aimanté se plaqua contre la carrosserie, mais les pas précipités de Spencer sur le macadam annonçaient déjà son retour. Bolan s'immobilisa. Il entendit l'homme fermer le hayon puis monter, se glisser au volant, claquer sa portière, et mettre le moteur en marche. Ne perdant pas un millième de seconde, l'Exécuteur saisit l'occasion pour rouler sous la voiture voisine en attendant le départ du flic.

Dès qu'il eut entendu le Blazer quitter le carré du parking, il sortit de sa cachette et jeta un coup d'œil : le ripou disparaissait dans la circulation fluide de l'aube.

Le trafic devenait dense et le trajet vers l'aéroport prenait plus de temps que Bolan n'avait prévu. Mais grâce au système de pistage GPS, il gardait un œil sur le ripou. Prudent, il décida de contacter Grimaldi pour le prévenir. Aussitôt, depuis le cockpit du jet, le pilote établit une triangulation et localisa le pigeon.

Si Bolan n'avait pas peur de perdre la trace de Spencer, il était inquiet de la voiture qui lui collait aux fesses. Depuis quelques kilomètres, il avait remarqué un Nissan vert sombre qui ne le quittait pas. Il avait l'impression que c'était un homme qui conduisait, mais n'en était pas certain, car la voiture restait toujours à la même distance. Un excellent travail de pro. Mais qui ?

Bolan jeta un nouveau coup d'œil dans le rétroviseur. Le Nissan

n'avait pas bougé d'un poil.

Spencer avait-il un partenaire pour l'assister dans les assassinats de flics ? Un partenaire qui pouvait donc être sur sa piste. Possible, mais improbable. Avant de se mettre en route pour l'aéroport, il avait scruté les six parkings de la résidence du ripou et n'avait rien remarqué de louche.

Sans motif apparent, Bolan changea deux fois de file. Il voulait voir si le conducteur du Nissan allait réagir. Effectivement, le type était bien là pour lui.

Le Guerrier arrivait à l'aéroport intercontinental de Houston. Il se dirigea dans la direction opposée au hangar où se trouvait le jet de Grimaldi, monta la rampe des parkings, prit son ticket au distributeur automatique, et garda un œil sur le rétro. Une camionnette se glissa entre lui et le Nissan pour prendre son ticket. Dix mètres plus loin, Bolan se gara et descendit.

Le Beretta 93-R plaqué contre la jambe, il se faufila jusqu'à la portière du Nissan vert et planta le bout du canon sous le menton du conducteur, au moment où celui-ci tendit la main par la vitre ouverte pour prendre son ticket de parking.

L'homme s'immobilisa. Il avait le teint blafard, pas vraiment dans son assiette. Un instant, l'Exécuteur pensa que c'était à cause de la frousse, puis il reconnut le conducteur et comprit.

— Eh bien, Bronson, tu vas me faire éclater la tête ou quoi ? demanda Ronnie Vogt, ironique.

Le Guerrier rangea le Beretta dans son holster d'épaule et fit un pas en arrière.

— Trouve un parking discret, Vogt. Je crois que nous avons besoin d'une petite explication.

CHAPITRE VIII

— Je te croyais à l'hôpital ! s'exclama le Guerrier en se glissant au volant de la Pontiac de location.

— Toi non plus, tu n'es jamais là où tu es censé être, alors de quel droit m'engueules-tu ? répondit Vogt du tac au tac.

— O.K. Pourquoi, comment, et où as-tu commencé à me pister ?

— Tu révèles tous tes secrets, toi ? répondit Vogt, faussement en colère, les bras croisés.

— Re commençons. Pourquoi as-tu voulu me suivre ?

Vogt haussa les épaules.

— Il y avait plein de trucs chez toi qui ne collaient pas. Par exemple : tu arrives au commissariat, mais, avant même de te présenter, tu mets un type K.O. comme dans un film de Bruce Lee. Le lendemain, tu te pointes à la réunion de travail avec une tête comme un chou mal farci. Tu nous sers une histoire à dormir debout comme quoi c'est arrivé pendant que tu sortais de la douche. Je n'ai pas gobé ton histoire, voilà tout. Toi ? Te payer un gadin sur une savonnette ? Impossible !

Bolan piqua vers la sortie du parking et paya la demi-heure de stationnement. Au carrefour, il prit la direction du hangar des jets privés. Vogt, il le savait, essayait de comprendre qui il était en réalité, mais lui faisait confiance.

— Ensuite, au lieu d'aller chez le toubib, tu t'envoies pour Los Angeles.

Là, l'Exécuteur eut un haut-le-corps. Il ignorait comment le jeune flic avait réussi à apprendre son escapade à L.A., mais le sourire d'admiration qu'affichait Vogt lui disait qu'il allait bientôt le lui dire.

— J'ai un copain à la criminelle du L.A.P.D. D'après mes amis californiens, tu as refroidi un nombre incroyable de chiens méchants. Mais tu vas avoir des ennuis avec les huiles, parce que tu t'es tiré sans t'occuper de la paperasse. Mes potes disent que la bureaucratie de L.A. est en train de rédiger un rapport à l'intention de notre patron, ici, à Houston.

Bolan et Vogt remontaient la route des hangars.

— Dis à tes amis que mes amis s'en occupent.

— Cela t'est royalement égal, tout ça, hein ? C'est peut-être parce que tu n'es même pas flic. C'est ça ?

— Exact, je ne suis pas flic.

— Tu es quoi, alors ? Fédéral ? F.B.I. ? C.I.A. ? Défense ? Quoi ?

— Écoute, Ronnie, je t'ai dit tout ce que je pouvais, me concernant. Sache simplement que nous sommes du même côté, toi et moi. Nous avons le même objectif : mettre fin à cette série d'assassinats de policiers. Mais, toi, dit Bolan en lui jetant un regard paternel, tu devrais être au lit !

— Sans façon. Je veux faire la peau à ce type et à tous ses camarades. Je ne me suis pas tiré de l'hôpital pour rentrer chez moi me coucher.

Bolan scruta son visage. Le blanc de ses yeux était jaunâtre. L'homme était malade. Mais d'un zèle !

— Très bien ! Écoute-moi attentivement avant de me dire que tu m'accompagnes. Tout d'abord, comme je te l'ai dit, je ne suis pas flic. Cela signifie que vos règles, je m'en contrefous. Si tu restes, tu seras obligé de jouer selon les miennes.

— Si tu veux dire par-là que tu ne respectes pas la loi à la lettre, nous en sommes tous là.

— Non, je ne fais pas de simples entorses à la loi. Je ne l'enfreins pas, je m'assois dessus !

Le jeune détective fronça les sourcils. Il ne s'attendait pas à une réponse aussi brutale.

— Eh bien, si tu ne respectes pas les lois de ce pays, c'est quoi la base de ton code de conduite ?

— Le Bien et le Mal.

— Tu veux dire que tu es juge, juré et exécuter ?

Le Guerrier eut un sourire devant la coïncidence du terme.

— Juste une question, précisa Vogt. Le premier jour, pourquoi ne l'as-tu pas buté ce trafiquant de drogue ? Tu aurais pu. C'était justifiable. Mais tu ne l'as pas tué. Pourquoi ?

— Pas utile.

Le visage blême de Vogt s'illumina quelque peu.

— D'accord ! Je peux jouer avec ces règles-là. En fait, il n'y a aucune différence avec les miennes.

Les deux hommes descendirent de voiture. Grimaldi avait sorti le jet du hangar et faisait déjà tourner les moteurs lorsque Bolan et Vogt

montèrent à bord.

Le Guerrier alla directement aux casiers montés sur la paroi de l'appareil. Il en ouvrit un et sortit un Desert Eagle – le sien lui avait été confisqué après la fusillade –, vérifia le chargeur et la chambre. Ayant fait le plein de munitions, il prit Vogt par l'épaule et le présenta à Jack Grimaldi qui manœuvrait l'appareil vers la piste.

— On vous a fait une vraie crasse, Vogt, dit le pilote en baissant ses lunettes de soleil d'un cran sur son nez. Vous avez de la chance d'être encore vivant. Si vous aviez bu toute la tasse... Écoutez, les gars, votre pigeon file vers le nord. Il se trouve actuellement sur l'autoroute. Direction : Dallas.

— Distance ? demanda Bolan en se baissant vers l'écran de contrôle.

— Pas bien loin. Nous pouvons être sur son dos dans quelques petites minutes.

— Je veux le voir de près. Après, tu le laisses rouler. Nous ne savons rien sur son trajet.

— D'accord, Striker ! répondit l'ami Jack qui venait de recevoir l'autorisation de décollage de la tour de contrôle.

Bolan sortit le téléphone cellulaire de son attaché-case afin de contacter le Black Warriors Ranch.

— Ah ! C'est toi, Herman ! Rends-moi un petit service ; il faudrait que tu accèdes à toute communication me concernant provenant du L.A.P.D. Fais ce qu'il faut pour empêcher que Houston découvre que j'étais sur la côte Ouest. Je n'aurai plus besoin de mon identité de flic, mais j'ai besoin de gagner du temps, d'accord ? Et tant que tu y es, pirate le fichier médical d'un nommé Ronnie Vogt pour le noter sorti de l'hôpital ce matin avec deux semaines de congé maladie.

Après un dernier échange avec son interlocuteur, Bolan raccrocha et regarda par le hublot. Ils survolaient l'autoroute I-45 quelque part au nord de Houston.

— C'est aussi facile que ça ? demanda Vogt, sidéré.

— Quoi ? De pirater vos bases de données ? Il faut croire que oui, à condition que ce soit mes potes qui s'en occupent.

— Tu pourrais leur demander de me nommer capitaine ? J'ai vachement envie d'une promotion ! Plus sérieusement : j'aurais mille questions à poser, mais je sais que tu n'y répondrais pas. Alors je te demande juste une chose : pourquoi le salaud a essayé de me tuer, et pas toi ?

— Je crois qu'il a essayé de nous empoisonner tous les deux. Toi, tu n'as bu que deux gorgées ; moi je déteste le café soluble qu'on boit

chez les flics. C'était pas notre jour ! Tant pis pour ce connard !

Et, regardant le visage épuisé du jeune flic, il ajouta :

— Notre pilote a raison, tu as vraiment une sale tête. Ce qu'il te faut, c'est du sommeil. Repose-toi.

— Mais je n'ai pas sommeil.

— On ne discute pas !

Bolan demanda l'état de la traque à Grimaldi, qui promit de les réveiller si la situation évoluait. Bolan ferma les yeux. Il avait appris depuis très longtemps qu'un bon soldat a la sagesse de profiter de chaque occasion pour se reposer.

Fonçant vers le nord sur la route 75, avec la ville de Dallas dans le dos, Clayton Rudd faisait rouler son nouveau jouet dans la main gauche.

Mais le mouvement des grains de riz dans la *Szaball* n'avait pas l'effet escompté.

Les panneaux indiquaient déjà la ville de Sherman. Mais Rudd ne pensait ni à la sortie suivante ni à la mission qu'il allait accomplir. Il était pris d'une nostalgie désagréable concernant son passé militaire.

La balle passa dans sa main droite. Machinalement, la main gauche prit le contrôle du volant, et Rudd continua à exécuter ses pressions sur la *Szaball*. Il n'avait jamais prévu de faire carrière dans l'armée de terre. Sa seule ambition depuis toujours avait été de devenir policier. Le service militaire devait servir de tremplin pour réaliser son rêve. Il avait cru qu'un passage dans une unité de combat ferait bien sur son curriculum vitæ. Bérêts verts, Rangers, peu importait. Il voulait simplement se construire un dossier en béton.

Et il avait failli réussir. Il avait raté le coche de peu. De si peu. Il se souvint du jour où il avait reçu sa lettre d'acceptation à l'Académie des Rangers du Texas. Son entrée à Fort Sill avait été le plus beau jour de sa vie. Mais puisqu'il n'avait jamais été très doué pour se faire des amis, il avait dû le fêter tout seul au club des sous-officiers. Plus tard, il avait trouvé sa consolation dans les clubs de strip-tease. Les danseuses lui apportaient juste assez pour satisfaire sa libido. Jusqu'au jour où il avait croisé Ruth.

Et, quelque temps plus tard, la grosse erreur : cette visite chez Ruth qui avait provoqué sa ruine.

Jeune femme d'un lieutenant ambitieux, mais nymphomane, Ruth avait couché avec la moitié des effectifs de la base militaire. Les bras – et les jambes – de la belle Ruth étaient toujours grands ouverts pour les soldats solitaires. Le jeune sous-off savait qu'il faisait une connerie,

mais il se pointa chez elle sans écouter la voix intérieure qui le mettait en garde contre la colère d'un officier jaloux. Il aurait dû prévoir que le mari pouvait à tout moment rentrer à la maison.

Son cœur s'emballa au souvenir de ce qui s'était passé et le sang lui monta aux joues. Il passa la *Szaball* plus rapidement d'une main à l'autre. « Putain ! Cette fille ! » siffla-t-il. À partir du moment où elle avait senti ses mains se poser sur ses seins, Ruth était devenue incapable d'écouter la voix de la raison. Ils s'étaient promis de faire vite. Mais, rapide n'était pas dans les habitudes de la très sensuelle rousse. Et puis, soudain, la porte s'était ouverte.

Alors, prétextant le viol, Ruth s'était mise à crier, à hurler, à le repousser avec force coups de poing. Le lieutenant n'avait pas été dupe. Lorsque Rudd s'était levé pour se rhabiller et partir, le cocu était resté planté sur le seuil de la porte, las et silencieux. Rudd savait qu'il n'était pas le premier et avait la certitude que, par honte, le lieutenant garderait le silence. Mais sa femme ne l'entendait pas comme ça.

La transpiration perla sur le front du ripou qui roulait de plus en plus vite sur l'autoroute. Il se souvint que, pour préserver un honneur qui n'avait pourtant plus grand-chose à perdre, la jeune femme avait convaincu son époux de porter plainte auprès des autorités militaires. C'était ce jour-là que tout avait basculé pour Clayton Rudd. Il s'était retrouvé derrière les barreaux, accusé de viol. Il aurait certainement fini par pourrir dans un pénitencier militaire, si la salope n'avait pas complètement pété les plombs. Victime d'une crise de nerfs dramatique, la nymphomane avait fini par tout confesser. Lui et les autres, tous les autres.

Le surlendemain, le chef de la police militaire lui avait fait savoir qu'il avait beaucoup de chance dans son malheur. Bien que la plainte contre lui ait été retirée, on le renvoyait à la vie civile pour manquement à l'honneur. Son casier porterait la mention « départ régulier » au lieu de « départ honorable ». À l'époque, il n'avait pas vraiment attaché d'importance à ce petit détail et il avait eu tort.

La grande route dessina une courbe large et gracieuse. Rudd passait devant l'un des plus grands ranches du Texas.

Il se souvint d'avoir signé le document, ignorant que deux mots reviendraient le hanter le restant de ses jours. Il allait bientôt apprendre la véritable signification de « départ régulier ». Aux yeux de tout recruteur des forces de l'ordre, le terme signifiait que le jeune sous-officier avait commis un acte répréhensible mais que l'on n'avait jamais pu trouver les preuves nécessaires pour le faire traduire en cour martiale. Le rêve de sa vie était brisé. Il ne serait jamais policier.

À l'approche de la ville de Sherman, Rudd se ressaisit et revint à la réalité de sa mission. Il fit quelques pressions sur sa balle alors

qu'une larme unique coulait sur sa joue gauche. « Arrête de pleurnicher, espèce de mauviette ! » hurla une voix dans sa tête. Vint ensuite une voix plus calme pour le rassurer. « Tout ira bien. Tu as trouvé la chance de ta vie. »

Il s'arrêta au motel Super 8 à côté de l'autoroute. Il n'avait nulle intention d'y passer la nuit, mais il en avait assez de faire des acrobaties pour se changer dans les toilettes de station d'essence. Il régla une nuitée en espèces, et présenta une pièce d'identité qu'il avait volée dans la salle des pièces à conviction, quelques semaines plus tôt. La photo, il l'avait changée lui-même, un vrai travail de sagouin. Mais l'homme du bureau d'accueil n'était pas un flic et n'avait rien remarqué. Rudd signa le registre d'un gribouillis volontairement illisible.

La place de parking devant sa chambre était occupée. Un couple illégitime venu avec deux voitures, à tous les coups ! Il dut garer le Blazer quelques portes plus loin. Il descendit du 4x4, ouvrit le hayon pour sortir sa valise et fit tomber la balle qu'il n'arrêtait pas de triturer. Elle cogna contre le pneu arrière et rebondit mollement pour finir sa course sous le véhicule.

Rudd siffla un juron, posa la valise, s'accroupit pour regarder sous le véhicule. Repérée. Il dut se glisser sous la carrosserie afin de la récupérer. Le gravier et la poussière s'accrochèrent à ses vêtements. La main se ferma autour de la balle. Il commençait à reculer lorsque, soudain, son regard fut attiré par un objet qui brillait près du pare-chocs.

À moitié sous le véhicule, Rudd s'immobilisa et reconnut instantanément l'objet. Il ignorait quand et où un bug de pistage avait été placé sous son véhicule, mais il savait par qui.

Bronson.

La transpiration perlait sur son front. Rapidement, son T-shirt bleu marine fut trempé au niveau des aisselles. Il se releva, resta immobile près du hayon. Sans s'en rendre compte, il faisait pression sur pression sur la *Szaball*. La rage au ventre, il pivota sur lui-même. Le salaud ! Où était-il ? Comment l'avait-il pris en filature ? Quelles étaient ses intentions ?

Pourtant, il se força à recouvrer son calme. S'il avait eu des preuves réelles, le grand détective l'aurait déjà fait arrêter. Ce qui ne pouvait signifier qu'une chose : Bronson allait à la pêche. Il n'avait rien de certain. Il le soupçonnait. Point.

Alors que faire ?

Rudd eut une illumination. La réponse était tellement simple. Tellement évidente. Il rit aux éclats. Il exécutait toujours des pressions

sur la balle lorsqu'il s'agenouilla pour la deuxième fois et passa sous le pare-chocs de son véhicule. Un sourire pervers prit place sur ses lèvres.

Le voyant de l'interphone clignotait, l'appareil vibrait doucement. Killian décrocha le combiné.

— Oui, Janet ?

— Votre appel avec M. Baxter sur la deux, ronronna la voix féline.

— Baxter ! Tout est prêt ? demanda Killian sans préambule.

— Oui, monsieur le sénateur. Deux agents de sécurité vous attendront dans le hall de l'immeuble. Ils vous conduiront directement à votre avion. Deux autres agents se joindront à eux dès votre atterrissage à Los Angeles. Ils appartiennent à la firme Apex Security. Le directeur d'Apex est un de mes amis. Nous pouvons lui faire confiance.

— Très bien, remercia Killian chaleureusement avant de raccrocher.

Jeff Baxter, P-D.G. de *Baxter Executive Protection*, ne le savait pas encore, mais Killian voyait en lui un excellent candidat à la direction du futur service de la Sécurité présidentielle. Intégré au sein de l'Administration nationale de la police fédérale, ce nouveau service succéderait aux Services secrets actuels. Le sénateur s'enfonça dans son fauteuil, mit les mains derrière la tête et eut un soupir de satisfaction. Cette nuit, se dit-il, serait déterminante dans la réalisation de ses ambitions.

Quelques minutes plus tard, il sortait de sa rêverie, rassemblait ses notes et se déplaçait jusqu'à son armoire informatique. Il alluma l'ordinateur et se connecta au site Internet dont lui et les onze tueurs de son équipe de frappe encore vivants étaient les seuls à connaître les clés. Le premier panneau s'afficha à l'écran. Il renseigna la case « identifiant » avec son nom de code et son mot de passe, pour accéder à sa zone personnelle. Cette partie du site lui offrait les dernières informations concernant chaque homme de son équipe. Tous les membres, sauf deux, avaient lu ses dernières instructions, envoyé leur rapport de travail. Les deux manquants étaient Clayton Rudd qui accusait son retard habituel, et Sam Underwood qui n'était plus de ce monde.

Il regarda de près le forum de William Marshall, ancien flic de New York City. Travail impeccable. Paré pour la prochaine phase.

Killian passa au panneau d'Evan LaFond, la petite frappe de Détroit. Schizophrène, le type s'était fait refouler à chaque concours

de recrutement de la police municipale et de la police d'État. Taré, mais paré. Tout comme Marshall, qui, lui, avait fourni un travail impeccable. Avant de passer au suivant, le sénateur composa quelques lignes d'encouragement pour LaFond qui avait besoin qu'on le caresse dans le sens du poil.

Killian était assez fier de son équipe de tueurs. Onze des douze assassins avaient échoué dans leur ambition d'intégrer la police. Le poste de directeur d'une nouvelle police fédérale, voilà l'hameçon auquel ils avaient mordu, sans exception. Killian avait fait miroiter la promesse du siège de directeur à chacun de ses hommes, qui ne soupçonnaient guère qu'une fois les frappes menées à terme, ils seraient conduits à s'entre-tuer. Son homme de Phoenix : paré. L'homme de Philadelphie : paré ! Idem pour Kansas City et Seattle qui travaillaient en tandem sur une bombe dont la détonation serait colossale.

Mis à part Clayton Rudd, l'emmerdeur, Killian était satisfait de son groupe. Le bonhomme l'inquiétait d'autant plus qu'il était le seul à le connaître personnellement. Killian savait que sa proposition de travail avait changé la vie de ce raté total. Le sénateur avait utilisé quelques contacts haut placés pour lui donner une identité nouvelle. Devenu A.K. Spencer, il s'était vu nommé adjoint au shérif d'un petit comté limitrophe de Houston et avait vu son rêve d'enfance se réaliser.

Killian cliqua sur le bouton de déconnexion, ferma l'ordinateur, sortit le disque dur amovible réservé à ses activités Internet compromettantes, ramassa ses notes et alla les glisser dans la fente du destructeur de papier. Dans trente secondes, toutes les preuves physiques seraient détruites.

Dans deux heures, Killian s'envolerait pour Sacramento, capitale de la Californie. Officiellement, la nature de sa visite était une concertation avec le gouverneur pour prêter son soutien à celui-ci avant que l'assemblée de l'État ne reçoive en première lecture une proposition de loi visant à interdire le port d'armes aux civils. Officieusement, Killian y allait pour admirer le fruit de son travail personnel. Il avait travaillé de longs mois pour promouvoir ce projet.

L'Interphone le rappela à l'ordre.

— Oui, Janet ?

— Les agents envoyés par Baxter vous attendent, sénateur.

— Merci. Faites-les patienter dans le hall.

L'homme politique ramassa quelques papiers sur son bureau et les fourra dans son attaché-case. Il ouvrit le placard et décrocha son imperméable. Sa valise était prête et l'attendait dans le bureau de sa secrétaire. Il demanderait à Janet de la faire descendre jusqu'à la

limousine. Les gardes du corps, eux, ne devaient pas être dérangés dans leur fonction de surveillance.

La figure de Rudd surgit de nouveau dans ses pensées, alors qu'il faisait chemin vers la sortie. Ce type était un élément trop volatile. De toute son équipe c'était assurément le moins fiable. Aussi, Rudd, alias A.K. Spencer, serait le premier à se faire liquider. Il confierait la tâche à Marshall. Oui, Marshall s'y prendrait bien. Très bien même...

Il aimait beaucoup liquider les flics. Les vrais comme les faux.

Sans plus s'attarder, le futur patron de l'Amérique Blanche et Chrétienne quitta le bureau.

— Il ralentit. Je crois qu'il va s'arrêter, dit Jack Grimaldi qui venait de réveiller Bolan d'une tape sur le bras.

— Notre position, Jack ? demanda l'Exécuteur déjà prêt pour l'action.

— La ville de Sherman droit devant !

Bolan baissa les yeux pour étudier l'écran. Le point rouge représentant le trajet du véhicule de Spencer clignotait sur le ruban que dessinait la route 75.

— À mon avis, dit le Guerrier, il se prépare à prendre la prochaine sortie.

— Ça en a tout l'air, confirma Grimaldi.

L'Exécuteur saisit le téléphone cellulaire et appuya sur le bouton de mémoire afin de contacter l'équipe du Black Warriors Ranch.

— Striker ici. C'est Aaron ? Passe-moi Herman, vite.

Bolan entendit une petite série de cliquetis sur la ligne téléphonique. La seconde d'après, la voix d'Herman « Gadgets » Schwarz lui demandait sans préambule de quoi il avait besoin.

— Transport au sol à Sherman dans le Texas. Atterrissage imminent.

— Tu veux une voiture de location ?

— Cela m'arrangerait si on avait quelqu'un dans les parages. Tu peux vérifier si vous n'avez pas un « dormant », par là ?

— Pas de « dormant », mais je peux te donner un ancien du *Justice Department* qui vient de prendre sa retraite : Clinton Roberts.

— Fiable ?

— Et comment ! Il a pris sa retraite le mois dernier et habite le ranch familial à Luella.

— Excuse-moi si je n'arrive pas à situer précisément Luella sur la

carte du Texas.

— C'est un village agricole, à seulement cinq ou six kilomètres au sud-est de Sherman.

— Appelle-le.

— L'appel est en cours. Je lui dis deux mots et je te le passe.

L'Exécuteur attendit patiemment que la connexion se fasse. Deux minutes plus tard, une voix basse et nasillarde se faisait entendre :

— Roberts ! À vos ordres, monsieur !

— Désolé de vous déranger, Clinton. Vous voulez bien jouer avec nous ?

— Hal Brognola me met à votre service, monsieur.

La conversation fut interrompue par Grimaldi.

— Il quitte la grande route, dit le pilote. Il s'arrête. Je me renseigne sur les coordonnées. Un petit instant. Ça y est, les gars. C'est un motel. Le Super 8.

— Écoutez, Clinton, je vous explique le topo dès qu'on se voit. Pour l'instant, j'ai un besoin urgent de transport au sol jusqu'au Super 8, celui qui est sur la route 75, au sud de Sherman. Vous connaissez certainement. On va rouler à trois : vous, moi, et un collègue. Dites-nous où nous devons nous parachuter pour que vous puissiez nous prendre au passage.

— Pas besoin de parachute, monsieur. Votre pilote peut poser son oiseau sur mon ranch. Passez-le-moi. Je lui explique la piste. Faudrait quand même pas qu'il sème la panique en atterrissant au milieu de mes cinq mille vaches. À tout de suite, monsieur !

À l'instant où Bolan et Vogt débarquaient, Clinton Roberts arrivait en trombe au volant d'un pick-up Dodge Dakota flambant neuf. Le Texan leur flashait son meilleur sourire. Le Guerrier jeta les sacs à l'arrière du pick-up, monta devant côté passager alors que Vogt se glissait sur la banquette arrière.

Bolan remarqua que le grand cow-boy souriant avait le visage buriné, mais un corps musclé qui affichait largement vingt ans de moins que son âge.

Dès que l'Exécuteur et Vogt eurent claqué les portières, Roberts fit tourner les roues du Dakota, soulevant presque autant de poussière et de végétation qu'en avait fait le train d'atterrissage du Learjet. Il coupa à travers la vaste prairie vers une route que Bolan soupçonnait mener aux abords de la 75.

Il s'éclaircit la voix, puis, sans donner de détails, présenta les deux

hommes. S'adressant au retraité pétant de santé, il lui fit un résumé rapide de la filature. Montant à cent à l'heure sur un chemin privé non goudronné, Roberts hochait de la tête et continuait sa route en direction du motel.

— Je comprends l'urgence. Quand vous êtes dans un hélico ou un avion, le récepteur pour ces engins de pistage marche bien, mais au sol, on perd assez facilement la proie.

— Dites-moi, Clinton, vous êtes armé ? Sinon, je vous file quelque chose.

— Merci, mais mon bon vieux Beretta 92-F crèche toujours dans la boîte à gants. J'ai quatre chargeurs. Derrière la banquette arrière, il y a un M-16, un chargeur de cent vingt balles. Pourquoi ? Vous pensez qu'on aura besoin de plus ?

L'Exécuteur étouffa un éclat de rire.

— Qu'est-ce que vous portez sur vous en ce moment ? demanda-t-il pour la forme.

— Un petit rien du tout. Seulement un .38 que j'ai fourré dans ma botte avec un couteau de combat.

— Ça devrait aller, alors, répondit Bolan.

L'ordinateur portable ouvert sur les genoux, le Guerrier remarqua l'immobilité du point rouge représentant le Blazer de Spencer. Les trois hommes avaient les yeux rivés sur l'énorme enseigne du motel à quelque cent mètres devant eux.

— Clinton, on commence par un simple repérage. Ensuite, trouvez-nous un parking proche mais discret.

Roberts hocha la tête et suivit la route de service qui menait au parking du motel. Ils trouvèrent rapidement le Blazer de Spencer garé sur un emplacement entre les chambres 34 et 36.

— Donc, il se trouve dans une de ces chambres, dit Vogt.

— Pas forcément. Le filou nous a déjà fait le coup de changer de voiture. S'il y avait un véhicule qui l'attendait sur le parking, il est déjà loin. Nous avons besoin de voir s'il est là ou s'il a déguerpi.

— Sauf erreur de ma part, il connaît bien vos deux tronches, non ? Je m'en occupe, proposa Roberts. Regardez attentivement et admirez le travail d'un pauvre cow-boy.

Il leur lança un clin d'œil espiègle en se garant devant les portes d'une petite épicerie en face du motel et leur fit signe de ne pas bouger. Deux minutes plus tard, il revenait avec un pack de bière qu'il posa sur le siège et remontait dans le véhicule pour prendre le chemin du motel. Tout en conduisant, il sortit une canette de bière du pack, l'ouvrit d'un geste d'expert, prit une longue gorgée et en versa presque

la moitié sur sa chemise blanche.

— Garez-vous relativement loin de sa chambre. Il ne faudrait pas qu'il remarque votre pick-up. Nous allons en avoir besoin toute la soirée. Vu la couleur et le modèle, il n'est pas ce que j'appellerais banal, votre bahut. Fallait absolument l'acheter rouge Ferrari, mon vieux ? plaisanta Bolan.

— Oui ! Depuis tout petit, je rêvais d'en avoir une. Et puis, je me croyais à la retraite, merde !

Roberts traversa le parking à pied, sa canette à la main. Il imitait à la perfection la marche raide et hautaine du cow-boy ivre mais digne. Il passa entre le Blazer et un Suburban bleu et se planta devant la porte de la chambre 36 en frappant lourdement au battant.

Sans lever la chaîne de sécurité, le visage fatigué d'une indienne octogénaire osa regarder au-dehors. Roberts lui parla brièvement à voix basse, lui fit une révérence, puis s'en alla à la porte voisine.

Là, il frappa de nouveau et patienta. Aucune réponse. Il frappa plus fort. Toujours rien. Bolan croyait qu'il était sur le point d'abandonner, lorsque l'ancien agent de la Justice eut un mouvement en arrière pour mieux frapper la porte d'un poing de fer. Il répéta l'attaque trois fois puis se mit à hurler :

— Ouvre-moi, Sue-Ellen ! Je sais que tu es là. Je te préviens ! Tu vas prendre une sacrée raclée si tu es avec ce bougnoule. Réponds-moi ou je casse cette putain de porte !

Subitement, le battant s'ouvrit. Un bras au bout duquel se trouvait un Combat Commander de chez Colt se leva. L'arme se braqua sur le nez de Roberts et la silhouette d'un homme se découpa dans la pénombre de la chambre.

Spencer.

Il était habillé tel que Bolan l'avait vu à l'aube. Il parlait doucement, mais, même à cette distance, Bolan pouvait voir le regard d'un tueur prêt à bondir.

Roberts avait levé les mains et fit un mouvement maladroit en arrière en voyant l'arme. Il jouait l'ivrogne à merveille. L'Exécuteur le voyait parler d'une façon animée, sans doute présentant mille et une fois ses excuses pour le dérangement.

La conversation fut brève. La porte lui claqua à la figure. Claudiquant, Roberts repartit vers le bureau d'accueil. Traçant un cercle dans l'air avec l'index, il communiqua à Bolan son intention. Celui-ci prit le volant et fit le tour du bâtiment par l'autre côté pour récupérer le bonhomme.

— Comment saviez-vous que la chambre n'était pas vide ?

demanda-t-il, curieux.

— J'ai entendu des pas légers à l'intérieur et le rideau a bougé légèrement. Cela aurait pu être n'importe qui. J'ai suivi mon instinct, voilà tout. C'était bien Spencer, non ?

— En chair et en os, affirma Vogt.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Roberts.

— On se gare de ce côté-ci du bâtiment et on attend qu'il bouge. Nous le suivrons grâce au système de pistage.

— On attend, répéta Roberts.

— On attend, confirma Vogt comme en écho.

CHAPITRE IX

Clayton Rudd referma la porte et mit le verrou et la chaîne de sécurité. Il avait réussi à terroriser le cow-boy ivre. Apparemment, il ne reviendrait pas chercher celle qui l'avait cocufié. Cependant, le tueur ne voulait pas prendre le moindre risque et tira soigneusement les rideaux devant la fenêtre avant de saisir la *Szaball* et retourner à son travail. Il avait réussi à brancher son ordinateur portable et à se connecter au site web de Killian pour écrire son rapport. Il était très en retard. Le premier panneau s'afficha à l'écran. Avant de quitter Houston, il avait pris la peine de lire ses nouvelles instructions et savait ce que l'on attendait de lui. Ce connard à l'accent new-yorkais s'était pointé à son appartement pour livrer le plastic C-4 et lui expliquer comment faire exploser la bombe. Ce n'était vraiment pas sorcier : il suffisait de programmer la minuterie. Maintenant, il devait faire une ultime vérification de sa page web pour s'assurer qu'il n'y avait pas un contrordre de dernière minute.

Les instructions défilaient à l'écran. Aucune modification de la mission. Il cliqua sur le bouton de confirmation pour indiquer qu'il avait lu, compris et accepté les conditions, puis se déconnecta et ferma l'ordinateur. Puisqu'il n'avait pas l'intention de revenir dans la chambre, il rangea l'ordinateur dans sa housse de transport.

Sur un des lits jumeaux, une mallette légèrement plus encombrante l'attendait. Il l'ouvrit. Telle une poupée russe, à l'intérieur de celle-ci se trouvait une mallette identique sauf pour ses dimensions. Il la sortit et l'ouvrit.

Le plastic C-4 ressemblait étrangement à la pâte à modeler de son enfance. Il s'émerveilla de l'incongruité de la chose. Une substance d'aspect tellement innocent, capable d'une telle destruction ! Il se disait qu'il aurait appris beaucoup de choses sur les explosifs s'il avait pu terminer ses cours à l'Académie des Rangers. Mais cela ne risquait plus de lui arriver. À présent, sa tâche consistait à investir les lieux, poser la bête, régler la minuterie et ficher le camp le plus discrètement possible.

Il referma l'attaché-case, le glissa à l'intérieur de son grand frère, et regarda autour de lui. Le lit défait pour donner l'impression qu'il y

avait dormi, la note déjà réglée, en liquide, son passage serait bientôt oublié. Néanmoins, par précaution, il effaça ses empreintes digitales sur les rares surfaces qu'il pensait avoir touchées.

Habillé d'une veste bleu marine, d'un pantalon bleu clair et d'une chemise blanche, il noua sa cravate, rangea ses vêtements de voyage au fond de la valise et, avant de la fermer, y plaça soigneusement l'ordinateur portable.

Par la fenêtre, il vérifia le parking. Aucune activité. Il ouvrit la porte, puis, rapidement, ramassa sa valise et se dirigea vers le Blazer. La personne qui avait planté le bug sous son pare-chocs ne semblait pas se trouver dans les parages, car les véhicules étaient les mêmes qu'à son arrivée. À pied, il fit le tour des deux bâtiments pour s'en assurer.

Au retour, il remarqua une blonde maquillée à outrance qui montait dans une Camaro jaune.

Rudd se prit à ricaner et, un sourire narquois aux lèvres, il la regarda quitter le motel. Grâce à lui, cette jolie petite blonde – une pute probablement – risquait de passer une soirée un peu inattendue. Prudent, Rudd décida d'attendre cinq bonnes minutes avant de passer la marche arrière et de quitter les lieux.

Bolan fut alerté par une succession rapide de bips. Il regarda l'écran de l'ordinateur portable et renseigna ses deux compagnons.

Le moteur du Dakota tournait déjà ; Roberts passa la première et quitta la planque.

Les bips devinrent plus insistants.

— Il arrive sur nous. On va le laisser prendre deux ou trois cents mètres d'avance, dit Bolan.

Passa alors une Camaro jaune. À son volant, une fille blonde aux lèvres hypertrophiées par le Botox. La voiture allait monter sur la grande route et les bips et le clignotement à l'écran se firent encore plus insistants... mais le Blazer n'était pas au rendez-vous.

— Quelque chose ne tourne pas rond, annonça l'Exécuteur. Il a dû trouver le bug et le planquer sous la Camaro ! Clinton, allons voir qui est resté devant les chambres 30 à 36.

Roberts avança son pick-up à l'angle du parking. L'emplacement qu'avait occupé le Blazer était vide.

— Shit !

Comment ce salaud avait-il eu l'idée de regarder sous le pare-chocs et trouver le marqueur ?

Bolan réfléchit. Impossible de savoir ce que prévoyait Spencer pour cette mission précise mais, lors des autres assassinats, il avait

toujours utilisé une voiture ou une moto volées. Il ne s'était jamais servi de son véhicule personnel. Le Guerrier demanda à Clinton où se trouvait le plus grand parking du coin, celui où on aurait de bonnes chances de trouver un véhicule à voler. Sans hésitation, Clinton répondit :

— Il n'a pas vraiment le choix dans le coin. Le seul endroit vraiment sans risque, c'est le parking de Wal-Mart.

— Allez, on roule ! décida le Guerrier, c'est notre seule chance de rattraper cette ordure. Et gardons un œil ouvert pour son Blazer au cas où il se serait arrêté pour faire le plein ou bouffer.

Roberts donna un grand coup de frein et fit une embardée qui envoya ses deux passagers contre leur portière respective. La conductrice distraite de la Cadillac qui leur barrait le passage fit un geste et une moue gênés puis, bêtement, recula sans regarder pour leur céder le passage.

— Désolé. Ça va, les gars ? Pas de blessés ? demanda Roberts.

— Je n'ai pas réussi à survivre à une tentative d'empoisonnement à Houston pour mourir sur une route de cambrousse ! pesta Vogt.

— Il faut faire gaffe par ici. Les minettes à choucroute qui roulent en Cadi sont hyper dangereuses, plaisanta le cow-boy.

En arrivant à l'entrée du parking de Wal-Mart, les trois hommes se redressèrent, aux aguets. Ils se mirent à scruter les rangées de voitures à la recherche de la silhouette du Blazer. Mais quand Bolan descendit du véhicule et s'éloigna sans rien dire, Ronnie Vogt exprima sa perplexité.

— Relax, Max ! le rassura Roberts. Tout ira bien. On improvise.

Soudain, tous deux repérèrent le Blazer de Spencer dans la troisième rangée, juste dans l'axe des portes d'entrée.

— Va vérifier si ses affaires sont toujours à l'arrière de son véhicule. Mais d'abord mets ça, suggéra Roberts en lui lançant son Stetson.

Déguisé en local, Vogt descendit et se glissa rapidement vers le Blazer. Il n'y avait plus qu'une rangée de voitures entre lui et la cible lorsqu'il remarqua la tête de Spencer au volant d'une Lexus couleur argent. Le jeune flic se baissa et le regarda transférer une valise de l'arrière du 4x4 dans la voiture volée. Le ripou ferma le Blazer à clé et redémarra en douceur.

À cet instant, arriva une Honda Civic blanche qui s'arrêta au niveau de Vogt. La vitre côté passager se baissa et la tête de Roberts apparut.

— Monte ! souffla l'Exécuteur installé au volant.

Vogt ne se fit pas prier.

Bolan donna à la Lexus une bonne centaine de mètres d'avance avant d'entamer la filature.

— Il faudra faire attention, recommanda Roberts. La nuit tombée, même une voiture aussi banale que celle-ci peut se faire remarquer lors d'une filature. Surtout si notre gars est du genre nerveux...

— À mon avis, il s'attend à nous voir, dit Vogt. On n'enlève pas un bug de sa voiture sans craindre d'être suivi. Tiens, Clinton, ton chapeau.

Le Guerrier, en suivant la Lexus, remarqua qu'un feu arrière brillait légèrement plus fort que l'autre. Ce détail pourrait se révéler utile plus tard. Le petit convoi prit la direction du centre-ville sur la voie express. Soudain, une grosse camionnette surchargée leur coupa la route et bloqua la vue sur la cible pendant quelques secondes. Lorsque, finalement, Bolan put doubler l'emmerdeur, la Lexus n'était plus là. Bolan se résigna à prendre la sortie suivante, faillit la rater, tellement elle était proche.

En bas de la rampe, il fut bloqué par le feu. Lorsque celui-ci passa enfin au vert, il redémarra lentement, cherchant dans les rues transversales le meilleur endroit pour faire demi-tour. Il poussa un soupir exaspéré, persuadé d'avoir perdu définitivement la trace de Spencer. Il continuait à rouler doucement quand Vogt poussa un cri. La Honda venait de se faire doubler par la Lexus ! Le tueur avait dû prendre la sortie suivante et se retrouver sur leur axe. Un méchant coup de bol ! L'Exécuteur reprit la filature en gardant une distance de sécurité plus courte. La cible tourna dans Travis Street, continua trois rues plus loin puis monta une rampe de parking, devant un immeuble en béton et verre de deux niveaux.

— Merde ! C'est l'hôtel de police, annonça Vogt depuis la banquette arrière qu'il partageait avec tout le matériel de guerre.

Bolan continua son chemin sans pénétrer sur le parking, mais ralentit nettement et ne quitta pas de l'œil le rétroviseur dans l'espoir de voir apparaître Spencer. Il ne fut pas déçu. Arrêté au stop du carrefour suivant, il vit l'adjoint du shérif avancer sous les projecteurs jusqu'à la porte du bureau d'accueil du poste de police.

— Tu penses qu'il va se lancer dans une fusillade ? demanda Roberts.

— Je ne crois pas. Toute cette affaire cache quelque chose de plus important. Cette série d'assassinats n'est que le prélude à un dénouement majeur. Spencer n'est sans doute qu'un petit rouage dans un énorme mécanisme. À mon avis, le cerveau de cette vaste

opération nous réserve une sacrée surprise.

— Nous devrions mettre nos collègues en garde. Ce serait horrible si ce type faisait un carnage dans le commissariat, s'inquiéta Vogt.

— Oui, affirma l'Exécuteur, ce serait horrible. Mais on ne va pas le laisser faire...

Rudd, à l'instant de passer à l'action, ne sentait plus le stress. À l'heure actuelle, le type qui l'avait pris en filature – il continuait à suspecter Bronson – devait suivre une Camaro jaune canari avec, à son volant, une délicieuse call-girl blonde.

Le pas léger et l'attaché-case à la main, il avança rapidement vers l'entrée. La réceptionniste assise derrière la vitre blindée lui offrit un joli sourire en réponse au sien, lorsqu'il lui présenta un badge de flic.

— Détective Bradley Sellers, police de Dallas. Serait-il possible de m'entretenir un moment avec l'un de vos enquêteurs ?

— Un instant, dit-elle, l'index de la main droite posé sur son registre et le combiné du téléphone dans la main gauche. Voyons qui est de service ce soir. Allô, Buzz ? C'est Louise. Dis, tu pourrais recevoir un collègue de Dallas ? Merci, mon ange. Je te l'amène.

Elle passa la main sous le plateau de son bureau, appuya sur un bouton et, d'un ongle écarlate, lui montra la porte derrière lui qui venait de s'ouvrir.

— Suivez-moi. Je vous y conduis. C'est tout au fond.

Rudd suivit la jeune femme dans un couloir à la peinture écaillée. Elle le conduisit jusqu'à une pièce où se dressaient quatre bureaux dont un seul était occupé. Comme la plupart des commissariats de province, à partir de la tombée de la nuit, le silence était roi.

— Voici le détective Buzz Young. Et... désolé, votre nom c'est quoi déjà ? demanda la réceptionniste.

— Sellers, Bradley Sellers.

Young balaya les restes de son sandwich et les fit tomber dans la corbeille à côté de son bureau. Il avala bruyamment sa dernière bouchée, s'essuya les lèvres d'un revers de la main puis leva les yeux vers son interlocuteur.

— C'est à quel sujet ? demanda-t-il, peu amène.

Rudd plongea une main dans la poche intérieure de l'attaché-case, en sortit une feuille de papier A4, puis ferma rapidement la serviette. Le portrait-robot d'un homme suspecté du meurtre d'un enfant qu'il lui présentait était pratiquement une antiquité, mais le détective Young ne remarquerait certainement pas que c'était une affaire classée.

— Un de nos indics prétend que cet individu se cache ici, à Sherman. Vous avez déjà vu cette tête ?

Un morceau de salade collait à la lèvre inférieure de Young. Il s'en rendit compte en passant la main sur son menton pour réfléchir, et le fit tomber en lisant le nom du suspect.

— Non. Jamais vu. Comment il s'appelle ? Clifton Leroy Preston ?

— Recherché pour enlèvement et meurtre d'un garçon de dix ans. Après vingt-quatre heures de séquestration, il lui a coupé la gorge.

— Je garde le portrait. Où est-ce qu'on peut vous joindre si jamais... ?

— Le numéro de téléphone est en bas de l'affichette.

— Il y a autre chose ?

— Non. C'est à peu près tout. Mais, en fait, si. Vous pouvez me montrer où se trouvent les toilettes.

— C'est à droite au bout du couloir, répondit Young qui se leva pour accompagner Rudd à la porte de son bureau.

Rudd connaissait déjà le chemin, car il avait eu en sa possession les plans détaillés de l'immeuble.

Il entra dans les toilettes des hommes, attendit quatre-vingt-dix secondes, entrouvrit la porte afin de jeter un coup d'œil dans le couloir. Young était retourné dans son bureau. Rudd se faufila jusqu'au bureau vide situé derrière l'escalier de service. Selon les renseignements fournis, le bureau était vide, inoccupé depuis plus de trois mois en attente de sa remise en état. Même l'équipe de ménage n'y passait jamais. La porte n'était même pas fermée à clé. Le tueur entra, posa l'attaché-case sur le meuble poussiéreux et sortit la mallette remplie de plastic qu'il déposa avec précaution contre un mur porteur. D'un simple tour, il régla la minuterie, referma le tout et quitta la pièce aussi discrètement qu'il était entré. Longeant le long mur du couloir, il fit claquer et résonner ses chaussures pour annoncer son retour. Comme prévu, Young sortit sur le seuil de son bureau pour lui souhaiter bonne route.

— Merci pour tout, dit le tueur en serrant la main du flic.

— Le meurtre d'un gosse, c'est dégueulasse. Nous ferons tout pour vous aider. À bientôt !

Rudd passa devant le bureau d'accueil, souhaita une bonne soirée à la fliquette en uniforme et sortit, très content de lui.

Bolan coupa le moteur de la Honda qu'il venait de garer sur le parking d'une banque en face de l'hôtel de police. Cet emplacement

discret offrait une vue sur la Lexus, l'entrée de l'immeuble, et avait un accès direct à la rue. L'Exécuteur, Roberts et Vogt guettaient la sortie de Spencer. L'attente fut de courte durée. En effet, l'attaché-case toujours à la main, Spencer quittait l'immeuble moins de dix minutes après son arrivée.

— Le voilà, dit Roberts. Vous avez vu ça, les gars ? Il a l'air très satisfait, comme un môme qui vient de faire une bonne blague. Et il balance sa mallette comme si elle était vide.

— Qui est-il allé voir et qu'est-ce qu'il avait dans la serviette ? demanda Vogt.

— Je parie que ce n'était pas son linge sale, rétorqua Roberts.

— Bon ! On arrête de jouer avec ce connard, décida l'Exécuteur. Mais, autant que possible, je le veux vivant, d'accord ?

Rudd ouvrit la portière arrière de la Lexus, jeta l'attaché-case sur la banquette, recula d'un pas pour enlever sa veste, la plia et la posa dessus, laissant voir un holster d'épaule. Absorbé dans ses pensées de gloire et de réussite, il ouvrit la portière et se glissa au volant, mit la clé de contact et baissa la vitre.

Un quart de seconde plus tard, le Guerrier arrivait à sa hauteur.

— Plus un geste, Spencer ! cria-t-il.

Pendant un instant, le ripou resta parfaitement immobile. L'Exécuteur braquait le .44 Magnum directement sur sa tempe. L'instant suivant, il découvrit Roberts en face de lui qui braquait son CAR-15 directement sur la cible à travers le pare-brise. Idem, à sa droite, Vogt tenait son Glock des deux mains, le corps bien posé sur ses jambes écartées, comme à l'exercice.

Tout doucement, Rudd tourna la tête vers Bolan et le regarda droit dans les yeux.

— Je ne l'aurai jamais ce poste, c'est ça ? Jamais ?

Le Guerrier n'avait pas le temps de se demander ce que Spencer voulait dire. Alors que le dernier mot passait les lèvres du ripou, celui-ci leva sa main droite en direction de son holster.

— Pas bouger ! ordonna Bolan.

Mais le type poussa un hurlement de rage et continua son geste, jouant sa dernière carte.

Comme un seul homme, Bolan, Roberts et Vogt appuyèrent sur la détente de leurs armes respectives. Bolan visa la cuisse de l'homme à travers la carrosserie et ouvrit la portière à la volée. Un geyser de sang sortant de sa cuisse gauche était en train d'inonder le conducteur et le

plancher de la voiture. Mais, plus inquiétant, Spencer était touché à l'abdomen. L'ogive de Roberts n'avait fait aucun cadeau au faux flic.

Spencer allait vivre, mais plus très longtemps.

À cet instant, deux flics en bleu sortirent en courant de l'immeuble, suivis par la jeune sergent et l'officier de garde. Vogt, leur présentant son badge, leur demanda de faire venir une équipe médicale d'urgence et de chercher dans le bâtiment un objet suspect que la victime aurait déposé. Ces deux mots magiques : « objet suspect » eurent un impact immédiat.

— Qui est derrière toute cette affaire, Spencer ? demanda le Guerrier sans ménagement.

Les yeux du blessé commençaient déjà à devenir vitreux.

— Je suis en train de... mourir, chuchota-t-il.

— Oui, mon vieux. Alors faites une bonne action avant de raccrocher pour toujours. Dites-nous qui a commandé les assassinats. Quel est son nom et quel est son programme ? Merde, c'est lui qui vous a conduit où vous en êtes !

Le mourant parut hésiter, puis finit par murmurer :

— Kill... ia..

— Qui ?

— O... K-k-kil... li..., dit-il, s'étouffant dans son propre sang.

— Qu'est-ce que tu as laissé dans l'hôtel de police ? Une bombe ?

Spencer fit oui de la tête.

— Dans le... petit bureau... derrière l'escalier.

— Roberts ! Prévenez les gars, à l'intérieur, une bombe, dans le bureau derrière l'escalier, hurla Bolan avant de revenir à son interrogatoire. Il y a d'autres bombes, n'est-ce pas ?

Encore un hochement de la tête.

— Où ? Comment je peux en savoir plus ?

— Site web...

— Quel site web ? exigea le Guerrier.

— Mon ordinateur dans la voiture... Identifiant : « *Houston* », mot de passe : « *assassin9* », chuchota-t-il alors que son menton pendait déjà sur sa poitrine.

— Merci, Spencer. Quelle est l'adresse exacte de ce site web ?

Le moribond prononça une suite de syllabes incompréhensibles. Le Guerrier eut l'impression qu'il s'agissait de huit chiffres.

— Tiens bon, soldat, ordonna Bolan en prenant le tueur par les revers de la veste.

Roberts avait glissé une main dans la voiture pour prendre les clés. Il revint vers Bolan deux secondes après.

— Aucun ordinateur portable dans cette voiture, ni sur la banquette arrière ni dans le coffre.

— Mon... Blazer..., furent les derniers mots de Clayton Rudd, alias A.K. Spencer.

Bolan lâcha le malheureux. Il se tourna vers Vogt, pendant que Roberts revenait vers eux.

— Retrouvons son véhicule. L'ordinateur doit être dans le Blazer resté sur le parking de Wal-Mart.

Les yeux sans vie du flic ripou semblaient fixer un point inconnu et invisible, quelque part au-delà d'une vie gâchée et de rêves dérisoires...

CHAPITRE X

Sur le parking de Wal-Mart, Roberts exhibait fièrement l'ordinateur portable qu'il venait de trouver à l'arrière du véhicule de sport.

— Maintenant, il nous faut un endroit pour se connecter, dit Bolan.

— La chambre 34 du motel Super 8 est maintenant disponible, répondit Roberts qui, de l'autre main, brandissait la clé de la chambre de Spencer, qu'il venait de trouver, accrochée à la poignée de la mallette.

Le Guerrier glissa la clé dans la serrure de la porte, et les trois compères investirent rapidement la pièce et refermèrent la porte derrière eux.

Sans perdre une seconde, Bolan posa l'ordinateur sur le bureau.

— Comment tu vas faire si tu n'as pas l'adresse exacte ? demanda Roberts.

— Toutes les adresses des sites visités sont stockées dans la mémoire. Le plus simple, c'est de cliquer sur le bouton *historique*. Le type ne les aura sans doute pas effacés de la mémoire. C'est un tueur, pas un informaticien, répondit le Guerrier en déplaçant le curseur par une petite série rapide de mouvements qui dépassait les compétences de Roberts.

— Bingo ! Aujourd'hui même, connexion à www.65416512.us.com.

L'instant d'après, la connexion était établie. Un petit logo composé d'un sigle de six lettres et d'un graphisme assez minable s'affichait à l'écran.

— « FEDPOL » ? Qu'est-ce que cela peut être ? demanda Roberts.

— « FED » pour *fédéral*, décrypta doctement Vogt, et « POL » pour *police*. Police fédérale.

— Là, mon pote, tu m'épates ! siffla Roberts d'admiration. Sauf que, dans ce pays, je connais une *Agence* mais pas de police fédérale.

— À propos de police, interrompit Bolan, Vogt, téléphone à l'hôtel de police pour prendre de leurs nouvelles. Je veux savoir s'ils ont désamorcé la bombe que Spencer leur a laissée en cadeau. Ce salaud a avoué que d'autres bombes existent. Il est urgent de savoir où chacune se trouve et l'heure des attentats.

Vogt sortit de la chambre, son téléphone portable à la main.

Sous le logo se trouvaient deux cases à renseigner : l'identifiant et le mot de passe. Bolan entra les informations que Spencer lui avait données.

Rien ne se passa et, pendant un bref instant, Bolan craignit avoir mal compris les infos du mourant. Il se préparait à demander de l'aide à l'ami Gadgets quand, soudain, la page disparut pour être remplacée par un très simple forum de discussion qui consistait en seize rubriques : seize messages reçus, suivis de seize messages en réponse.

Bolan fit défiler le contenu des messages. Chaque message concernait l'un des assassinats de flic. Chaque message était une commande et décrivait en détail le mode opératoire, le lieu, la victime, et la date du meurtre à commettre.

— Tu vois, nous sommes en train de lire le carnet de commandes d'un tueur modèle. Et notre tueur ne s'appelle pas Spencer mais Clayton Rudd.

Bolan cliqua et passa rapidement à la page des coordonnées personnelles où il apprit la date et le lieu de naissance du tueur ainsi que des détails concernant son affectation au bureau du shérif du comté de Chambers au Texas.

Mais le Guerrier ne trouva aucune indication sur l'identité du commanditaire. Il passa un coup de fil au Black Warriors Ranch et tomba sur Aaron Kurtzman.

— Aaron, je suis sur un site web et j'ai besoin que tu me le foutes à poil. C'est très urgent et tu devrais te mettre en tandem avec Herman. Tu peux faire ça ?

— Bien sûr, Striker.

Le Guerrier communiqua l'adresse et la liste de détails à rechercher, et, entre autres, le propriétaire du site et l'hébergeur. Joyeux, Kurtzman proposa illico de pénétrer jusqu'au cœur du site par piratage.

— Super, accepta Bolan. Et essaie de dénicher toutes les informations sur d'autres participants à ce forum. Notre tueur ne pouvait pas jouer tout seul... Attends, ne quitte pas. Vogt revient avec des infos concernant l'attentat contre l'hôtel de police de Sherman.

— Mike, selon les artificiers, cette bombe devait exploser à

9 heures, demain matin. S'il y en a d'autres, on n'a pas beaucoup de temps.

— Tu l'as entendu, Aaron ? Demande à toute l'équipe de te prêter main-forte. Trouvez un maximum d'informations pour nous. Il faut agir très vite.

— D'accord, Striker. Je te rappellerai dès que j'aurai du concret.

L'Exécuteur raccrocha. Un silence de plomb tomba sur la petite chambre. Personne ne parlait. Soudain, le calme fut interrompu par un bruit venant de la chambre mitoyenne : le locataire d'à côté venait d'allumer la télé. Le jingle tonitruant de C.N.N. fit vibrer la mince cloison. L'occupant de la chambre devait être passé dans sa salle de bains et faisait gueuler la télé. Une voix de femme présenta les titres des dépêches puis termina par la promesse d'un reportage sur un ouragan qui menaçait de frapper la côte atlantique. Ce ne serait jamais que le quatrième... Ensuite, un homme prit la relève pour un reportage concernant la série de meurtres de policiers dont toute la nation parlait.

Vogt s'assit sur le lit et alluma le téléviseur sans mettre le son. Le sénateur Owen Killian parut brièvement à l'écran prenant un bain de foule. Le journaliste rapportait le discours du sénateur new-yorkais qui promettait une résolution rapide de la crise et ajoutait que justice serait faite. La recommandation du sénateur était la création d'une commission parlementaire pour étudier la faisabilité d'une fusion de toutes les forces de l'ordre de la nation. Puis, soudain, le volume du téléviseur de la chambre voisine atteignit un crescendo qui menaça de faire exploser le plafond et s'éteignit brusquement. À l'exception d'une toux persistante, le silence était revenu.

L'Exécuteur repassa en boucle sa conversation avec Spencer. Qu'avait-il dit juste avant de mourir ? « Kelly » ? Non, c'était « Kill » comme *tuer*. Non, c'était « O Killie » ou quelque chose de similaire.

Son téléphone sonna. C'était déjà Herman « Gadgets » Schwarz.

— Striker ? J'ai interrogé WHOIS, puis j'ai piraté Echelon, et le site du sénat... enfin, bon. Je te passe les détails, mais ton truc était verrouillé de verrouillé. J'ai quand même trouvé la signature du créateur du logiciel : Cliff « Egghead » Logan. Le type et son acheteur étaient tellement sûrs que ce truc unique était impénétrable que le site lui-même est basique.

— Je ne connais pas ce Crâne d'œuf, comme tu l'appelles.

— C'est normal. Il n'est sûrement pas sur les listings de ton char de guerre. Pourtant Logan est le nec plus ultra de ce que l'on fait en matière de software.

— C'est un indépendant ou il bosse pour quelqu'un, ton petit

génie ?

— C'est là où ça devient intéressant. Cliff Logan, après avoir créé toute une série de logiciels géniaux qui ont rapporté des millions de dollars, a été viré de chez Microsoft comme un malpropre il y a deux ans. Je n'ai pas réussi à savoir pourquoi. En revanche, j'ai découvert qu'il s'était rétabli aussitôt. Il s'est vendu à Tony « Paradise » Vecchi.

— Toni Vecchi ! Je le croyais mort, celui-là.

— Ton Toni, oui. Mais Paradise est son neveu. La sixième génération de Vecchi. Tous mafieux. Je te raconte ça pour l'anecdote, mais le jeune Tony est un des *capi* de Chicago, et il vient d'entrer à la *Commissione*. Ce n'est pas n'importe qui. Mais la suite est encore plus surprenante : le logiciel a été acheté très officiellement par les entreprises Killian, domiciliées à Monticello dans l'État de New York. Le P.-D.G. ? Peter Killian. Striker, tu m'écoutes ?

Peter Killian ! le frère de Owen... Le nom que Spencer essayait de prononcer alors qu'il s'étouffait dans son sang. Le sénateur Killian ! Le type qui prônait la création d'une police fédérale. FEDPOL ! Killian, un homme d'influence et de pouvoir. Lui, se demanda Bolan, mais que cherchait-il ?

— Oui, Aaron. Qu'est-ce que tu as trouvé d'autre ?

— Nous avons éventré le site et sommes arrivés au panneau de l'administrateur du forum, ce qui nous permet de voir toutes les branches de l'arbre. Nous voilà avec douze tueurs. Chacun se trouvant dans une ville différente. Je te donne l'essentiel. Un total de onze bombes à travers le pays sont prévues pour exploser simultanément dans des commissariats demain matin. Une coordination d'enfer qui donnera l'impression d'une opération de terroristes islamiques, c'est leur mode opératoire ! Ne t'inquiète pas, nous sommes déjà en train de contacter toutes les maisons ciblées, le F.B.I. et les artificiers experts en déminage.

— Pourquoi onze bombes et non pas douze ?

— Le douzième tueur s'est fait dégommer.

— Par qui ? Quand ? Où ?

— Il y a deux jours à Los Angeles. Le mec s'appelait Sam Underwood, répondit Kurtzman en riant. Il paraît qu'un super flic du nom de Mike Bronson a mis H.S. tout son gang de bikers. Bon, comme tu le sais maintenant, le cerveau, c'est le sénateur Owen Killian. Toute l'Amérique connaît son programme politique ambitieux, qui vise à fusionner toutes les Agences du pays. Je n'ai pas encore eu le temps d'aller plus loin dans mon piratage du cyber-atelier du sénateur, mais j'ai des éléments qui laissent penser qu'il va briguer la tête de la police nationale... avant d'aller plus haut, j'imagine.

Mack Bolan prit le temps de la réflexion puis reprit la ligne :

— Bon ! Écoute attentivement. Tu changes les codes pour faire dériver les messages de Killian. Pendant ce temps-là, passe-moi l'ami Herman.

Quelques secondes plus tard, Herman Schwarz venait en ligne.

— Me répète pas tout, j'ai entendu sur le haut-parleur. Je t'écoute !

— Bon, voilà ce que j'attends que tu fasses : tu prends la place du sénateur et tu communique tes ordres aux dix tueurs encore en lice. D'accord ?

— Ça commence à me plaire, Striker.

— Dès ce soir, tu confirmes les ordres déjà donnés et tu lances une invitation pour une assemblée générale. On va leur faire une méga teuf demain soir. À Caldwell. 19 heures. Je compte sur toi !

*
* *

Avec son air de vieille maison abandonnée, ce corps de ferme vétuste se trouvait près de la rivière Bluff à quinze kilomètres du village de Caldwell dans le Kansas. Facile d'accès depuis l'autoroute, mais perdu au beau milieu de nulle part dans le désert américain. Depuis six ans, il était la propriété du Black Warriors Ranch et dévolu à la démolition, dans le but de créer un vaste centre d'entraînement antiterroriste. Pour la démolition, on pouvait compter sur l'Exécuteur !

En attendant l'arrivée de ses « invités », celui-ci faisait le bilan de ce triste épisode qui avait vu la mort de tant d'hommes et de femmes des forces de l'ordre. Toutes les bombes avaient été localisées et désamorçées, mais l'annonce de onze nouvelles explosions avait quand même été transmise aux médias. Depuis la veille, aucun flic n'avait subi la moindre égratignure des mains des sbires de Killian, mais il ne fallait surtout pas que cela vienne aux oreilles des tueurs ou du sénateur.

L'Exécuteur avait mis le jeune Vogt en vacances, remercié le retraité du *Justice Department* pour ses bons et loyaux services et décidé que le reste de l'affaire, en tout cas pour ce qui était des tueurs, devenait une affaire privée. Pour ce faire, et au vu de l'endroit, le char de guerre était parfaitement adapté à un plan au demeurant fort simple.

Jack Grimaldi avait, en un rapide aller-retour, conduit le mobil-home dans son C-130 de transport jusqu'à l'aéroport le plus proche, et le Guerrier, n'ayant pas beaucoup dormi, avait dans le début d'après-

midi pris possession du terrain de son blitz éclair. Un bâtiment agricole en ruine, sur une petite hauteur à six cents mètres de la ferme, lui faisait un point de vue parfait et une excellente cache. À 17 heures, après deux petites heures de sommeil réparateur, il se trouvait paré pour le comité d'accueil.

Le rendez-vous avait été fixé comme prévu à 19 heures, et les tueurs ne se connaissant pas, ils arriveraient séparément. Il lui suffirait d'attendre que les dix véhicules soient stationnés devant la ferme avant de déclencher le feu d'artifice.

Le Guerrier avait revêtu sa combinaison noire de combat et avait préparé son Beretta 93-R et un fusil d'assaut Heckler & Koch pour le moment où il devrait quitter son poste de pilonnage pour aller terminer le nettoyage. Mais, dans un premier temps, le combat se ferait à distance.

Assis dans le module opérationnel du TACOM, le Guerrier surveillait l'écran vidéo. Ce qu'il voyait était parfaitement réjouissant : les deux premières voitures arrivèrent sur la propriété à 18 h 30. Ces deux-là semblaient pressés de rencontrer leur commanditaire et de recevoir une éventuelle récompense. À l'aide du manche opérationnel, Bolan dirigea le viseur sur la petite route unique qui conduisait vers la ferme et repéra une traînée de poussière qui montait en un léger nuage le long du chemin en terre venant de l'autoroute à vingt kilomètres de là. Les autres n'étaient plus très loin.

À 18 h 55 le dernier attendu descendait de voiture. La nuit tombait déjà et l'Exécuteur passa en vision nocturne. L'air autour de la maison semblait électrique. La plupart des tueurs entraient et sortaient, visiblement nerveux, certains se parlaient, formaient des petits clans puis se séparaient pour aller à la rencontre d'autres tueurs. À l'évidence, aucun ne s'attendait à une telle concurrence et chacun se méfiait de chacun. Il fallait en finir. Le Guerrier, utilisant le téléphone du char de guerre, appuya sur une touche enregistrée et le grelottement d'une sonnerie se fit entendre dans le combiné. Continuant de regarder dans le viseur, Bolan put constater le mouvement d'inquiétude provoqué par la sonnerie, à six cents mètres en contrebas. Puis, comme un seul homme, tous les pourris se précipitèrent à l'intérieur de la ferme, chacun étant désireux de répondre avant l'autre.

— Peter Hibbert, Omaha, Nebraska ! À vos ordres, monsieur !

Ledit Peter avait gagné la course à l'échalote. Dommage pour lui, il serait le premier à mourir.

— Bonjour, Hibbert ! Content de vous entendre. Mettez le haut-parleur pour que vos collègues puissent écouter ce que j'ai à vous dire.

— À vos ordres, monsieur.

Celui-là, à l'évidence, était un ancien flic ou un ancien militaire. Bolan entendit quelques bruits indistincts puis :

— Voilà, monsieur.

— Tout le monde m'entend ?

— Oui, monsieur, répondit Hibbert, dont la voix fut couverte par un brouhaha de réponses des autres pourris.

— Parfait ! D'abord vous féliciter, chacun de vous, pour l'excellent travail effectué. Maintenant, il reste une dernière opération à régler. Tout le monde s'assoit autour de la table et vous, Hibbert, vous allez ouvrir l'armoire qui se trouve contre le mur du fond. Vous y trouverez un ordinateur portable. Ensuite, vous vous assierez en bout de table pour distribuer la tâche de chacun. Exécution.

Ce qui allait suivre n'était pas très élégant, mais le Guerrier s'en foutait. Il s'agissait de se débarrasser de dix tueurs de flics, plus pourris les uns que les autres, et il n'avait aucune raison de prendre des gants.

— Nous sommes prêts, monsieur.

Hibbert venait de donner le top à sa propre mort.

— Ouvrez l'ordinateur, soldat.

Pour toute réponse, le Guerrier n'eut droit qu'à une énorme explosion. L'ordinateur portable n'était rien d'autre qu'une formidable bombe qui venait de péter à la gueule des pourris.

Dans le viseur, l'Exécuteur vit le toit de la ferme se soulever dans une gerbe de flammes pour retomber aussitôt sur les occupants. Mais pour faire bonne mesure, Bolan appuya sur un bouton. De la tourelle lance-missiles sortie de son logement sur le toit du char du guerre, un grondement se fit entendre et un éclair jaillit dans l'obscurité, traçant une trajectoire de mort. Le missile percuta le bâtiment trois secondes plus tard, projetant des débris tous azimuts et démultipliant l'incendie.

Le Guerrier mit en route le moteur du TACOM et s'engagea dans la pente qui conduisait à ce qui restait de la vieille bâtisse. Bien sûr, par précaution, il irait fouiller les décombres pour éventuellement achever le travail, mais il y avait beaucoup à parier qu'il ne verrait que chairs brûlées et membres sectionnés...

ÉPILOGUE

Flanqué de ses gardes du corps, le sénateur Owen Killian descendait les marches du Capitole. Il avait un sourire pour chaque photographe, chaque journaliste et chaque caméra.

— Le projet d'une police fédérale, monsieur le sénateur, est-il toujours d'actualité ? demanda un journaliste de C.N.N.

— C'est de cela que nous venons de discuter, et je crois que c'est en bonne voie, répondit Killian avec un sourire dévastateur. À l'aube de ce nouveau siècle, il faut innover. Que les criminels et les terroristes le sachent : ils seront traqués et mis hors d'état de nuire !

— Sénateur ! Votre indice de popularité monte en flèche. Que répondez-vous aux rumeurs d'une future campagne présidentielle ?

— Moi ? Eh bien, comme disait mon grand-père, qui, comme vous le savez tous, était le fils d'immigrés irlandais, dans toute rumeur il y a un noyau de vérité. Mais, pour l'instant, je m'intéresse surtout à l'Ordre public.

La foule de journalistes hurlait des questions de plus en plus indistinctes. Escorté de ses gardes du corps, Killian descendait les marches en direction de sa limousine garée au bord du trottoir. C'est alors qu'il découvrit que, devant le Capitole, tout le secteur était barré par une flottille de voitures de police. Les gyrophares tournoyaient comme à la fête foraine.

— Owen James Killian ? demanda un homme en uniforme qui se tenait à la porte de sa limousine, des menottes à la main. Vous êtes en état d'arrestation. Vous êtes accusé de complot contre l'État, meurtres, constitution de réseau terroriste. Tout ce que vous direz...

Le sénateur n'écoutait plus. Le visage blême, il était au bord de l'évanouissement. À l'instant même où la victoire était dans sa main... Puis, recouvrant un minimum de dignité, il bégaya :

— C'est ridicule ! Qui m'accuse ?

— Le *Justice Department*, sénateur !

— C'est grotesque ! On veut me juger, moi, le sénateur Killian ? bredouilla-t-il.

— C'est cela même, répondit le marshal.

Dans un dernier sursaut d'arrogance, le sénateur se tourna vers les journalistes médusés et leva les bras.

— Soyez témoins, messieurs ! Il s'agit d'une erreur judiciaire. Dans deux heures, je serai relaxé et je vous donne rendez-vous sur ces marches pour une conférence de presse !

À quelques mètres de là, dans la limousine aux vitres teintées du numéro Un du *Justice Department*, l'Exécuteur murmura, plus pour Hal Brognola que pour le politicien ripou :

— Priez pour que ça n'arrive pas, sénateur...

Ce soir-là, au cours d'une réunion extraordinaire de la *Commissione* se tenant dans un palace new-yorkais, le *capo di tutti capi* de *Cosa Nostra* murmura d'une voix lasse à son jeune ami, Toni « Paradise » Vecchi :

— Tout cet argent, c'était un mauvais placement, gamin, je te l'avais dit. Pour travailler avec un homme politique, il faut pouvoir le tenir dans sa main. Maintenant, ton sénateur est grillé et, en plus, tu nous dois cinq millions de dollars.

— Et s'il s'en sort ? demanda le jeune *capo*, essayant de sauver la face.

— S'il s'en sort ? Tu auras vingt-quatre heures pour l'envoyer dans le paradis des Irlandais... et tu nous devras toujours cinq millions de dollars...